





ESSAI
SUR L'USAGE
DES
ALIMENS,

Pour servir de Commentaire aux Livres Diététiques d'Hippocrate.

TOME SECOND.



A PARIS,
De l'Imprimerie de VINCENT, rue S. Severin, à l'Ange.

M DCC LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PREFACE.

LA premiere Partie de cet Ouvrage a été deſtinée toute entiere à nous faire connoître la matiere nutritive, telle qu'elle ſe trouve dans tous les corps de la nature. Elle a préſenté aux Phyſiciens un ſpectacle bien digne de la grandeur & de la magnificence du Créateur. Un mouvement ſimple, uniforme, conſtant, ſuffit pour produire une variété innombrable de ſubſtances qui, quelqu'étrangeres qu'elles ſe paroiſſent l'une à l'autre, ſortent des mêmes élémens, & après en avoir emprunté des propriétés toutes différentes, rentrent dans la même uniformité. Tous les êtres végétans ſe réuniſſent dans leur origine & dans leur deſtruction.

Le mouvement de l'eau produit par la chaleur, fait dans tous les climats d'une terre ſtérile un agent fécond, qui tous les ans au printems nous ramene un ſpectacle admirable, des plaiſirs & richeſſes réelles. Du ſein fécondé de la terre, tous les animaux prennent une nourriture abondante. L'homme qui participe à tous ces avantages avec plus de luxe que les autres animaux, a de plus l'art de jouir du ſpectacle de ces richeſſes communes, d'en connoître les cauſes, & de les admirer.

Il faut à préſent ſonger à tirer un fruit réel de ces contemplations, c'eſt l'objet de cette derniere Partie. La matiere nutritive, diverſement unie ou combinée, tantôt ayant ſes parties très-fortement liées & condenſées entr'elles, tantôt offrant un tiſſu plus lâche & moins ſolide,

tantôt enfin portée à un point d'atténuation plus ou moins considérable, devient salutaire ou nuisible aux hommes, suivant les circonstances par lesquelles ils se laissent entraîner, ou qui les enchaînent nécessairement.

Cet objet pratique sur les alimens exige des recherches de deux genres différens. Par les unes, nous aurons des marques distinctives, d'après lesquelles nous connoîtrons à quel point est, par rapport à notre usage, la matiere nutritive qu'on nous présente, & ces recherches ont été l'objet de la troisieme Partie de notre premier Volume. Par les autres qui font l'objet de notre travail actuel, nous connoîtrons l'homme & ses différences; & suivant ces différences, nous lui appliquerons la matiere nutritive, relativement à ses besoins.

Il s'agit donc ici d'examiner

quel eſt le changement phyſique que produit ſur notre machine le concours des cauſes qui nous environnent. C'eſt de cette connoiſſance que dépend la ſolution de nos problêmes ; c'eſt le nœud de la difficulté.

Les travaux immenſes des Phyſiciens de nos jours, cette foule d'obſervations qui paroît être le fruit de la plus grande attention ſur cet objet de nos travaux, paroiſſent avoir rendu l'homme d'autant plus difficile à connoître, que plus on porte ſur lui un œil attentif & curieux, plus on lui découvre de propriétés.

Chaque partie ſemble jouer à ſon tour le rolle principal, & régler les démarches de toute la machine (*a*). Ce cercle fameux des fonctions qu'Hippocrate avoit reconnu, & qu'il

(a) *De locis in homine*,

n'avoit pas pu méconnoître, quand il portoit ſur la nature de l'homme un coup d'œil ſi juſte, a été un ſujet de diſpute ſur la prééminence des viſceres l'un ſur l'autre. Tant il eſt vrai que, ſuivant l'axiome du même Auteur (*a*), l'obſervation même eſt une ſource d'erreurs, quand elle n'eſt pas dirigée par la plus grande ſageſſe.

Il ſuffiſoit en effet, pour parvenir à connoître l'homme, & pour ſentir d'où peuvent dépendre toutes ſes variétés, d'examiner avec ſcrupule quels ſont les effets évidens & méchaniques des corps, qui agiſſent ſur la machine humaine, quelles ſont les cauſes évidentes de ces effets; il falloit marcher avec fermeté, tant que l'évidence nous conduit; s'arrêter où elle nous aban-

(a) *Sect. 1. Aph. 1.*

donne, & ne pas ſubſtituer des idées vagues à des faits réels; ne pas chercher à conſtruire un homme tout nouveau d'après des obſervations illuſoires, dont le bâtiment eſt écroulé, avant que d'avoir pu s'élever.

Cependant c'eſt ce qui eſt arrivé à quelques Réformateurs de la Médecine, qui, faute de connoître ſans doute la vraie Méthode de guérir, nous vantent avec enthouſiaſme les préſens tardifs qu'ils ont reçus de la nature, & veulent oppoſer un ſyſtême naiſſant, plus d'une fois éclos, plus d'une fois rejetté, au bâtiment inébranlable qu'Hippocrate avoit reçu de ſes Peres, & auquel il a tant ajouté.

Ces hommes ſi dignes d'ailleurs de notre reconnoiſſance, par mille belles obſervations que nous leur devons, n'ont pas pris garde ſans doute, à la fa-

çon dont s'élevent les Arts néceſſaires, à leur marche naiſſante, à leurs progrès qui ſont la ſuite de pluſieurs ſiécles ; ils n'ont pas pris garde ſur-tout, que ce qu'il faut éviter dans leur étude, eſt d'y porter l'enthouſiaſme de la Poëſie, au lieu de la modeſte ſimplicité qui rendoit ſi précieuſe l'ancienne obſervation.

Il y a long-tems, diſoit Hippocrate (*a*), que la Méthode de guérir eſt inventée ; la néceſſité qui la fit trouver, a produit ſon accroiſſement : ſi quelquefois les erreurs des hommes l'ont défigurée, ce n'a pu être que pour un court eſpace de tems, & dans une étroite enceinte. Ces erreurs même n'ont ſervi qu'à relever ſon luſtre, & à augmenter ſa ſplendeur.

Ce n'eſt nullement par envie

(a) *De priſcâ Medicinâ.*

de contredire qui que ce ſoit ; & encore moins des gens dont j'honore le génie, que je ſoutiens ici les prérogatives de l'ancienne Médecine. Deux motifs m'y engagent : le premier eſt d'arrêter le progrès des preſtiges que produit l'amour de la nouveauté, dans l'eſprit des jeunes Médecins, qui ne ſont que trop ſujets à s'égarer dans une carriere longue & pénible : le ſecond eſt de rendre raiſon à mes Confreres des principes auxquels je me ſuis attaché, & qu'on trouvera dans les Préliminaires & dans tout le cours de cet Ouvrage.

J'ai tâché d'étudier les propriétés des fibres d'après M. Boerhaave, & un autre grand Médecin, de la converſation & des leçons duquel j'ai toujours tiré un grand fruit. C'eſt ſur les corps vivans & les plus approchans

qu'il eſt poſſible de leur état naturel, qu'il faut chercher à connoître les ſources de nos variétés. L'œconomie animale bouleverſée, comme elle l'eſt dans ſes maladies, ne nous apprend que des propriétés poſſibles, & que ſes beſoins même font naître. Il eſt étonnant combien dans cette étude j'ai vu que ces propriétés quadroient avec les axiomes immortels d'Hippocrate. J'ai cherché à trouver au juſte l'effet méchanique d'une cauſe, quand elle agit. Les effets du chaud, du froid, dans les climats, objet de l'étude & de l'obſervation des Anciens, n'ont acquis qu'une imperfection de langage par rapport à nos beſoins; ils ſçavoient comment le froid endurcit les fibres, comment le chaud les relâche. Ils ſçavoient pourquoi les races d'hommes & d'animaux s'endurciſ-

ſoient, & devenoient plus robuſtes par le froid, plus foibles & plus mols par le chaud. Mais je me ſuis fort peu ſoucié de remonter aux cauſes premieres, toujours incertaines, toujours dangereuſes, quand on en tire des indications, comme l'ont fait nos Novateurs, & que le Créateur a dérobées à nos recherches, parce qu'elles nous ſont auſſi parfaitement inutiles que la connoiſſance de l'avenir, ſur lequel nous ne formons que des conjectures. J'ai toujours ſuivi, autant qu'il a été en moi, la méthode des Anciens, de partir de connoiſſances ſimples, pour marcher à de plus composées. Le plaiſir de conjecturer n'a pas été aſſez ſenſible pour moi, pour que je cruſſe devoir ajouter à un Art auſſi eſſentiel que le nôtre, des ornemens qui lui ſont abſolument étrangers.

D'ailleurs mon deſſein n'a point été, *populo ut placerent quas feciſſem fabulas*. Je ne reconnois pour Juges que ceux de mes Confreres, qui ayant lu avec attention les monumens précieux des Anciens, n'ignorent point les découvertes des Phyſiciens modernes, & ſçavent quel eſt le fruit qu'on en doit tirer. Fruit précieux, quand on les mettra à leur place, & qu'elles ſerviront d'échelons pour s'élever à la démonſtration.

Je crois qu'entre tous les modernes, M. Boerhaave eſt le génie qui ait fait un uſage plus utile de la Phyſique moderne, combinée avec les obſervations des Anciens. On m'a reproché d'en faire trop de cas. Tout ce que cela prouve, c'eſt que ceux qui m'ont fait ces reproches ne penſent pas comme moi : car j'avoue que j'ai pour tous les Ou-

vrages de ce grand homme la plus haute admiration.

Au ſurplus j'ignore ſi j'ai réuſſi; tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que je ſouhaite de tout mon cœur, d'être dans le cas d'applaudir à quelqu'un qui ait mieux fait, ou qui m'ait fait connoître mes erreurs.

C'eſt par cette derniere raiſon que je remercie ſincérement les Journaliſtes de Trévoux, d'avoir réformé la traduction que j'ai donnée (*a*) d'un paſſage d'Hippocrate, où j'ai traduit *ἐς ῥώμην ut robur recuperent.* Il eût été mieux de mettre *ad robur*, qui comprendroit autant la conſervation des forces que leur recouvrement; d'autant plus que du tems d'Hippocrate, il y avoit des lieux publics, inſtitués pour y rendre, par le moyen du ré-

(*a*) Page 2.

gime, les hommes plus forts & plus capables des exercices athlétiques, ſi en honneur chez les Grecs. A l'égard du Traité *de Alimento*, qu'ils m'invitent à traduire, j'oſe aſſurer que quelque bien traduit qu'il fût, il ſeroit inintelligible & inutile à tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la Médecine & dans le langage d'Hippocrate.





APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *Eſſai ſur l'Uſage des Alimens, par M. Lorry*; & je l'ai jugé très-digne de l'Impreſſion. A Paris, ce premier Mai 1757.

LAVIROTTE.

Le Privilege ſe trouve dans le Tome I.

ESSAI



ESSAI SUR L'USAGE DES ALIMENS,

Où l'on traite de la différence des régimes, ſuivant la différence des hommes.

❀❀❀❀❀❀❀❀:❀:❀❀❀❀❀❀❀❀

Préliminaires ſur la ſource Phyſique des différences des hommes.

QUAND nous avons conſideré la nature humaine en général, elle n'étoit point altérée par les changemens qui défigurent ſon origine, qui lui laiſſent des marques ineffaçables de leur action, & qui perpétués de race en race, ſemblent avoir

fait naître dans le genre humain mille eſpeces différentes les unes des autres.

Tel étoit l'homme lorſque ſortant des mains de ſon Créateur, il jouiſſoit de toute la perfection dont il étoit ſuſceptible. Les paſſions n'avoient point altéré les traits de ſon viſage, & n'avoient point troublé l'harmonie intérieure de ſes fonctions : au milieu des productions de la terre dont il étoit le maître, il choiſiſſoit les alimens les plus ſimples & les plus naturels. Son goût encore nouveau étoit enchanté de leur odeur & de leur ſaveur. Le luxe & la gourmandiſe n'avoient point inventé l'art pernicieux de les défigurer, de les empoiſonner de ſels, d'huiles, d'aromates cherchés dans les climats les plus lointains. Les impreſſions néceſſaires des vents, de l'air, des ſaiſons, n'avoient point produit ſur ſes organes des différences aujourd'hui ſi marquées, qu'à peine peut-on ſe repréſenter l'habitant des ſables de l'Afrique, & le Samoïede condamné à ſentir toute ſa vie les froids cuiſans de l'ourſe, comme deſcendus de la même origine, & croire qu'ils puiſſent ſe traiter de freres.

La Providence en partageant aux hommes les différentes régions de la terre, a donné à leur corps eſſentielle-

ment organisé de même, la propriété de pouvoir s'habituer aux climats où ils ont été transportés, & aux mœurs qu'ils ont reçu de leurs peres. Leurs organes se trouvent montés & pétris sur un nouveau modele. Considérez d'un côté un Africain transporté dans les climats les plus tempérés de l'Europe, de l'autre persuadez à un Lappon de quitter pour un tems les maisons enfumées où il passe sa vie, bientôt chacun d'eux voudra vous prouver les avantages de la patrie qu'il regrette. Ils se sépareront, l'un pour aller retrouver les ardeurs du soleil, l'autre pour fuir les rayons de cet astre.

Ces différences que la diversité des climats impriment à notre nature, sont sans doute les plus sensibles; mais elles ne sont pas les seules : sans sortir de nos pays, examinons ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Quelle différence n'y a-t-il pas entre nos Laboureurs, nos Soldats, & les gens qui cultivent les sciences, ou qui vivent dans l'oisiveté, entre les femmes du peuple, & les femmes de qualité. Chaque condition, chaque état a ses avantages & ses inconvéniens, & produit ses différences.

Chacune de ces variétés fait naître une différence de proportion entre les

évacuations ; Sanctorius l'a démontré. La raiſon en explique clairement les cauſes. La réparation à laquelle les alimens ſont deſtinés, doit donc varier à ſon tour. Tantôt la quantité doit en être augmentée, tantôt au contraire il convient de la diminuer. La qualité de quelques matieres nutritives les rend préférables dans certains cas, au contraire elles ſont nuiſibles dans pluſieurs autres circonſtances. Ce n'eſt point pour ſatisfaire à des plaiſirs frivoles que le Créateur a étalé ſur la terre une variété ſi prodigieuſe de plantes nutritives, d'animaux dont il nous a permis l'uſage ; c'eſt pour ſatisfaire à des beſoins réels, qu'il a diſperſé dans chaque climat des ſubſtances proportionnées aux beſoins des hommes, qui tous, dans différens langages & avec des uſages différens, béniſſent ſa providence & célébrent ſa magnificence.

Le nombre étonnant de ces variétés paroît difficile à réduire en claſſe : on y trouve d'autant plus d'obſtacles, que les anciens Médecins ne peuvent pas nous ſervir de guides dans cette recherche. Ils avoient tranché la difficulté, en donnant à chaque particulier le précepte de s'étudier ſoi-même. Mais combien peu de perſonnes ſont capables de cette étude ?

combien ne s'en impoſe-t-on pas à ſoi-même ? Tant de raiſons nous invitent à nous tromper, qu'il eſt utile de conduire les hommes comme par la main dans cette recherche, de leur faire connoître les ſources de leurs différences. Heureuſement la Phyſique moderne a fait pluſieurs découvertes dans la ſtructure du corps, qui peuvent nous aider à percer le voile de ce myſtere.

L'étude de la Nature nous a appris combien dans la ſtructure & dans le mouvement des corps, les cauſes ſont ſimples & fécondes. Cette ſimplicité & cette fécondité dans les cauſes, ne peut être imitée par aucun art humain. Quoique nous eſtimions d'autant plus les machines que les hommes inventent, qu'elles approchent davantage de ces deux points de perfection, tous les Méchaniciens-Phyſiciens conviennent de leur foibleſſe, quand ils la comparent à la force du Créateur.

Une ſeule cauſe dans la nature met en jeu des reſſorts immenſes, & multiplie les effets juſqu'à l'infini. Nous n'irons point en chercher des preuves dans l'Aſtronomie. Le corps humain & ſa matiere nutritive ſeront les ſeuls objets ſur leſquels nous appuierons cette réflexion.

Combien dans notre premiere Partie n'avons-nous pas retrouvé notre matiere nutritive ſous de formes différentes : elle eſt cependant par-tout la même, un même mouvement la produit, la change, la détruit : le mouvement général de l'eau aidée de la chaleur, quelque ſimple qu'il ſoit, eſt la cauſe de la variété des productions dans les climats, dans les ſaiſons, dans les végétaux, dans les animaux. De même le corps humain compoſé toujours des mêmes élémens, avec un petit nombre de principes, enfante une infinité d'effets différents ; nous l'allons voir dans ces Préliminaires. Nous ne touchons pas encore au but, mais à meſure que nos recherches ſe multiplieront, nous approcherons davantage de la ſimplicité de la nature.

Les différences qui exiſtent entre les hommes, ſont eſſentielles ou accidentelles. Les ſeules véritablement eſſentielles, ſont celles de l'âge & du ſexe. Il en eſt d'accidentelles, qui ſembleroient pouvoir ſe rapporter à la premiere claſſe ; telles ſont celles que mettent entre nous la couleur du corps, la forme des épaules, de la tête. Ces différences dans leur origine n'étoient qu'accidentelles, mais perpétuées de race en race, elles ſont

devenues essentielles à certains Peuples, & leur mêlange avec d'autres Nations les fera disparoître petit à petit. C'est ce qu'Hippocrate remarque sur un Peuple de Scythie qu'on connoissoit de son tems sous le nom de Macrocéphales (*a*), ou hommes à longue tête. La race en est perdue. A leur place les Tartares n'ont plus que de longues oreilles.

Malgré toutes ces variétés, on peut assurer que l'organisation de l'homme est la même dans tous les sujets. Il est essentiel pour la reproduction continuelle de l'espece, qu'ils ayent la même structure, les mêmes fonctions ; autrement la race humaine auroit mille fois changé de forme ; mille fois la stature, la figure & les inclinations même auroient dégénéré. La machine humaine est toute entiere formée des mêmes élémens, se nourrit de la même matiere. La charpente en est uniforme, les principes en sont simples. Les preuves de ces propositions appartiennent à la Physiologie, elles se

(a) Voyez *Hippocr. de aëre, locis & aquis. Initio quidem hominum institutum, longitudinis capitis, causa fuisse videtur, nunc verò natura etiam ad institutum accedit.*

déduifent de ce qui eft expofé dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Le méchanifme de la nutrition bien développé, jette le plus grand jour fur la formation des parties du corps animal & les élémens qui le compofent.

Un corps dont la ftructure eft uniforme, ne peut être capable que d'un nombre déterminé d'effets primitifs. Les objets qui l'environnent font-ils capables de produire un de ces effets ? la machine en eft ébranlée. N'ont-ils pas ce pouvoir ? alors leurs impreffions n'exiftent pas pour elle. Ainfi les corps qui font portés plus ou moins violemment fur une corde tendue, la détendent, augmentent fa tenfion, ou la brifent & défuniffent fes parties. Ces défordres à leur tour en produifent une infinité d'autres dans la machine dont cette corde régloit les démarches ; mais la fource de ces dérangemens étoit fimple dans fon principe, & pouvoit être affujettie à des loix invariables.

Le corps animal compofé de folides & de fluides, n'eft capable de recevoir aucune impreffion que par fes folides. Les fluides ne caufent ou des dérangemens, ou des différences, que par leur action fur les folides. C'eft

en ceux-ci que résident toute l'organisation, toute la sensibilité & toutes les plus belles propriétés de l'animal.

La seule base qui constitue toute la partie solide du corps humain, est la fibre simple. L'Anatomie raisonnée démontre que c'est à elle que se réduisent toutes les parties solides. Leur figure, leur structure, dépend des arrangemens des fibres entr'elles & des vaisseaux qui en sont formés.

Sans doute cette fibre si simple n'a par elle-même que les propriétés de la matiere, lorsqu'unie & assemblée en un fil d'une longueur déterminée, elle est plus ou moins tendue, plus ou moins élastique. La tension est nécessaire pour l'activité de la fibre, soit qu'elle tienne cette tension des points où elle est attachée, ou que roulée en forme de vaisseau, elle soit tendue par le fluide qu'elle renferme. Cette propriété, ainsi que l'élasticité, comme elle l'a par sa nature, rien ne peut la lui ôter que sa rupture, le vuide des vaisseaux, sa destruction & la désunion de sa trame : elle peut exister dans le cadavre comme dans l'animal vivant, elle est nécessaire dans les plantes comme dans l'homme.

Ce fil est plus ou moins grossier, plus

ou moins tendu, & plus ou moins fatigué : voilà les ſeules différences dont il eſt capable. Les vices ſeuls auxquels il peut être ſujet ſont l'excès ou le défaut de ces propriétés. Il eſt vrai qu'il faut pour cela le conſidérer dans une abſtraction inutile, fruit ingénieux de la méditation des Modernes, mais inconnue aux Anciens.

En effet, ſi on obſerve les fibres telles qu'elles ſe préſentent dans l'animal vivant, jouiſſant de tous ſes ſens, & animé par la main puiſſante qui l'a créé, on peut aſſurer que l'animal eſt compoſé de deux eſpeces de fibres ; les unes ſont ſeulement des fils inſenſibles, les autres des fibres vivantes & organiques qui jouent le plus grand rolle, & dont la conſtitution gouverne celle de tout l'animal.

Les fibres organiſées ne peuvent pas être ſimples, puiſque la formation de la fibre ſimple ne nous donne aucune idée de l'organiſation ; mais l'œil anatomique n'apperçoit aucune différence entr'elles. Eſt-ce une irradiation d'une ſubſtance étherée & céleſte (*a*), qui ſuffit

(*a*) Voyez *Newton optic. qu.* 23, 24.

pour produire cette organisation ? Y a-t-il quelque rapport entre le jeu des êtres organisés, & les mouvemens qui s'exécutent dans d'autres corps par la matiere électrique (*a*) ?

Ces recherches dignes de génies sublimes, sont précieuses pour l'avancement de la Physique du corps, & nous avons droit d'espérer que le tems nous fournira de grandes lumieres sur ces matieres si obscures ; mais la pratique n'exige point des connoissances si relevées. L'organisation existe, & je ne sçai si les fibres insensibles & simples par elles-mêmes peuvent acquérir cette vie & cette organisation ; mais mille exemples qu'il est fort aisé de se rappeller, démontrent que les fibres sensibles peuvent perdre cette propriété. Ne le voit-on pas évidemment dans les parties qui deviennent calleuses, squirrheuses, osseuses, & qui perdent la facilité à sentir & à se mouvoir ?

Le méchanisme de l'organisation du corps humain consiste dans la facilité à sentir & à se mouvoir. Toutes les fois qu'il y a sentiment & mouvement, il y

(a) *Browne Langrish. Croonean Lect. Lect. 2. p. 32. & seq. Lond. 1758.*

a vie. Le ſentiment exiſte depuis la nuance la plus légere juſqu'à la plus forte douleur qui rompt & qui détruit les fibres. La même ſenſation, ſuivant la différence des corps ſur leſquels elle tombe, ou ſuivant les différents états du même corps, eſt légere, forte ou violente. Comme toute ſenſation excite néceſſairement une vibration dans les fibres, on peut conclure qu'elle eſt d'autant plus vive, que les fibres ſont plus tendues. La ſenſibilité eſt donc proportionnée à la tenſion.

Le mouvement eſt beaucoup plus varié & a des différences beaucoup plus marquées que la ſenſibilité. Il a des modifications qui ne ſont propres qu'à certaines parties, tel eſt le mouvement muſculaire; il s'excite dans les muſcles, ſoit en conſéquence du ſentiment, ſoit par un acte libre de la volonté, ſoit indépendamment de ces cauſes. Dans pluſieurs parties, comme dans les tuniques extérieures des inteſtins, dans les glandes, le mouvement ſemble tenir lieu du ſentiment. Tous les mouvemens organiques, quels qu'ils ſoient, ont cela de commun qu'ils ſont plus ou moins forts dans les fibres, ſelon le plus ou le moins de tenſion naturelle que celles-ci ont reçu, & qu'ils ne peuvent

pas exiſter ſans cette tenſion. Le mouvement muſculaire même n'eſt-il pas plus fort dans un homme dont les fibres ſont plus tendues? Les actions muſculaires ſont plus violentes dans l'érétiſme général de la machine, quand les actions du cœur & des vaiſſeaux ſont augmentées. De-là cet état convulſif dans lequel les hommes les plus robuſtes peuvent à peine arrêter les efforts des perſonnes les plus foibles. On a des exemples de convulſions ſi fortes, que des chaînes en ont été rompues. Les muſcles, après ces violens efforts, avoient perdu toute leur tenſion, ils étoient paralyſés (*a*). La colere augmente la tenſion dans tout le corps, c'eſt pour cela que tous les mouvemens ſont plus forts dans la colere. En un mot, qu'on parcoure tous les différens états du corps humain, on y trouvera la preuve de cette tenſion.

Ainſi l'organiſation des fibres conſiſte dans une tenſion capable d'augmentation & de diminution, qui par conſéquent ne dépend ni du point d'attache, ni de la forme des fibres.

(*a*) Voyez *Mead. Mèchanical account of poiſons Eſſai. 3. on the mad. dog.*

Ce n'eſt qu'en combinant ces propriétés de l'organiſation qui donne la vie à nos fibres avec leurs propriétés méchaniques, qu'on peut découvrir les changemens auxquels elles ſont ſujettes, & les différences qu'elles peuvent occaſionner entre les hommes.

Toutes les cauſes qui font impreſſion ſur le corps, ſoit qu'elle dépende des objets qui nous environnent, ſoit que notre intérieur même l'ait enfanté, tout ce qui eſt du reſſort de la ſenſibilité & de la volonté, ce qui produit des mouvemens ſoit libres, ſoit involontaires; en un mot, tout ce qui diſtingue les animaux vivans des cadavres, augmente ou diminue cette tenſion, & produit des effets d'autant plus conſidérables, que les fibres ſont plus ou moins mobiles.

Ces propoſitions une fois accordées, on peut, je crois, poſer pour principe ce que l'obſervation a appris à Lewenhoek. Mais ſans cette obſervation, les ſeules lumieres de la raiſon nous ſuffiſent pour décider que dans tous les animaux de même eſpece, la nature a formé le même nombre de fibres (*a*).

(*a*) Voyez *Martine de ſimilibus animalibus.*

Sans insister sur les observations qui doivent nous porter à le croire, n'est-il pas raisonnable que des êtres destinés aux mêmes usages, formés pour les mêmes fonctions, puissent les exécuter de même ? Si les fonctions sont les mêmes, le même nombre de fibres n'y est-il pas nécessaire ? autrement tout ne seroit-il pas irrégulier, sans ordre, sans analogie ? Ne voit-on pas d'ailleurs que plus les corps sont près de leur origine, plus ils se ressemblent entr'eux, & qu'au contraire ils different d'autant plus qu'ils s'en éloignent davantage ?

De plus, il est impossible de concevoir la formation de nouvelles fibres dans un animal parfait. Elles peuvent grandir, s'allonger, grossir en toute dimension ; mais cette espece de formation successive est si inconcevable, qu'il n'y a pas un seul Physicien qui ne convienne aujourd'hui de la formation simultanée du corps du fœtus, quoique le développement en soit successif. L'attache de fibres, leur circonvolution pour former un vaisseau, est, pour ainsi dire, l'ouvrage immédiat du Créateur qui ne se répare jamais dans les grandes plaies, & qui par conséquent ne s'acquiert pas.

Si nous voyons donc l'Univers com-

posé de tant d'especes d'hommes différentes, dont les uns occupent un plus grand volume, surmontent les résistances les plus fortes, portent les fardeaux les plus pesans, dont les autres au contraire plient sous la moindre résistance, sont incapables de surmonter les obstacles qui s'opposent à leurs efforts & occupent à peine la moitié de l'espace que les autres remplissent; les derniers ne sont-ils pas formés d'une structure plus grêle & plus délicate? Les autres au contraire ont les fibres plus grosses, qui occupent plus de volume, & ceux-ci ont, suivant les loix les plus simples de la matiere, les parties plus adhérentes entr'elles; ils sont plus robustes & offrent plus de résistance aux causes qui pourroient les diviser.

On peut, suivant la différence de la grosseur & de la force des fibres, réduire en classe tous les hommes, depuis le terme de la plus grande force jusqu'à celui de la plus grande foiblesse, entre lesquels la nature s'est renfermée pour l'espece humaine.

Telles sont les propriétés méchaniques des fibres. Si nous persistons à les considérer simples & isolées, il est impossible, d'après les recherches les plus exactes, d'en trouver d'autres que la force,

la tenſion, l'élaſticité qu'elles ont reçues de la nature, comme beaucoup d'autres corps qui ſubſiſtent dans le cadavre & qui ſuivent exactement les loix de la tenſion, de la force & de l'élaſticité méchanique des cordes.

Joignons-y celles qui dépendent de leur vie, de leur organiſation, on trouvera plus ou moins de ſenſibilité, plus ou moins de mobilité, d'aptitude au mouvement, & l'on ſentira déja quelles liaiſons ces qualités ſi brillantes peuvent avoir avec les propriétés élémentaires.

Une des qualités les plus avantageuſes à la force méchanique des fibres, eſt que plus elles ſont fortes, moins elles ſont ébranlables par les cauſes extérieures. Leur ſolidité même en eſt le principe, elle eſt par conſéquent le principe du moins de ſenſibilité.

Le dégré de tenſion qu'une fibre plus forte & plus ſolide a reçu de la nature, elle le conſerve plus long-tems. La fibre grêle moins ſolide, parcourt plus promptement les alternatives de la plus grande tenſion & du relâchement le plus complet.

La tenſion peut être la même, mais les effets en ſont plus dangereux & plus évidens ſur la fibre grêle, que ſur celle qui eſt plus ferme & plus robuſte ; l'une réſiſte,

l'autre ſe rompt ; l'une doit avoir des vibrations moins fortes & moins longues, l'autre en doit avoir de promptes & de précipitées. Ces loix ſont exactes, fondées ſur la nature des cordes. Elles ſont néceſſaires, auſſi ſont-elles confirmées par l'obſervation.

Les gens délicats qui ont des fibres grêles, ſentent avec plus de vivacité la douleur qui, par ſon eſſence, menace toujours de rupture. Les fibres ſe déſuniſſent & ſe briſent plus aiſément. Suppoſons un homme robuſte & un homme délicat attaqués d'une maladie inflammatoire au même dégré. La cauſe qui produit ce même dégré chez l'homme robuſte doit être deux fois plus forte, s'il eſt deux fois plus robuſte (*a*). Le ſujet foible éprouvera plus de douleur, mais trouvera plus d'efficacité dans les remedes ; & ſi la maladie n'eſt pas portée au point de la rupture, la réſolution s'en fera plus aiſément. Dans l'homme robuſte

---

(a) *Robuſtiores in morbum difficiliùs incidunt.* Hippocr. de Alimento.

Ejuſmodi naturas quæ vehementer & celeriter delictorum ſuorum incommoda ſentiunt, has ego cæteris imbecilliores cenſeo. Hipp. de Priſcâ medecinâ.

la douleur ſera plus ſourde, mais la maladie plus longue & plus dangereuſe, la nature a moins de jeu (*a*). Les gens d'une conſtitution grêle & délicate, crachent plus ſouvent du ſang que les gens d'une trempe de fibres plus robuſtes; mais ſi ceux-ci en crachent, le mal eſt bien plus conſidérable (*b*).

La tenſion, ou du moins la promptitude avec laquelle elle augmente ou elle diminue, eſt donc auſſi réglée en partie par la groſſeur de la ſtructure de la fibre; par conſéquent elle concourt à former la mobilité & la ſenſibilité de la fibre organiſée. Une odeur deſagréable, un bruit violent, une figure hideuſe, font tomber en pâmoiſon les femmes ou les enfans qui tous ont plus ou moins la fibre grêle & délicate, les Soldats & les Payſans groſſiers s'ébranlent à peine par la plus vive image de la mort.

Cette groſſeur des fibres s'acquiert preſqu'entiérement par l'uſage d'un bon

---

(a) *Robuſtiores ubi in morbum incidunt, ægriùs reſtituuntur.* Hippocr. de Alimento.

(b) *In morbis minùs periclitantur, quorum naturæ, & ætati, & habitui, magis convenerit morbus, quàm in quibus horum nulli convenerit.* Hippocr. aph. 34. ſect. 2.

régime, par le choix des alimens, par la force de l'application du suc nourricier. C'est ce choix, & cet usage qui donne aux solides la dimension plus ou moins grande qui constitue l'homme plus ou moins robuste. Ainsi il est nécessaire, avant que d'entrer dans les détails des régimes particuliers qui conviennent aux hommes, d'examiner & de combiner ensemble ces différences primordiales qui se trouvent entre chaque sujet.

Le dégré de tension, même méchanique, peut être moins grand ou de naissance, ou par accident. Un homme qui aura reçu de la nature ou qui aura acquis par sa conduite plus de tension dans les fibres, aura à craindre tous les inconvéniens qu'elle produit, tous les maux qu'elle peut enfanter. Le régime dans le premier de ces cas, les remedes dans le second, doivent être relâchans, propres à empêcher l'excès de la chaleur qui naîtroit de l'action augmentée des vaisseaux.

Au reste, il faut remarquer que la tension que l'on tient de la nature & qui est née avec le sujet, doit être regardée seulement comme une source de différences qui fait varier les régles sur le régime; mais par elle-même elle n'est

point l'origine des maladies, elle eſt naturelle ; les fonctions ſont, pour ainſi dire, moulées ſur ce modele : il eſt de l'eſſence de la ſanté particuliere qui nous eſt accordée, d'en avoir ce dégré. Quelque énorme que nous ſuppoſions cette tenſion, ſi nous la tenons de la nature, quand elle viendra à diminuer ſubitement & par des accidens imprévus, nos fonctions ſeront dérangées.

On doit dire la même choſe de la groſſeur & de la ténuité ou *amincissement* des fibres ; une fibre délicate n'eſt pas une fibre malade, quand la délicateſſe eſt naturelle. On peut être plus ou moins robuſte & ſe bien porter.

Les régles même que nous avons à preſcrire pour le régime doivent tendre à parer aux inconvéniens, mais jamais à nous écarter des propriétés de la fibre, nous devons toujours avoir devant les yeux que ce qui eſt naturel doit être conſervé ; ou du moins, ſi l'on veut y produire quelque changement, on doit toujours ſe rappeller que la nature ne ſouffre point ce qui peut la forcer : il faut d'abord accorder beaucoup à l'habitude, changer peu & petit à petit, & avoir toujours devant les yeux comme

préſervatif l'axiome de Galien : *Similia ſimilibus conſervantur.*

Il n'en eſt pas de même des différences accidentelles des fibres. S'il ſurvient à ces élémens de notre corps une tenſion qui ſoit hors de l'ordre de la nature, elles ſont malades, c'eſt alors qu'elles implorent notre ſecours, alors un régime & des remedes même relâchans ſont néceſſaires. De même ſi quelque cauſe accidentelle les a relâchées, & qu'elles deviennent par-là incapables de tenſion, & par conſéquent d'action, il faut les maîtriſer par des alimens & des remedes corroborans, cordiaux, toniques. En un mot, pour ne pas inſiſter davantage ſur des différences méchaniques & toujours combinées, il faut guérir les contraires par les contraires, *contraria contrariis.*

La groſſeur des fibres n'eſt pas dans le même cas que la tenſion ; quoique la tenſion méchanique ſoit ſujette à peu de variations, la groſſeur acquiſe & conſtante l'eſt encore moins. Il eſt cependant des cas qui peuvent produire de même une délicateſſe artificielle dans les fibres les plus groſſieres. Si-tôt qu'elles menacent rupture, elles ſont au rang des plus délicates : la différence eſt alors dans la

caufe. On appelle auffi cette délicateffe *foibleffe*, mais on doit l'entendre dans un fens fort différent de celle qui accompagne le relâchement. Toutes les deux produifent l'impuiffance à l'action; mais l'une par le défaut de tenfion, l'autre par le danger de rupture qui fuppofe au contraire une exceffive tenfion. Ces deux efpeces de foibleffe fe fuivent fouvent l'une l'autre dans les maladies inflammatoires & dans les fiévres ardentes, ou la réfolution étant faite, les fibres qui ont été exceffivement tendues, reftent relâchées, fuivant les loix même de la matiere.

Quoique la délicateffe ne foit pas un vice actuel, comme elle a des dangers toujours préfens, parce qu'elle rend plus fenfible aux attaques de tous les objets environnans, il eft utile de la diminuer & de produire une force réelle. Il ne nous eft pas donné de même fans bouleverfer l'économie animale, d'altérer ou de diminuer la force ou l'adhérence des fibres; mais ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui font nés délicats, devenir robuftes?

De deux freres nés à-peu-près avec la même délicateffe, l'un fe livre aux travaux de la guerre, éprouve les fatigues qui en font inféparables, fouffre

le chaud, le froid, les vents, les alternatives les plus grandes de l'atmoſphere, de la diſette & de l'abondance. L'autre conſacré à des travaux paiſibles, ne fait d'excès que dans l'étude. Ce dernier reſte grêle, délicat, infirme, le premier eſt fort & robuſte; l'un a augmenté le vice qu'il avoit reçu en naiſſant, l'autre au contraire l'a détruit (*a*) : c'eſt ainſi qu'Hippocrate dans ſon Ouvrage immortel *De aëre, locis & aquis*, obſerve que les variations de l'atmoſphere fortifient le corps & l'eſprit; propoſition que nous aurons occaſion de démontrer par la ſuite.

Il faut avouer que les ſecours étrangers à la nature, les médicamens, n'ont aucune part à l'opération par laquelle la foibleſſe ſe change en force. Un eſtomac qui digere bien, l'action du cœur & des vaiſſeaux qui, fortifiée par l'exercice, applique fortement des humeurs nutritives bien préparées par les forces naturelles, font tout le myſtere, & ne laiſſent de place qu'aux préceptes ſalutaires de l'hygiene.

(*a*) Voyez *Vanſwieten. in Boerhaav. aph. de fibrâ debili & laxâ.*

Juſqu'ici

Jusqu'ici tout va de plein pied ; on fixe aisément les bornes des variations qui peuvent exister entre plus ou moins de tension méchanique reçue de la nature, augmentée par accident, comme par la pléthore, la chaleur & les autres causes qui agissent sur un être sensible. La grosseur ou la délicatesse & la minceur de la fibre ne s'écartent pas non plus des termes que le Créateur leur a prescrits ; le mouvement libre & dépendant de la volonté qui appartient à des fibres musculaires plus composées, que non seulement les Anatomistes distinguent par leurs propriétés, mais qu'ils reconnoissent même à leur aspect, est fixé dans des bornes presqu'invariables. Il n'est point une des sources des différences de l'humanité ; à la vérité le jeu de ces fibres musculaires souvent est réglé par la mobilité de la machine, mais il cesse alors d'être volonraire, & ces fibres rentrent dans la classe des fibres sensibles.

Mais comment ranger sous des loix exactes & constantes toutes les bizarreries & tous les changemens auxquels est sujette la partie solide dans les hommes ? Ces variations dépendent uniquement de la sensibilité & de la mobilité des fibres. Elles sont toujours en garde contre les objets exté-

rieurs, toujours auſſi différentes d'elles-mêmes, que le ſont entr'eux les corps qui nous affectent, que les paſſions qui nous tranſportent quelquefois ſubitement d'un état dans l'état oppoſé, mais qui toujours nous écartent de cette meſure de ſentiment ſi néceſſaire pour notre bonheur & pour la tranquillité de notre machine. C'eſt à cette ſenſibilité, dont l'effet eſt une tenſion déréglée, que ſe rapportent tous les mouvemens nerveux. Le ſpaſme, la convulſion évidente, le mouvement tonique, la contraction des membranes, ne different entr'eux que par le dégré, & par la nature de la partie affectée. Une frayeur modérée ne produit qu'un reſſerrement dans les vaiſſeaux, dont la ſuite eſt la pâleur; un peu plus grande, elle cauſe un tremblement: enfin ſi elle eſt énorme, elle trouble toutes les fonctions & ſupprime même la vie par le reſſerrement général.

Avant que de tracer, autant qu'il eſt en nous, des loix à ces propriétés, dont le premier aſpect ne préſente que de l'irrégularité, il eſt bon d'avertir que les effets de la tenſion organique n'appartiennent pas à toutes les fibres en général. Les expériences publiées par pluſieurs Auteurs illuſtres ſur l'irritabilité &

ſur la mobilité des fibres, ſemblent en exclure pluſieurs parties; mais ſans entrer dans des détails inutiles, ſi l'on conſidere le grand nombre de celles qui y ſont ſujettes, le grand rolle que joue dans l'économie animale ce mouvement de contraction & de relâchement, on peut dire que cette tenſion & la propriété qu'ont les fibres de ſe contracter, ſont des propriétés générales, du moins quand on jette ſur l'homme un coup d'œil général.

En effet, ſans parler des ſpaſmes évidens, & des contractions particulieres ſur leſquelles on peut conſulter l'Ouvrage du neveu du grand Boerhaave (*a*). Ne voit-on pas des effets évidens de cette tenſion dans la colere, dans la fureur? n'eſt-ce pas elle qui enflamme notre viſage, nos yeux, qui nous donne des forces que nous ne connoiſſons pas? N'eſt ce pas par elle que le viſage eſt le tableau de ce qui ſe paſſe dans l'ame, qui fait toute la différence qui eſt entre un homme éveillé & un homme endormi, un homme appliqué & un homme oiſif? Un chagrin ſubit a ſouvent procuré

(a) *Abr. Kaw. impetum faciens Hippocrati dictum, &c.*

une jaunisse subite. N'est-ce pas par le resserrement des conduits du foie ? Mais si on veut voir cette tension plus évidemment encore, n'est-elle pas marquée, & d'une façon à ne s'y pas méprendre, dans la fiévre, dans les inflammations, dans les transpirations supprimées, dans les affections hystériques. Ce seroit nous écarter trop loin, que de rapporter les preuves palpables de son universalité. Le plus simple examen que l'on puisse faire de soi-même, la démontre invinciblement.

Son existence générale une fois établie, il s'agit de tracer les loix qu'elle suit & les effets qui en résultent. Cet examen seul justifiera l'espece d'épisode que nous semblons faire à la matiere que nous nous proposons de traiter. On verra qu'elle est la source des différences entre les tempéramens, que son excès devient quelquefois état habituel sans maladie, & qu'enfin lorsqu'il s'agit de connoître l'homme, il faut connoître les loix encore peu connues de la sensibilité & des effets qui en résultent.

Une tension tonique immodérée, est générale ou particuliere, constante ou subite, & tout-à-fait insolite au corps, ou elle y reparoît souvent, & dépend de causes habituelles. Les effets que

produit un changement, quel qu'il ſoit, ſont d'autant plus grands qu'il dérange davantage de ſon état actuel le corps qu'il attaque. Ainſi les loix de la ſenſibilité doivent ſe faire obſerver avec plus d'évidence dans la tenſion ſubite & inſolite. C'eſt donc par elle qu'il faut commencer nos remarques.

Une tenſion ſubite, pouſſée à un dégré violent, menace toujours de rupture, ſuſpend tous les mouvemens, produit un rétréciſſement dans les canaux qu'elle affecte, & enfin ſupprimeroit la vie elle-même, ſi la force avec laquelle la fibre réſiſte étoit inférieure à celle avec laquelle elle eſt tirée.

Mais la premiere des loix dans les cordes animales, eſt que la tenſion diminue de plus en plus, ſi la cauſe qui la produit n'augmente pas, mais reſte dans le même état.

Si nous ſuppoſons que l'effet de la cauſe ſoit moindre, la tenſion diminue en plus grande proportion. Si les choſes ſe rétabliſſent dans l'état naturel, on voit par cette théorie, qu'il doit y ſuccéder un relâchement.

Ces loix ſont univerſelles, elles appartiennent à toutes les cordes tendues, comme aux fibres du corps humain.

L'obſervation démontre évidemment ces faits, pour peu que l'on y faſſe attention. Qu'un homme ſoit attaqué d'une pleuréſie, même mortelle par ſa violence, la douleur n'eſt jamais ſi forte que dans le commencement. Les goutteux ſçavent bien que les premieres douleurs de la goutte, parvenue à ſon période, ſont les plus vives. Qu'un homme robuſte ait une douleur vive ou une fiévre violente ; ſi cette fiévre ceſſe, même ſans aucun remede relâchant, le corps reſte foible, fatigué, incapable d'action, ce qui ne peut dépendre que du relâchement procuré par la tenſion qui a précédé. Elle l'a fait, en écartant & en affoibliſſant l'adhérence des parties.

Le principe que nous allons établir, quoique particulier aux fibres du corps humain & n'appartenant qu'à elles, n'en eſt pas moins conforme à l'obſervation.

Toutes les fois qu'une fibre eſt habituée à être tendue, c'eſt-à-dire, toutes les fois que les cauſes de la tenſion exceſſive reparoiſſent fréquemment & l'exercent très-ſouvent, alors ou les cauſes de tenſion ſont les mêmes, telles, par exemple, qu'un froid vif dont la ſenſation ſe répete habituellement, ou elles ſont

différentes, telles que des paſſions oppoſées. Dans le premier cas, où la cauſe eſt la même, les fibres prennent l'habitude de ſe tendre ſur le même ton, & ſe tendent plus aiſément par cette cauſe, que celles qui y ſont moins habituées. Les hommes ſont conſtruits de façon que non-ſeulement ils exercent mieux les actions qui leur ſont familieres, mais même ils reçoivent plus aiſément les impreſſions qui leur ſont ordinaires. De-là les Médecins ont obſervé que ceux qui ont été une fois attaqués de pleuréſie y ſont plus ſujets que d'autres. De-là cette habitude convulſive ſur un même objet que l'on retrouve tous les jours chez les gens frêles & délicats. De-là preſque toutes les maladies dans leſquelles l'imagination tient la place de la réalité. C'eſt de la même ſource que dépendent les craintes immodérées de la foudre & des éclairs qui naiſſent dans les hommes, parce qu'ils auront vu tomber mort quelqu'un pour en avoir été frappé.

Un homme d'un eſprit ferme & conſtant, mais d'un corps extraordinairement mobile, reçut, il y a quelques années, une commotion électrique : l'effet en fut violent, il alla juſqu'à la convulſion. On ne peut exprimer l'état violent dans les

quel il eſt, toutes les fois que le tonnerre gronde. Le tournoyement d'une meule de moulin, une chûte d'eau, un inſecte qui bourdonne & qui, en voltigeant, produit un mouvement uniforme qui fatigue les yeux, fait retomber dans ſes accès tout homme ſujet au vertige. Les effets étonnans de l'harmonie dans les gens dont l'oreille eſt délicate, ſe rapportent à cette même cauſe. J'ai vu un mourant ſe ranimer, oublier ſes maux, en entendant une muſique qui lui plaiſoit : il ſe leva, fit les honneurs d'un concert. Mais ce plaiſir & ce bien-être ceſſerent avec l'enchantement de ſes fibres ſenſibles à la muſique. Il n'en fut que dans un abbatement plus conſidérable, quand le charme eut diſparu.

Mais ſi les cauſes qui produiſent cette tenſion ne ſont pas uniformes, qu'elles ſoient au contraire toutes différentes ou même oppoſées, mais toujours ſubites, toujours violentes, & qu'elles ſoient fréquemment répétées, alors les fibres qui ont l'habitude de ſe tendre ſur tous les tons, ſont à la vérité relâchées dans les intervalles de leurs affections; mais ayant l'habitude de prendre une tenſion deſordonnée, elles le font aiſément par quelque cauſe que ce ſoit. Tel eſt le cas

de tous les gens qui ont les paſſions violentes, qui ne connoiſſent de plaiſir que quand il eſt immodéré, ſur leſquels tout fait une impreſſion qui ſeroit incroyable, ſi on ne le voyoit tous les jours. Vous voyez cette eſpece de gens toujours malheureux, parcourir en un inſtant les dégrés de la joie la plus déréglée & la plus folle, pour tomber dans des chagrins auſſi deſordonnés, obſerver des diétes auſſi peu raiſonnables que leur gourmandiſe eſt honteuſe. De-là cet état dans lequel on paſſe par toutes les ſituations poſſibles du corps, à l'exception de la naturelle, dans laquelle on éprouve les maux les plus oppoſés au même moment; en un mot, où le corps étant continuellement en contradiction avec lui-même, on n'ignore que l'état naturel & la ſanté.

La propriété particuliere de cette exceſſive ſenſibilité, eſt de ſe réveiller à la moindre cauſe, & de produire des effets qu'une impreſſion beaucoup plus grave ne feroit pas naître ſans elle. La machine eſt, pour ainſi dire, un uniſſon avec toutes les cauſes capables d'affecter le corps. Voit-on quelqu'un vomir? il s'excite des nauſées; les femmes hyſtériques ſont obligées de fuir à ce ſpectacle.

J'ai vu une femme hyſterique ſe donner un coup très-leger ſur le tibia, toute la machine entra auſſi-tôt en convulſion, la même choſe lui arrive, ſi on lui ſerre trop fortement les doigts, ſi l'on fait un cri devant elle.

Comment expliquer les effets ſinguliers de la muſique ſur les gens piqués de la tarentule ? Leurs fibres ſont dans un état de tenſion que la muſique dirige. Ce qui n'eſt qu'une impreſſion agréable pour d'autres, eſt pour eux une commotion violente de plaiſir. C'eſt pour les gens ſenſibles qu'a été jadis employé l'art de charmer les douleurs par la muſique, & de-là l'origine des termes *incantare incantatio* (*a*).

Si le corps ſe trouve à des heures marquées dans les mêmes états & dans le même dégré de tenſion, ce qui ſe trouve aſſez naturellement tous les jours dans le cours ordinaire de la vie, cet état renouvellé fait reparoître les mêmes ſymptômes aux mêmes heures. De-là l'on explique le retour périodique des toux, des étouffemens, des aſſoupiſſemens hyſtériques, qui repa-

(*a*) Voyez *Mead. de Tarantulâ a Mechanical account of poiſons Treatiſe 3.*

roissent précisément tous les jours aux mêmes heures.

Le sçavant Docteur Mead nous a laissé beaucoup d'exemples de maladies qui suivoient le cours de la Lune, quelque légere que soit l'impression de cet astre sur nous. On peut remarquer que tous ces exemples ne sont que des maladies de nerfs trop sensibles.

Ballonius (*a*) nous a transmis l'histoire d'une femme hystérique qui se trouva dans un état très-violent pendant une éclipse de Soleil.

Il s'ensuit de ces principes un corollaire nécessaire, c'est que les gens qui ont éprouvé de grandes tensions dans les fibres, qui ont essuyé les plus grands mouvemens, soient sujets à de très-grands relâchemens, & à d'especes d'atonies générales, lorsque les causes qui les tenoient en action & dans la tension, sont cessées; c'est en quoi consiste l'effet subit & violent de la cessation d'une grande passion. Le passage du plus grand chagrin procure par lui-même la plus grande joie, il se fait rarement sans syncope. Quelquefois il mene à la mort, si

---

(a) *Epidem. & Ephem. Lib. I.*

l'on en croit les Historiens. La raison au reste ne contredit point leur témoignage en cette partie.

Frederic Hoffmann prétend avec raison, qu'il n'y a point de spasme sans atonie. Cette espece d'atonie qui ne laisse prendre sa place qu'à une tension excessive, devient souvent un état habituel. On est sans force, sans vigueur pour les impressions les plus ordinaires. On ne la conserve que dans les actions auxquelles on s'est apprivoisé, & encore ne peut-on les exercer que par momens, mais avec passion, avec fureur. Et si la conscience & le scrupule, si la raison nous détourne de nous y livrer, bientôt il ne nous reste plus que de la foiblesse. Tel est le cas d'une espece de mélancoliques ordinaire dans nos pays; si vous examinez les sources de leurs maux, vous verrez des gens à excès qui ont tout-à-fait & tout-à-coup changé leurs façons de vivre, sans gradation, sans précautions, sans d'autre conseil que celui d'une imagination féconde en chimeres. Leur relâchement est d'autant plus terrible & plus opiniâtre, que leurs fibres auront été long-tems & fortement tendues sur le même objet.

Mais si tous ces effets suivent & dé-

pendent naturellement de la tenſion ſubite, que devons-nous penſer de ceux d'une tenſion conſtante établie par une cauſe étrangere dans les fibres ?

Si cette tenſion, ou pour nous ſervir du terme généralement adopté par les Médecins, l'éretiſme s'étend à la totalité des fibres irritables du corps humain, le rétréciſſement des canaux, le reſſerrement des fibres ſenſibles en eſt le premier effet ; & ſi la tenſion des fibres augmentoit ſans que la force active du cœur augmentât ſon action, on ne peut pas douter un moment que ce dérangement prodigieux ne cauſât une mort inévitable.

On a pluſieurs exemples de chagrins violens qui ont produit tout-à-coup chez les hommes un ſaiſiſſement & une catalepſie. A la vérité, ſuivant les loix que nous avons établies, la tenſion d'abord vive diminue petit à petit ; & dans ces maladies de ſaiſiſſement, les ſymptomes ne ſont jamais plus effrayans que le premier jour. Mais les fibres étant une fois montées ſur ce ton, la moindre erreur dans le régime, le moindre ſaiſiſſement nouveau, produit une rechute qui mene à la mort. L'Hiſtoire eſt pleine de morts occaſionnées par le ſaiſiſſement, on peut y rapporter

en partie celles qui ſont produites par le froid.

Dans ces érétiſmes généraux, le plus communément, ſur-tout quand la cauſe eſt intérieure & générale, le cœur augmente ſa force & ſes efforts, la fiévre paroît & l'érétiſme même concourt à procurer l'augmentation des fonctions. Cependant ce n'eſt pas le plus ſouvent, ſans que le ſaiſiſſement ait eu ſes premiers droits marqués par le froid, la pâleur, l'inaction. Les Auteurs nous avertiſſent que dès qu'une fois la chaleur a paru dans les fiévres intermittentes, le danger eſt paſſé. La fiévre quarte n'eſt terrible pour les vieillards, que dans ſon friſſon.

L'érétiſme conſtant des fibres ſuit les loix que nous avons tracées pour les tenſions ſubites. Ainſi il excite une eſpece d'habitude à ce mal. C'eſt ce qui fait que des fiévres qui n'ont par elles-mêmes aucun mauvais caractere, s'aſſoupiſſent, ſe renouvellent, diſparoiſſent, renaiſſent dans un même ſujet, juſqu'à ce que le période de la vie qui les avoit produit étant fini, la nature même ait changé le caractere, la diſpoſition & l'habitude des fibres.

Cet érétiſme a auſſi ſes loix propres & particulieres : ainſi on remar-

que qu'occupant toutes les forces actives du corps, il leur donne un ton qui l'emporte ſur toutes les tenſions ſubites, que les cauſes extérieures ou intérieures pourroient produire. Les Anciens ont remarqué que la fiévre réguliere étoit l'ennemie la plus oppoſée aux convulſions & les détruiſoit parfaitement. On ne peut pas dire qu'elle le faſſe, en altérant les humeurs; car beaucoup de convulſions ne peuvent pas ſe rapporter à cette cauſe. Telles ſont celles qui paroiſſent dans des maladies nerveuſes, & dans les ſujets qui, ſi ils tombent en convulſion, ne le font que par des paſſions violentes, ou la fiévre détruit de même la convulſion. Il n'eſt pas difficile d'en trouver la vraie théorie. Toutes les fibres ſont tendues, & le ſont à l'uniſſon par une cauſe qui agit également. Une impreſſion étrangere ne peut pas réveiller, une habitude & une diſpoſition qu'elles n'ont plus. Si malgré la fiévre réguliere la convulſion reparoiſſoit, on voit par ce peu de principes, que la cauſe qui l'enfanteroit, devroit être extrêmement forte, ou la nature très-foible; & dans l'un & l'autre cas, les malades peuvent être mis au rang des malades déſeſperés, ainſi l'avoit prédit Hippocrate,

Une tension constante & particuliere suit les mêmes loix. Ou la fonction diminue, ou il y a fiévre particuliere dans la partie, ce qu'on appelle inflammation. Les parties voisines soutiennent une portion du fardeau, en raison de leurs liaisons avec la partie affectée, de leurs usages, & de leur sensibilité.

Quand une partie entre en contraction, si cette contraction est vive & insolite, plus la partie affectée est sensible, plus la cause qui l'affecte est vive, plus enfin tout le corps est sujet à s'ébranler, plus aussi l'impression particuliere produit d'effets sur toute la machine. En général, les affections concentrées sur un viscere particulier, mais sensible, affectent plus toute la machine que les impressions générales. Il est aisé d'en sentir la raison. Une impression partagée sur beaucoup de fibres différentes, partage leurs efforts, & a moins d'effet; la tension est bien plus excessive, quand elle n'appartient qu'à une petite partie. Sanctorius a observé, & l'expérience journaliere le confirme, que le froid vif & cuisant reçu sur une seule partie, a une action plus vive sur tout le corps, pour supprimer la transpiration, que la même impression reçue sur la totalité de la ma-

chine. Ne voit-on pas des gens qui, ſe livrant au plaiſir de boire froid après des exercices violens, périſſent ſur le champ gangrenés dans quelque partie de la poitrine, comme s'ils euſſent été frappés du tonnerre? N'en voit-on pas d'autres qui, croyant ſe rafraîchir en buvant bien frais, tombent dans une ſueur par gouttes, occaſionnée par le rétréciſſement ſubit de tous les vaiſſeaux.

Au reſte il faut remarquer, en finiſſant ce que nous avions à dire ſur les fibres, que ces eſpeces de tenſion ſont capables de révulſion d'une partie à l'autre. De-là, ſouvent le bon effet des véſicatoires dans le commencement de ces maux violens. C'eſt dans ce ſens ſans doute, qu'on doit entendre cet aphoriſme d'Hippocrate : *De deux douleurs la moindre eſt effacée par la plus grande.*

Dans tous ces changemens violens, ſubits, inſolites, conſtans, généraux, particuliers, combien ne s'écarte-t-on pas de la ſanté? il eſt donc donc du reſſort de notre art d'apporter tous ſes ſoins à prévenir les maux qui pullulent ſans ceſſe, de ces mouvemens impétueux d'une nature déréglée. On s'aguerriroit à tout, ſi l'on ſuivoit exactement les préceptes de la raiſon.

En effet, comme l'homme peut trop acquérir la conſtance dans le mal, il peut auſſi gagner de la force, & de la conſtance dans le bien, & par conſéquent confirmer & corroborer ſa ſanté.

Pour ſentir l'évidence de cette propoſition, il ſuffit de ſe rappeller que la tenſion augmentée par dégrés, n'a aucune eſpece d'effets violens. L'amertume la plus affreuſe donne une horreur ſi violente pour les amers, que lorſqu'il eſt queſtion d'en reprendre,nos fibres ſe tendent, ſe criſpent, notre eſtomac entre en convulſion. Si par de légers amers nous nous y accoutumons, bientôt l'amer le plus violent ne nous frappera plus, du moins avec tant de répugnance. Les froids modérés augmentant par dégrés, nous mettent en état de ſupporter les froids les plus âpres de l'hyver. Il ſeroit impoſſible aux fibres animales de ſupporter des viciſſitudes plus violentes, comme M. Boerhaave l'a remarqué dans ſon excellent Traité du feu. Les Voyageurs qui ſur la mer éprouvent ces variations ſubites, ont aſſez remarqué de combien de maux elles étoient ſuivies.

La conſtance & l'uniformité des affections qui jamais ne s'élevent à aucun excès, procure à nos fibres une ef-

pece de tendance à l'inaction, qui tient toujours du relâchement. Tel est, par exemple, le souffle d'un vent (*a*) frais & temperé, la monotonie d'une lecture, un bruit uniforme comme le murmure des eaux, une musique douce & éloignée; le relâchement que produit cette uniformité de sensations douces est si marqué, qu'il procure ordinairement le sommeil, & l'habitude de ces sensations fait de nous des êtres languissans, incapables de grandes choses & de grandes applications (*b*); mais la nutrition sous leur mollesse se fait mieux, les corps se développent davantage, la vie est moins troublée, l'esprit est moins exercé.

La tension doit être modérée, & augmenter par des dégrés successifs, pour être salutaire. Tout ce qui est subitement excessif s'écarte du but, & nous rend

(a) *Frigus opacum.* Virgil. Eclog. I.

(b) *Quæ regio Asiæ in medio calidi & frigidi sita est, ea certè feracissima est, neque calore exuritur, neque frigore violatur, homines & formâ præstantiores sunt, nec figurâ aut corporum proceritate admodum dissimiles; virilis autem animus, ærumnarum atque laborum constantia, in hisce naturis innasci nequit.* Hipp. *de aere, locis & aquis.* Il faut lire & réfléchir sur ce beau Traité, pour bien sentir toute l'importance des influences du climat.

plus ſenſibles, plus ſuſceptibles des impreſſions extérieures.

Voilà donc à quoi ſe réduiſent les propoſitions que nous établiſſons ſur la tenſion des fibres. En général, tout ce qui eſt porté ſubitement à l'excès le plus violent, fatigue & détruit petit à petit la texture des fibres. Tout ce qui eſt modéré, leur donne de la force & de l'activité. L'uniformité des ſenſations les rend incapables d'aucune eſpece de changement, ſans qu'on y ſoit extrêmement ſenſible.

Nous rejettons donc, pour produire dans les fibres l'état ſalutaire, autant l'uniformité des ſenſations, que leur excès. Ces deux états produiſent des effets oppoſés. Il eſt cependant un point où ils ſe réuniſſent, & ce point eſt aiſé à ſentir. L'habitude de l'excès de tenſion monte les fibres ſur le ton de la tenſion. L'uniformité rend la moindre tenſion inſolite & violente. Les femmes les plus oiſives de corps & d'eſprit, tombent ſouvent en convulſion à la moindre cauſe extérieure, parce que, quoique foible, ſon impreſſion eſt trop forte pour elles. Les convaleſcens dont les fibres ſont dans un état d'atonie bien marqué, à la moindre paſſion, au moindre mouvement

extraordinaire, treſſailliſſent juſqu'à la convulſion ; ce n'eſt pas que la tenſion produiſe aucun danger de rupture dans les fibres ; mais quelque foible qu'elle ſoit, elle eſt trop forte pour des fibres deshabituées du ſentiment, & dont l'état naturel eſt d'être relâchées.

C'eſt donc par les variations modérées des ſenſations, que peut s'augmenter & s'accroître la force du corps & du ſyſtême des fibres, comme c'eſt par les exercices continués de l'eſprit, qu'on en augmente la portée & l'étendue (*a*). Ce ſont ces variations qui, mettant ſans ceſſe en jeu l'action tonique, tantôt excitent les parties, tantôt les reſſerrent, dans le premier moment, y appliquent le ſuc nutritif, dans le ſecond, l'y fortifient & l'y condenſent (*b*). Il ne faut

(*a*) Celſ. Lib. I. cap. 1. *Sanus homo & qui bene valet nullis obligare ſe legibus debet. Hunc oportet varium habere vitæ genus, &c. Si quidem ignavia corpus hebetat, labor firmat.*

(b) *Quod autem ad animi mollitiem & ignaviam attinet, cur Aſiatici Europæis minùs bellicoſi exiſtant, & moribus ſint lenioribus, anni tempeſtates in cauſâ ſunt, quæ non magnas tum ad calorem, tum ad frigus permutationes faciunt, verùm ſimiles permanent, unde neque mens percellitur, neque corpus vehementer à ſuo ſtâtu dimovetur.* Hippocr. loc. cic.

pas que la tenſion ſubſiſte long-tems; mais il ne faut pas non plus que l'inaction laiſſe croupir les ſucs.

Les hommes qui veulent avoir des animaux robuſtes, les y accoutument par des exercices gradués. La Providence a impoſé cette même loi dans les périodes où elle fait paſſer les corps animaux. L'enfance commence à s'exercer, mais légérement, mais conformément à ſes forces. L'enfant ſe roule, s'agite, n'avance pas. La jeuneſſe bien dirigée n'outre point ſes forces, ceſſe toujours l'exercice au commencement de la fatigue.

Ceux qui font avant le tems des exercices qui ne ſont pas faits pour leur âge, vieilliſſent & tombent dans l'atonie, avant le tems où la révolution des choſes la rend neceſſaire. Les ſoldats qui ſe fatiguent beaucoup plus que leurs Officiers, ſont hors d'état de ſervir avant ceux-ci, qui, ſoulagés dans leurs travaux par l'opulence, conſervent très-long-tems une vieilleſſe active & exercée, utile à l'état & agréable à eux-mêmes.

On trouve dans ces variations du jeu des ſolides une ſource de différences immenſes entre les hommes, même dans l'état le plus naturel; car on peut avoir toutes ces diſpoſitions des fibres ſans

avoir la moindre maladie, mais la force, la ſenſibilité, le volume du corps, tout s'y rapporte.

Sans doute ces différences qui appartiennent toutes aux hommes ne paroiſſent pas être liées avec la doctrine des alimens, mais elles le ſont avec leur uſage, tant dans la ſanté que dans la maladie. Avant que de prononcer ſur un ſujet dont la vie eſt ſi ſouvent interrompue par des ſpaſmes, des contractions ſpaſmodiques, il a fallu fixer la valeur, les loix, la ſignification de ce mot; on le trouve dans tous les Auteurs, beaucoup ont parlé des fibres, perſonne n'a établi ſur elles une doctrine conſtante & qui pût ſervir de guide dans l'uſage.

Ces différences de l'état des ſolides ſont cependant les ſources de toutes les variétés qui ſont entre les hommes. Les humeurs peuvent être les ſources des vices, mais c'eſt par les ſolides qu'elles les tranſmettent à nos ſens.

Les différences qui exiſtent entre les humeurs des hommes, ſont placées ordinairement dans les inſtitutions de médecine, à côté des différentes propriétés des ſolides. On diviſe de même les maladies, en maladies des ſolides, & en maladies des humeurs. Cependant les

fluides, quelque différens qu'ils ſoient de l'état que nous imaginons naturel, ne cauſent aucun effet réel & apparent ſur les fonctions, s'ils n'affectent les ſolides. Pluſieurs Auteurs illuſtres, à la tête deſquels on peut mettre le ſçavant M. Simſon Profeſſeur de Chandos, ont peut-être trop ſenti combien peu les humeurs peuvent jouer de rolle dans les différences de l'humanité. On a nié toute maladie dépendante des humeurs; & celles-mêmes qui ſembloient le plus leur devoir leur origine, ont été ramenées avec eſprit au ſyſtême général par lequel on regarde nos ſolides comme la ſeule cauſe de nos différences.

Cependant pluſieurs raiſons concourent à faire regarder les humeurs d'un œil moins indifférent que ne l'ont fait ces illuſtres Auteurs. On pourroit les combattre avec les mêmes armes que Galien employa autrefois contre la ſecte des Méthodiſtes. Peut-on en effet rapporter raiſonnablement aux ſeuls vices des ſolides les évacuations qui terminent ſi avantageuſement les maladies, ſous l'idée de criſe. Quand ces criſes ſeroient plutôt le ſigne & l'effet de la guériſon que ſa cauſe, à quoi ſerviroient tous ces ſignes favorables de coction qui l'annoncent?

cent ? Pourquoi les émétiques & les purgatifs qui ne ſont pas de nature à diminuer le ſpaſme, ſoulagent-ils ſi conſidérablement, quand ils ſont placés à propos ? Ces putridités qui, préparées de longue main & prévues par les Médecins, affectent les corps vivans comme des cadavres, ne peuvent pas être l'effet du ſpaſme, puiſqu'au contraire elles ſuppoſent l'atonie la plus marquée. La contagion dont l'exiſtence n'eſt que trop prouvée, affecte auſſi les liqueurs : elle roule avec elles, & ſe multiplie chez elles, ſans affecter les fonctions, juſqu'à ce qu'elle ait aſſez augmenté ſes forces pour agir ſur les parties nerveuſes. Si nous ſuivons les effets de l'inoculation de la petite vérole, nous en verrons la preuve la plus complette.

Les humeurs ſont donc une des cauſes de maladie ; elles ſont auſſi une des cauſes de différences entre les hommes dans l'état de ſanté : à la vérité, leur formation dépend des ſolides. On voit le mouvement du cœur dans l'embryon, avant que d'y voir le ſang : c'eſt par un mouvement des ſolides, continuellement répété, qu'il ſe forme : c'eſt par ſes dégrés qu'il ſe modifie ; mais les élémens que l'homme eſt obligé d'emprun-

ter des corps étrangers à ſa nature, ne ſont pas également ſuſceptibles de la même modification. Les alimens ſervent de principe au ſang : ils reçoivent des ſolides leur propriété ; mais ils n'en reçoivent ni la même doſe, ni la ſtructure exactement la même.

Voilà donc deux ſources de différences connues ; joignez-y celles que produiſent encore les évacuations plus ou moins grandes, le jeu de l'exercice, les paſſions, l'air environnant ; on ſera forcé de conclure que, quoique la formation des humeurs du corps dépende des ſolides, cependant pluſieurs autres cauſes concourent à les modifier & à les différencier entr'elles.

Il n'y a rien aſſurément d'étonnant dans l'obſervation de Van-Helmont (*a*), qui rapporte qu'ayant fait tirer du ſang à deux cent payſans en bonne ſanté, il n'en trouva pas un qui eût le ſang de l'autre : tous avoient des différences remarquables ; tous ſe portoient bien.

Chaque homme a dans ſes fibres un dégré d'action particulier ; chaque hom-

(a) *Van-Helmont de febrib. cap. 2. 25.*

me doit avoir un ſang tout différent. Il eſt difficile, dans l'état naturel, de ſaiſir toutes les nuances qui diſtinguent les humeurs ; leur formation, quoique dépendante d'une ſeule cauſe, eſt modifiée par différens accidens : elles n'ont pas la ſimplicité des ſolides, mais auſſi elles ne ſont pas la baſe & l'eſſence de notre corps ; un jour les forme, un jour les détruit ; par elles-mêmes, elles ſont ſur un pied ſubalterne, & leur impreſſion ne ſe tranſmet à l'ame, que par les ſolides. Dans une expérience rapportée par Lower, le bouillon tenoit lieu de ſang pour un jeune homme épuiſé par hémorragie : il paſſoit de l'eſtomac dans le ſang ; de-là il paroiſſoit à l'ouverture de la veine. Un ſecours ſi ſimple a ſervi pour rendre la vie à ce jeune homme.

La primauté éminente des ſolides ſur les fluides fait aiſément ſentir à quoi s'applique, dans les maladies humorales, le privilége de la force des fibres, le déſavantage de leur foibleſſe. Les fibres ſont plus ou moins affectées par les cauſes humorales, ſuivant le dégré de mobilité qu'elles ont reçu de la nature : elles réſiſtent aux impreſſions des humeurs, en raiſon de leurs forces. Un homme robuſte entraîne rapidement avec

ſes excrémens les parties étrangeres qui ſont nées dans les humeurs par le dérangement de la proportion de leurs parties. L'admiſſion d'un nouveau chyle eſt une cauſe de fiévre pour un homme délicat ; c'eſt ce qu'on voit évidemment dans les Hôpitaux & chez les gens du peuple : quand ils ont été malades, & recourent après leurs forces, ils mangent trop, & la fiévre ſe perpétue chez eux. A cette fiévre lente ſuccede l'accumulation des excrémens, le peu de tranſpiration, la cachexie, l'hydropiſie ; maladies humorales, toutes formées par la foibleſſe des ſolides.

Les humeurs ont deux eſpeces de qualités & deux eſpeces de vices : les uns dépendent de la force, du jeu & de l'action des ſolides ; les autres n'en dépendent point. Dans les premieres, il faut encore diſtinguer les propriétés qui appartiennent à l'action des ſolides ſi immédiatement, que ce jeu, cette action étant ôtée ou diminuée, elles ceſſent ou diminuent, & celles qui y tiennent à la vérité, mais qui peuvent ſubſiſter indépendamment de l'action des fibres ; ce qui fait trois claſſes de différences dans les humeurs.

Les différences qui dépendent immé-

diatement & entiérement des ſolides, ſont le plus ou le moins de conſiſtance priſe dans toute ſon étendue. C'eſt aux ſolides à augmenter ou à diminuer la denſité. Auſſi-tôt que le jeu des ſolides ceſſe, l'état du ſang, par rapport à la conſiſtance, change auſſi. M. Boerhaave eſt le premier qui nous ait enſeigné les effets & les produits de la denſité inflammatoire, qui nous l'ait fait voir dans l'état naturel chez les hommes robuſtes, exercés, & dont l'action des vaiſſeaux eſt forte. Cette denſité du ſang appartient, comme nous l'avons dit dans notre premiere Partie, à tous les principes des humeurs; & la matiere nutritive elle-même, formée par des vaiſſeaux forts & tendus, eſt plus condenſée. Peut-être M. Boerhaave a-t-il trop regardé comme cauſe de l'inflammation ce qui n'en eſt que le produit; mais il faut avouer que ſi cette denſité eſt le produit de l'action des vaiſſeaux enflammés, elle peut en être à ſon tour la cauſe. On ne peut pas de plus belle confirmation de la théorie de Boerhaave, que les expériences de M. Browne Langrish ſur la denſité du ſang, & ſur celle des humeurs tirées du corps des hom-

mes dans différens états, & ſur-tout dans l'état inflammatoire (*a*).

Au contraire, que l'action des vaiſſeaux diminue, qu'elle ſoit affoiblie, les principes du ſang & des humeurs ſeront moins rapprochés entr'eux, moins condenſés ; les parties hétérogenes qui compoſent la maſſe, ſeront moins mêlées ; les parties homogenes ne ſeront plus ſi repouſſées l'une de l'autre, elles ſe rapprocheront & tendront à s'unir : de-là ce liquide nous paroîtra compoſé d'une partie plus épaiſſe & d'une partie plus fluide ; en un mot, le changement qui arrive dans ce cas-là, eſt un diminutif de celui qui ſurvient dans le ſang laiſſé & abandonné à lui-même. Alors une partie épaiſſe ſemble exprimer de ſes interſtices une partie plus fluide, & devient elle-même membraneuſe, coriacée : auſſi cette eſpece de diſſolution occaſionnée par le défaut d'action des vaiſſeaux, eſt-elle toujours mêlée avec des ſymptomes très-réels d'épaiſſiſſement. L'étouffement, la difficulté de reſpirer, les pal-

(a) Voyez *the modern Theory of Phyſic*; *London*. 1738.

pitations, les obſtructions & l'endurciſſement des viſceres s'y rencontrent. Après de grandes hémorragies où la force & l'action des vaiſſeaux ont été conſidérablement diminuées, on trouve toujours de la diſſolution, de l'enflure, mais en même tems des polypes, des embarras : ainſi l'action diminuée des vaiſſeaux eſt quelquefois regardée comme cauſe d'un épaiſſiſſement. Mais autant ces deux épaiſſiſſemens ſont oppoſés dans leurs cauſes, autant ils le ſont dans leurs effets : l'un conſiſte dans le rapprochement & dans la condenſation eſſentielle des principes, l'autre dans la ſimple union des parties analogues qui ſemblent s'unir, parce qu'aucun principe ne les déſunit. L'un ſuppoſe une très-grande atténuation des principes, l'autre au contraire en prouve la groſſiéreté ; dans l'un, c'eſt la partie épaiſſe & condenſée qui prédomine ; dans l'autre, ce ſont les principes fluides : l'action des vaiſſeaux n'eſt pas aſſez forte pour les unir, ils reſtent aqueux. L'un porte & détermine à toutes les maladies d'inflammation, l'autre eſt la ſource de la langueur & de la cachexie.

Ces diſpoſitions vicieuſes des humeurs appartiennent entiérement aux ſolides ;

elles ne peuvent dépendre que de l'augmentation ou de la diminution de leur jeu : auſſi ceſſent-elles ou diminuent-elles, en même raiſon que la diminution ou la ceſſation de l'action des ſolides.

Au milieu de ces excès, eſt poſée la modération qui conſtitue l'état le plus naturel & le plus ſatisfaiſant dans les humeurs, dépendante de l'action modérée des ſolides, de la proportion convenable des alimens & de leur facilité à l'aſſimilation. Le fruit de cette modération toujours précieuſe, toujours ſi juſtement vantée par les Sages, l'objet de leurs éloges & de leurs recherches, eſt la perfection de la ſanté : ſi-tôt qu'on s'en écarte, il arrive au corps différens changemens. Si l'action des ſolides & la denſité augmentent, on a bientôt plus de chaleur, plus d'atténuation, plus de force & plus de maigreur. Si l'action des ſolides diminue, les principes ſe déſuniſſent, une légere marque de cachexie ſe fait ſentir ; ou ſi l'eſtomac ne participe pas à la foibleſſe du reſte du corps, la graiſſe s'épanche dans le tiſſu cellulaire. On a beau ſe flatter ſur cet article ; l'état du corps où l'on eſt trop gras, eſt un diminutif de la ca-

chexie. Les principes du ſang moins lié n'embraſſent pas parfaitement la graiſſe & l'huile des alimens. Comme dans un lait à demi-formé, cette liqueur ſurnage & s'épanche où elle peut, pour augmenter encore le relâchement des ſolides (*a*).

Mais les humeurs empruntent encore des ſolides de nouvelles diſpoſitions vicieuſes qui ne ceſſent pas en même tems que l'impreſſion des fibres & des vaiſſeaux, parce que l'effet de cette action a été de faire naitre des êtres différens de ce qu'ils étoient auparavant ; êtres qui peuvent s'épuiſer ou ſe multiplier, indépendamment de l'activité des ſolides. Comme les ſolides ne peuvent pas faire ceſſer leur exiſtence, ils peuvent auſſi n'avoir aucune part à leur production.

Sous cette claſſe, on doit ranger la plûpart des acrimonies que M. Boerhaave a ſi ſçavamment rapportées à toutes leurs cauſes poſſibles.

La diviſion des vices des humeurs que ce grand homme a adoptée, eſt ſans

(*a*) Voyez *Cartheuſer, tom. II. ſect. XIV. de oleoſo-unguinoſis & pinguibus*, §. *V.* & *VI.* & *not. in eundem.*

doute moins ſenſible dans la pratique, qu'exacte dans la théorie ; mais ſi ces différences n'ont pas paru diſtinctement juſqu'à préſent, elles peuvent ſe déclarer tout à-coup, & peut-être elles paroîtroient l'ouvrage de la nature, ſi on ſe donnoit la peine de parcourir avec ſoin toutes les différences des climats, & plus encore toutes les variétés bizarres des goûts & des différentes façons de vivre que les habitans de chaque pays ont ſuivi par une habitude déréglée.

Il eſt inutile de rapporter ici toute la doctrine de cet homme illuſtre ; mais peut-être obtiendrons-nous un fruit plus réel pour la contemplation des alimens, tant dans l'état de ſanté, que dans celui de maladie, ſi nous nous bornons à conſidérer les effets de ces vices dans l'état que nous offrent l'obſervation ordinaire, & la pratique habituelle.

Une action vive & continuée des ſolides, ſur-tout dans une chaleur violente, non ſeulement condenſe les principes des humeurs, mais y fait auſſi naître tous les effets de l'atténuation dont il a été queſtion dans le premier Volume de cet Ouvrage. Les ſels & les huiles y deviennent plus âcres, plus exaltés : les forces de la nature, la réparation par

une nourriture douce & délayante, les évacuations naturelles, en déchargent la masse du sang ; mais si on néglige les précautions nécessaires, si quelque obstacle tiré de notre propre fonds s'oppose à cette dépuration, bientôt au lieu de se réparer, le mal s'augmentera : alors les humeurs perdront leurs qualités douces & nutritives, ou, selon l'expression vulgaire, leurs parties balsamiques ; le changement des sels & des huiles qui s'atténuent & qui s'affinent de plus en plus, approchera le corps de la putréfaction. A la vérité, le desséchement que produit la grandeur du mouvement, la condensation même des parties, en masquent les phénomenes, & ne laissent appercevoir que les seuls symptomes de cette âcreté qui enflamme tout avec la plus grande fureur. Le jeûne, la veille, les exercices immodérés, les passions violentes de l'ame produisent les mêmes effets, mais accompagnés de circonstances différentes que chacune de ces causes imprime aux solides.

C'est cette espece d'acrimonie que les Anciens avoient appellée *acrimonia biliosa ;* nom que même dans ces derniers tems on a donné aux fiévres & aux coliques inflammatoires, lorsqu'elles paroif-

ſent dans l'été : ſon effet eſt d'irriter les ſolides & de les enflammer petit-à-petit, d'empêcher la nutrition. Cette acrimonie priſe dans un dégré extrêmement léger, cauſe des boutons, rouges, éréſipélateux, des taches enflammées, douloureuſes, qui paroiſſent ſur-tout dans la jeuneſſe avancée : elle eſt la cauſe ordinaire des ſuppurations extérieures. C'eſt elle qui ſe dépure, principalement par les urines, lorſqu'elle n'eſt pas conſidérable, & par les ſelles, lorſqu'elle eſt plus violente ; là elle paroît ſous la forme de bile, parce que ſes parties ont plus d'analogie avec celles de la plus atténuée de toutes les humeurs du corps humain. Il eſt inutile, pour prouver cette propoſition, de parcourir les Ouvrages d'Hippocrate, qui ſont pleins de cette théorie. Ceux qui ſont verſés dans la lecture des Œuvres de ce *Prince* de la Médecine, n'en douteront pas : ceux qui ne les connoiſſent pas, doivent ſe preſſer de les lire.

L'inaction des ſolides ne produit pas par elle-même d'acrimonie ; au contraire, en ſuſpendant, pour ainſi dire, le mouvement, elle n'enfante que des êtres à demi-formés (*a*). Les Anciens les ont

(*a*) Voyez *Galenum de atrâ bile, versùs finem.*

appellés *inertia*, ſans force & ſans action ; ils ſont du moins fort au-deſſous de l'atténuation qu'ils devroient avoir. Il eſt impoſſible de détruire ces glaires, cette pituite, puiſque nous les connoiſſons ſous ce nom, ſans augmenter l'action de la nature : la diéte leur eſt plus néceſſaire que les alimens. Mais pourquoi inſiſterions-nous davantage ſur cet article ſi doctement expoſé par M. Boerhaave, d'après les Anciens, nos Maîtres & nos Modeles (*a*) ?

Deux cas ſeuls peuvent faire naître une acrimonie oppoſée à la premiere dans les glaires mêmes : l'un eſt le changement ſpontané de ces glaires dans les premieres voies ; l'autre eſt leur ſtagnation dans des couloirs qu'ils engorgent. Par des dégrés, & avec des phénomenes différens, ils parviennent à ſe corrompre, ou, pour parler comme Galien & comme les Anciens qui nommoient plutôt les choſes par leurs effets évidens, que par leur nature même, la pituite ſe change en mélancolie, eſpece d'humeur contre nature, dont le véritable caractere eſt l'acidité.

(*a*) Voyez *Boerhaave de glutinoſo ſpontaneo*, & *Van-Swieten comm. in hunc titulum.*

Les Anciens divisoient cette acrimonie mélancolique dont ils ont tant parlé, en deux especes, ou, pour mieux dire, ils la considéroient sous deux faces différentes.

Dans le sang, ils la regardoient comme la lie du sang & sa partie la plus grossiere ; dans les intestins, comme un suc acide ou hétérogene produit par l'ardeur & par le desséchement de la bile.

Les effets de la bile ardente, ou, pour parler selon les régles de la Physique moderne, plus atténuée, ne peuvent pas appartenir à la mélancolie. L'inflammation, l'érosion, les évacuations sont les symptomes de la bile ardente. La froideur que les Anciens donnoient à la bile noire, s'oppose à toutes ces qualités. La sécheresse ne pouvoit dépendre que de la grossiéreté de ses parties, & non pas de leur condensation.

Pour celle qu'ils regardoient comme la lie & la partie la plus grossiere du sang, ils lui accordoient de pouvoir prédominer dans le sang, sans y exciter des effets bien vifs & bien distincts; ils l'y croyoient même nécessaire. L'automne est, disoient-ils, la saison où elle se trouve dominer dans le corps en plus grande abondance; mais si cette abondance devenoit exces-

ſive, alors les ſymptomes de cette humeur éclatoient : ſouvent elle ſe mettoit en mouvement, ſur-tout quand elle y étoit aidée par le concours des cauſes extérieures; alors c'étoit le plus terrible & le plus violent de tous les ennemis de l'œconomie animale. On l'appelloit *atrabile* par excellence, & la deſtruction du corps étoit ſûre; car cet ennemi n'étoit pas moins indomptable, qu'il étoit terrible.

La multiplicité des obſervations des Anciens & de tous les Médecins qui ont ſuivi la doctrine d'Hippocrate juſqu'au renouvellement de la théorie de la Médecine, ne nous permettent pas de regarder tous ces faits comme de purs jeux de l'imagination. Tous les Médecins inſtruits qui voudront ſe donner la peine de lire les Livres prognoſtics d'Hippocrate, & de réfléchir ſur les excellens Commentaires de Duret ſur les Coaques, verront des idées fort diſtinctes & fort claires ſur cet *atrabile*. Perſonne n'en a fait plus d'uſage, & n'a parlé plus méthodiquement ſur cette eſpece d'humeur, que Baillou. En rapprochant les faits, en les combinant avec la théorie moderne, il ſemble que l'on peut rappeller à des loix certaines ces dogmes immortels.

L'acrimonie mélancolique n'existe dans l'état naturel ni dans les premieres voies, ni dans le sang ; c'est ce dont tous les Médecins modernes convien-dront. Mais doit-on, avec Sydenham, avec Simson & beaucoup d'illustres Auteurs, la bannir de la pratique, ne jamais diriger vers elle nos secours diététiques, ou doit-on la rappeller avec M. Boerhaave ?

Il est certain que la seule disposition des solides peut faire des mélancoliques : je crois m'être expliqué plus haut sur cet article. Les Anciens convenoient que la tristesse, le chagrin sans raison, & ce que nous appellons mélancolie, dépendoit souvent d'une *intempérie sans matiere*. Il n'est pas moins démontré non plus, qu'une substance putride existante dans l'estomac, & s'y corrompant, produit ce noir, cette tristesse qui, engendrée sans raison, n'appartient qu'à la mélancolie. Qu'un homme avale un œuf putride ; si les nausées les plus affreuses ne le lui font pas vomir, la langueur, l'inaction, la tristesse s'emparent de lui. Telle est la liaison des nerfs entr'eux ; telle est celle, qui est encore plus inintelligible, de l'ame avec le corps.

Il est donc possible qu'il existe une

humeur qui porte l'ame à la tristesse ; & qui d'ailleurs produise des effets méchaniques sur le corps. Voyons à présent si son existence est réelle.

Le siége de la mélancolie est dans deux endroits différens, ou dans l'estomac, ou dans les humeurs.

Les trois caracteres qui lui appartiennent, sont l'acerbité, l'acidité & la qualité rongeante : δριμὺ, οξῶδης διαβροτικὸν. Voilà les trois qualités que Galien lui donne, que M. Boerhaave a reconnues par l'expérience, que tous les Médecins ont apperçues plus ou moins distinctement, même ceux qui, comme le Docteur Simson, croient que les vomissemens noirs ne sont que du sang engorgé dans des vaisseaux qu'il fatigue depuis long-tems.

Pour supposer ces qualités dans les matieres qui séjournent dans l'estomac, il faut deux conditions ; l'une est que ces qualités soient très-médiocres ; l'autre, que ces parties puissent être collées aux parois de l'estomac & des intestins. Cette derniere qualité ne peut appartenir qu'à des matieres durcies, mucilagineuses par conséquent : or c'est le propre des glaires. La bile elle-même, quand elle se durcit, prend ce caractere glai-

reux dans la vésicule du fiel. Mais ce qui doit empêcher de croire, avec les Anciens, que ce soit la bile, ou du moins la bile seule qui forme la mélancolie, c'est son acerbité & son acidité bien démontrée (*a*); propriétés qui ne peuvent appartenir ni à la bile, ni au sang extravasé : elle existe donc cette mélancolie, indépendamment de la bile; & la froideur que les Anciens lui avoient accordée par ses effets, marque assez son origine pituiteuse & glaireuse (*b*).

On la voit quelquefois se détacher par des alimens savonneux & par des remedes; alors elle passe par les selles, & ne retient de sa férocité, que la couleur noire, qui jette si souvent l'épouvante dans les maladies aiguës. Les Médecins qui ont observé les urines, en ont vu souvent de noires qui n'étoient pas toujours funestes; & tous se sont accordés à nous dire, depuis Hippocrate (*c*) jusqu'à présent, qu'il ne falloit pas la forcer, parce qu'alors on lui donnoit un mouvement destructif de toute la machine, mais la

---

(*a*) Voyez *Boerhaav. Aphor. de cancro, & Van-Swieten in hunc titul.*

(*b*) Voyez *Galen. de atrâ bile, cap. 14.*

(*c*) *De morb. mul. lib. 4.*

flatter & l'adoucir, afin de l'expulser ensuite.

Des premieres voies, cette âcreté mélancolique peut-elle porter les trois caracteres qu'elle a, jusques dans le sang & aux derniers vaisseaux ? La grossiéreté de ses principes que Galien a qualifiée d'acerbité, empêche peut-être que la mélancolie qui dépend des premieres voies, ne se porte dans le sang ; mais en ce cas, elle s'y engendre d'elle-même, par la stagnation des matieres pituiteuses, dans les visceres qui sont faits pour en contenir.

Ce n'est guéres que sur le déclin de l'âge chez les hommes, après la cessation des régles chez les femmes, que l'on peut y être sujet ; cependant plusieurs autres accidens la font naître dans différens périodes de la vie. Les femmes cachectiques, les filles *chlorotiques* deviennent sujettes à l'engendrer, suivant Hippocrate (*a*), & rien ne concourt encore mieux à prouver son origine pituiteuse & glaireuse : aussi voit-on ordinairement les femmes qui ont été cachectiques dans leur jeunesse, devenir sujettes

---

(a) *De morb. mul. lib. 2.*

à l'humeur mélancolique en vieilliſſant. De-là ces diſtinctions que l'on trouve dans les Auteurs, d'*icterus albus*, *icte-cterus flavus*, *icterus niger*.

La ſource phyſique qui produit cette humeur, conſiſte en ce que les matieres mucilagineuſes qui ne ſont dans leur eſſence que la matiere nutritive, mais auxquelles la nature n'a pas pu donner le dégré de coction qui leur convenoit, dégénerent dans leurs couloirs, & y acquierent une acrimonie, ſouvent modérée & légere, quelquefois violente, quelquefois ſi horrible, qu'elle eſt deſtructive en très-peu de tems; elle a même des effets ſi violens, que les Anciens n'ont pu la comparer qu'au virus des cancers ouverts; c'étoit ce virus qu'ils regardoient comme l'atrabile la plus pure. Ce caractere acide & groſſier de la mélancolie nous fait aſſez ſentir comment l'enfance elle-même n'en eſt quelquefois pas exempte, & c'eſt ce que les Anciens ont prononcé; car quoiqu'ils cruſſent que toutes les maladies de cet âge dépendoient d'une pituite épaiſſe, ils remarquoient que ces maladies étoient les mêmes que celles que produit la mélancolie (*a*).

(a) *Galen. de locis affectis*, *lib.* 3.

Pour démontrer que cette acrimonie exiſte réellement, & que les obſervations des Anciens ſont tirées du ſein de la nature même & ne ſont pas le fruit du préjugé, il ſuffit d'examiner les faits, & pour cela de conſidérer l'acrimonie mélancolique dans trois cas différens, où nous la verrons diſtinctement. Dans un dégré léger, dans un dégré plus violent, & enfin dans ſon dernier dégré. Là les criſpations & les ſpaſmes des ſolides ne nous en imposeront pas.

Dans un dégré léger, il eſt plus aiſé de confondre cette humeur avec l'état des ſolides qui produit le chagrin. On peut même aller plus loin. L'humeur mélancolique ne produit la triſteſſe, que lorſque ſon ſéjour eſt dans l'eſtomac, ou qu'elle s'eſt jettée ſur quelqu'un des viſceres de la région épigaſtrique, comme le foie, la rate, &c. alors on ne peut la ſéparer de la mélancolie qui dépend de la ſenſibilité des ſolides, que par deux ſignes quelquefois équivoques ; l'un eſt la conſtance de l'affection dans l'eſtomac, ou dans le ſiége que cette matiere occupe ; l'autre eſt le changement de couleur, de conſiſtance & de nature des excrémens. Mais ſi l'humeur mélancolique occupe les vaiſſeaux, il eſt beaucoup de ſignes

qui peuvent la faire reconnoître ; premiérement, la dureté qu'elle occaſionne ſur les parties ſur leſquelles elle ſe jette. Si une ſimple puſtule eſt cauſée par un ſuc mélancolique, elle ſera dure, ténace & preſque ſquirrheuſe. 2° Son âcreté : ſon caractere propre eſt de ronger, de produire une douleur extraordinaire. On a vu ſouvent une ſimple puſtule occaſionner des accidens violens, des douleurs énormes : il ne paroît rien d'extraordinaire ; mais ſi l'on examine la puſtule, on la trouve dure. Bientôt la curation montre encore mieux que toutes nos preuves, combien elle eſt ténace & difficile à détruire. Les Médecins un peu verſés dans la pratique de la Médecine, ont tous vu des cas ſemblables. Ces ſortes de tumeurs étoient appellées mélancoliques par les Anciens : elles ne ſe trouvent que dans les vieillards, ou dans ceux qui ſont tout-à-fait uſés ; elles ſe rencontrent auſſi chez les femmes, & dans la premiere enfance. La façon de vivre décrite par Galien (*a*), comme capable d'engendrer la mélancolie, pouvoit rendre ces eſpeces de tumeurs plus

---

(a) *De locis affectis, lib. 3.*

communes en Syrie, en Egypte, dans la Gréce même; mais, comme le remarque le même Auteur, en Gaule & en Germanie ces accidens étoient plus rares (*a*).

Il arrive assez ordinairement, que lorsque le corps commence à souffrir la décadence naturelle à tous les êtres, les actions de la vie étant plus languissantes, les sucs commencent à croupir; il se forme une âcreté de dégénérascence dans les humeurs; le corps semble exiger ce changement. Si les forces sont encore suffisantes, cette mélancolie se dépose à la peau; & voilà quels sont les symptomes que j'y ai observés plus d'une fois. Les deux bras & les deux cuisses, les jambes, les pieds, les mains s'enflent considérablement & douloureusement, & acquierent presque la dureté du bois. La peau est toute couverte de pustules grenues: bientôt après ces pustules deviennent dures & scabreuses; elles suintent une humeur séreuse & noirâtre. Il se forme des pustules larges qui jettent d'abord une sérosité jaunâtre & rongeante. Le lendemain, ces pustules se trouvent plei-

(a) *De arte curandi ad Glauconem, lib. 4.*

nes d'un ſang noir, & ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'il s'y forme une belle ſuppuration. Ces puſtules ſe guériſſent ; il s'y en forme d'autres, ou à côté, ou à la place des premieres cicatrices. A meſure que ces puſtules ſe forment, & jettent de la ſéroſité, du ſang noir & du pus, les extrémités ſe déſenflent ; elles acquierent de nouveau leur ſoupleſſe : tant qu'elles ne l'ont pas encore parfaitement, il eſt à ſouhaiter qu'il paroiſſe de nouvelles puſtules ; mais tôt ou tard elles guériront tout-à-fait la maladie. On eſt étonné de voir que ce qui ſembloit ſi dur & coriace, devient puſtule, ſuppure & ſe guérit : quoiqu'il n'y eût avant dans ces taches mélancoliques aucune douleur. Quand la dureté ſcabreuſe qui eſt de l'eſſence de ces tumeurs, ne les feroit pas reconnoître pour terreuſes & mélancoliques, la démangeaiſon affreuſe qu'éprouvent les malades, marqueroit aſſez que la maladie a un caractere qui lui eſt propre.

Pendant le tems qu'a duré une de ces maladies, j'ai vu un malade ſe plaindre d'aigreurs inſupportables dans la bouche, quoique ni dans ſes ſelles, ni dans le rapport de ſes alimens, il n'y eût rien qui dénotât qu'il y eût de l'acidité con-

tenue

tenue dans l'eſtomac : ſa ſalive âcre & tenue lui agaçoit les dents, & en détruiſoit l'émail ; ce que quelques perſonnes prenoient pour ſymptome de ſcorbut.

Je ſçais, & j'oſe le dire par expérience, que beaucoup de Praticiens ont rapporté ces tumeurs au ſcorbut ; mais il s'en faut de beaucoup que la choſe ſoit vraie. Les malades mangent bien, ſont délivrés par ces tumeurs & par ces éruptions de ſymptomes d'étouffemens, de vertiges qu'ils éprouvoient auparavant : en un mot, elles ont quelque choſe de critique ; ce qui n'appartient, ni de près ni de loin, au ſcorbut. Je ſuis en état de fournir quatre obſervations ſemblables, faites ſur des gens dont le plus âgé avoit ſoixante-dix ans, & le moins âgé ſoixante. Il eſt étonnant avec combien peu de remedes ils ont guéri, & combien les Anciens ont parlé avec vérité ſur leur curation par le régime : ils ont certainement été plus exacts que nous ſur cet article, ſoit que cette maladie fût plus commune, ſoit que le nom de ſcorbut n'ayant pas encore été inventé, on fût obligé d'étudier les cauſes dans leurs effets.

Ils rapportoient à la mélancolie, l'élé-

phantiaſe, les cancers ; & certainement la premiere de ces affreuſes maladies appartient abſolument à la mélancolie pouſſée à un certain dégré : c'eſt à un dégré plus violent encore que nous devons bien des ſquirrhes qui paroiſſent promptement, & qui détruiſent les viſceres dans un eſpace plus court, que les maladies chroniques ne pourroient le faire.

J'ai vu une femme qui avoit un ſquirrhe conſidérable à la mammelle droite : elle rapportoit l'époque de ſa formation à ſix ſemaines de-là. Je ne la croyois pas. Pendant qu'on délibere ſi on l'extirpera, ou non, on eſt étonné de voir que la ſeconde mammelle devient dure ; elle avoit acquis un volume, une dureté & une peſanteur ſi conſidérable, qu'elle étoit auſſi malade que la premiere.

C'eſt par l'effet de l'humeur mélancolique, qu'un homme qui ſe portoit bien, devient obſtrué en peu de tems, & qu'il ſe trouve tout couvert de glandes dures, ſans compter la putridité, les changemens de viſceres que cette humeur peut occaſionner, ſuivant les obſervations des Anciens, auxquelles celles des Modernes ſe rapporteroient davantage, ſi la méthode de l'obſervation étoit autant

en vigueur chez les Modernes, qu'elle l'étoit chez les Anciens. Les endurcissemens singuliers de la peau dont nous avons plusieurs exemples dans Diemerbroek, dans les Transactions Philosophiques, dans une Lettre de M. Curzio, Médecin de Naples (*a*), ne dépendent-ils pas de cette humeur qui a la qualité d'être acerbe & acide ? Le ramollissement des os ne prend-il pas sa source (*b*) dans l'acidité de la mélancolie ? On sera fort porté à l'attribuer à cette cause, si, en consultant les premieres sources, on réfléchit que presque tous les malades qui ont été attaqués de cette singuliere maladie, avoient passé par tous les périodes de la cachexie & de la stagnation des humeurs.

La troisieme époque de l'atrabile est celle où elle est absolument destructive, comme nous la voyons dans les cancers ouverts, car quoiqu'un cancer ne soit absolument qu'un squirrhe enflammé, cependant on ne peut pas rejetter ab-

(*a*) Traduite en françois par M. Vandermonde, Paris 1754.

(*b*) Voyez *Van-Heyde, Clopton Havers, M. Pringle, les Observations de M. Morand, Médecin, sur la nommée Supiot, 1754, & celles de M. Navier, 1755.*

solument l'existence d'une humeur étrangere pour sa formation : elle n'existe pas dans tous les cas, mais souvent elle existe. On voit après la suppression de l'évacuation d'un cancer, non seulement les parties voisines se gonfler & produire des douleurs horribles, mais même ce virus, qui n'existoit que dans la partie, se jetter sur des os. Les os en très-peu de tems réduits en cendre, se brisent au moindre mouvement ; les parties voisines durcies, noires, tuméfiées, se pourrissent, en exhalant une odeur insupportable qui n'est pas celle de la pourriture simple : enfin, pour me servir des termes d'Aretée, la mort seule est le Médecin qu'on puisse désirer. Pendant ces derniers périodes, j'ai vu une malade se plaindre constamment d'aigreurs dans la bouche.

Au surplus, je ne prétends pas faire un Traité sur l'atrabile & sur la mélancolie : je laisse à ceux qui sont faits pour éclairer la Médecine, à examiner les analogies de la mélancolie avec bien des maladies chroniques & aiguës, à décider jusqu'à quel point le mercure peut lui être utile ou nuisible ; s'il n'y a pas une espece de conformité entre les symptomes de la mélancolie & ceux de la vérole. Il me suffit d'avoir prouvé qu'elle

existe; qu'on peut la découvrir dans son enfance; qu'elle est sur-tout du ressort des alimens.

Une troisieme espece d'acrimonie dépendante des solides, ou du moins qui peut être le produit de leur action combinée avec les causes extérieures & étrangeres à l'animal, c'est l'acrimonie qui produit la pourriture, *non corrodens, sed corrumpens* : ses caracteres sont si évidens, qu'il est impossible de la méconnoître; la puanteur, les nausées, les vomissemens, les matieres fécales, les urines, les sueurs fœtides, abondantes, qui, loin de soulager, semblent nuire de plus en plus : tout concourt à prouver cette putridité qui fait ressembler les corps vivans à des cadavres, & qui rend les cadavres insupportables.

Dans son enfance, & quand elle est légere, elle semble n'appartenir qu'aux premieres voies & à tous les visceres qui travaillent à la premiere digestion. Dans une seconde époque, il semble que ce soit le foie & les environs qui soient son siége principal, quoique les fonctions animales, par la sympathie dont elles jouissent avec les naturelles, en soient aussi affectées. Enfin quand elle est parvenue à son dernier dégré, le sang pa-

roît avoir perdu ſa conſiſtance, & s'être entiérement changé en une partie liquide, puante, ſans couleur, ou d'une couleur noire, & qui fait éruption par-tout, même par les pores. La tête eſt ſi accablée & ſi malade, ſes fonctions ſi opprimées, qu'on ne ſçait ſi on ne devroit pas rapporter au cerveau la ſource de tous ces déſordres; bientôt la deſtruction rapide de toutes les fonctions, les taches pourprées, la mort même & la prompte diſſolution du cadavre marquent aſſez que toute la maſſe des humeurs eſt infectée. Dans cette ſorte d'acrimonie, plus une humeur approche par elle-même & dans ſon état naturel du terme de l'atténuation, plus elle eſt affectée : l'urine & la bile ſont les premieres viciées; toutes les autres humeurs s'infectent l'une après l'autre. Le malade n'a d'appétence que pour les ſubſtances acides & pour celles qui ſont capables de s'oppoſer à la putréfaction. Les remedes les plus puiſſans peuvent à peine arrêter les progrès de cette pourriture, quand elle eſt à un certain dégré; à plus forte raiſon, les alimens n'y ont-ils aucun pouvoir. Cette eſpece d'acrimonie étoit celle que les Anciens appelloient peſtilentielle, qui, plus commune à ſon dernier dégré de violence

dans les pays chauds & humides, se trouve à un moindre dégré chez les peuples qui jouissent d'un air plus tempéré & d'un ciel plus heureux. Au reste, cette disposition reçoit différentes formes, produit différens phénomenes par les variétés qu'enfantent les corps mêmes dans lesquels elle est engendrée ; mais son caractere principal s'y fait toujours reconnoître par l'empreinte qu'il laisse à toutes les fonctions.

Il est essentiel de ne pas confondre l'espece d'acrimonie qui fait naître l'inflammation avec la putridité dont il est ici parlé : ce n'est pas que toutes les deux ne s'avancent vers le terme de désunion, & en ce point elles se rapprochent infiniment ; aussi voit-on souvent la putréfaction succéder à la densité inflammatoire, mais c'est toujours quand l'action vive & violente des solides est cessée. Tant que cette action subsiste, la sécheresse & la condensation donnent aux principes salins & huileux un caractere, plutôt piquant & âcre, que corrompant. Ces principes sont brûlés, pour ainsi dire, & réunis en résine ; les évacuations sont en petite quantité, mais chargées de principes actifs, & plus pesans que dans tout autre état de la constitution humaine :

Vis inest magna sub minimâ mole. M. Langrish a démontré ces vérités dans un Ouvrage peu lu (*a*), quoique peut-être un des plus beaux entre les modernes. Mais lorsque les liquides ont acquis cette densité, si l'action des solides diminue, si tout se relâche, bientôt ces mêmes principes si réunis se développent, & occupent un beaucoup plus grand espace, qu'ils ne le faisoient auparavant. Les évacuations moins denses deviennent plus abondantes; le mouvement spontané de putréfaction succede, en raison de l'atténuation acquise par le mouvement. On voit sortir par les selles, qui sont l'égoût de la putréfaction, une quantité d'humeurs, quelquefois si prodigieuses, qu'on ne croiroit jamais qu'un corps humain eût pu les contenir : il les contenoit, mais dans un volume rétréci, comme l'air l'est dans l'urine, dans toutes les humeurs, & dans les parties condensées & solides du corps humain.

Les acrimonies qui ne dépendent point des solides, dépendent ou des excrémens naturels résorbés, ou de substances, qu'une œconomie animale dérangée, le mau-

(a) *The modern Theory and practice of Physic. London 1738.*

vais usage des alimens, des eaux, ou enfin la contagion font éclorre.

On connoît les inconvéniens de la bile & de l'urine résorbée, lorsqu'un obstacle s'oppose ou à leur excrétion, ou même à leur sécrétion : ce n'est point ici le lieu d'en parler. La transpiration supprimée dont les effets & la connoissance sont dûes aux découvertes de Sanctorius, est peut-être une des causes les plus fréquentes de maladie, mais assez discutée par les Auteurs. C'est à elle que l'on doit sur-tout cette sérosité tenue que les Anciens confondoient avec la pituite, & qu'ils appelloient *pituita salsa*, *serum acre salsum*, qui quelquefois imbiboit toutes les parties du corps, non sans y produire une irritation manifeste, qui quelquefois épidémique, a produit des maladies fort graves. On peut consulter sur son existence & ses effets Galien, Pison, le sçavant Gorter, & avant lui Baillou dans ses Epidémies.

Pour le mauvais usage des alimens, des eaux, de l'air même, quoique souvent leur premiere impression se passe sur les solides, ils ont aussi le droit d'infecter les fluides. La gangrene que produit l'usage des bleds niellés, n'en est-elle pas une

preuve palpable & convaincante (*a*)? Perſonne n'a mieux parlé qu'Hippocrate ſur l'abus des eaux corrompues, pierreuſes, ſaumâtres; & les obſervations de nos jours concourent à confirmer les dogmes de ce grand homme. Le ſcorbut, maladie particuliere aux hommes qui entreprennent de longs voyages ſur la mer, peu connu jadis, quand ces expéditions étoient moins longues & moins fréquentes, dépendroit-il uniquement d'un eſprit vital que l'homme emprunte de la terre qu'il eſt né pour cultiver? Les alimens, les eaux mêmes ne concourent-elles pas à le former, ſuivant l'obſervation informe d'Hippocrate (*b*)? On ne peut pas lui nier le privilége de dépendre d'une acrimonie particuliere, comme M. Lind l'a démontré en dernier lieu dans ſon Ouvrage ſur ce mal. Si nous ne le rapportons ni aux eaux, ni aux alimens, il faudra donc en rapporter la cauſe à l'air de la mer. L'air eſt déja démontré d'ailleurs pouvoir porter dans le ſang & dans les humeurs beaucoup de levains étrangers, comme la peſte, des parties métalliques, des eſ-

(a) *Act. Acad. Pariſ.* 1711.
(b) *De morb. lib.* 2.

prits recteurs. Agent évident de la vie, agent ſecret de bien des maux, ſoit qu'il pénetre la ſurface des poumons, ſoit qu'il ſe mêle ſimplement avec les parties de la ſalive, toujours aiſées à réſorber & faites pour l'être. Au ſurplus, que ces acrimonies exiſtent, c'eſt tout ce que nous nous ſommes propoſé d'expoſer, ſans prétendre en parler en particulier. C'eſt encore aux alimens, à l'eau, à l'œconomie animale dérangée, que l'on doit la goutte, maladie ſinguliere que l'on peut regarder comme contagieuſe, puiſqu'elle eſt héréditaire.

Toutes ces acrimonies ont cela de général, qu'elles prennent la trempe du corps humain qu'elles occupent, qu'elles ſe montent, pour ainſi dire, ſur ſon tempérament, & qu'elles changent ſi fort, & de forme, & de face, que les plus habiles y ſont ſouvent trompés. Plût à Dieu néanmoins que tout ce qui paroît dans notre corps, pût ſe rapporter à des claſſes de cauſes connues! Bientôt les effets particuliers le ſeroient; mais le corps eſt ſujet à tant d'effets & de changemens dont nous ne connoiſſons point la théorie, dont nous ne pouvons même entrevoir les cauſes, qu'il nous eſt impoſſible de faire face à la foule

de maux qui s'enfantent ſous nos yeux ; comme autant de preſtiges ; mais le plus grand malheur de notre condition eſt de les engendrer, non ſeulement pour nous-mêmes, mais auſſi ſouvent pour les autres.

La contagion par laquelle un venin ſe perpétue d'homme en homme, de peuple en peuple, de ſiécle en ſiécle, tantôt eſt plus immédiate, & le contact ſeul le plus intime eſt capable d'en communiquer les effets, tantôt elle atteint les hommes qui s'y attendent le moins, ſuivant ſa ſubtilité & ſa force. La foibleſſe eſt particuliérement ſujette à ſes attaques ; un corps robuſte ſe défend plus long-tems : les paſſions, la frayeur, le chagrin ſont des armes que la contagion emprunte ; mais en commençant toujours par les fluides, elle reſte cachée dans le corps, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit aſſez multipliée, pour que ſes efforts ſe faſſent ſentir ſur les ſolides. Ne le voyons-nous pas évidemment dans l'inoculation de la petite vérole ? Y a-t-il une analogie entre les parties contagieuſes de la peſte, de la maladie vénérienne & de la petite vérole, comme M. Schreiber (*a*)

(*a*) Voyez *Schreiber de peſte Ukrainenſi.*

le prétend ? Toutes trois au moins affectent les humeurs ; mais le jeu des solides, plus ou moins grand, leur donne plus ou moins d'action. Mille circonstances développent ces venins. Le poison terrible du chien enragé reste souvent caché, jusqu'à ce que les solides animés & irrités lui procurent un développement prompt & subit (*a*).

Tels sont les chefs principaux des causes qui affectent les humeurs, & que nous avons à prévenir par les préceptes salutaires du régime, comme on a à les combattre par des remedes.

On sent donc que, pour prévenir les maux qui peuvent naître de ces dispositions des humeurs, il faut les connoître, il faut sçavoir qu'il y a un vice dans les humeurs ; & la connoissance de ces vices est d'autant plus importante, qu'ils existent, avant que d'attaquer évidemment ; qu'ils donnent souvent des marques de leur existence, avant que de détruire : ainsi il importe à la Médecine préservative de connoître à quels signes on reconnoîtra que les humeurs sont affectées primitivement & principalement.

(*a*) Voyez *Mead. of the mad dog Essays on poisons. Essay 4.*

En premier lieu, toutes les fois que les humeurs péchent & sont affectées, il y a un changement constant & uniforme dans la proportion & dans la qualité des excrémens, soit dans la transpiration insensible, soit dans les urines, soit dans les selles : on peut regarder ce signe, comme signe général de la dégradation des humeurs. En effet quoique les solides soient la clef qui dirige l'évacuation de ces matieres excrémenteuses ; si la figure, la proportion de leurs parties entre elles est changée, elles sont ou accélérées ou retardées dans leurs mouvemens ; les fonctions ne sont pas encore lésées, mais elles le seront bientôt : il faut cependant joindre à ce signe la constance & l'uniformité ; car les solides ne produisent rien de fixe, comme le font les humeurs dont l'affection ne peut être changée que par des causes qui agissent petit-à-petit sur elles. C'est par cette raison que Sanctorius prononce que les changemens de proportion dans la transpiration sont plus sûrs pour découvrir les germes de maladie, que la lésion des fonctions (*a*).

(a) *Morborum semina tutiùs cognoscuntur ex alteratione solitæ perspirationis, quàm ex læsis officiis*. Sanct. sect. 1. Aph. XLII.

En ſecond lieu, dans toutes les maladies humorales accompagnées d'irritation, l'irritation ne tient que le ſecond rang. Elle ſe proportionne petit-à-petit à la cauſe qui augmente, ſuit ſes périodes, ſes révolutions : les évacuations qui augmentent preſque toutes les maladies des ſolides, diminuent ici le ſpaſme & l'éréthiſme ; elles rétabliſſent le calme, qu'elles ſont ſi propres d'ailleurs à détruire.

En troiſieme lieu, la régularité des ſymptomes appartient à ces maladies ; elles ont une augmentation manifeſte, elles ont de même un déclin marqué ; & au milieu de leurs périodes, on ne voit pas paroître les preſtiges & les irritations irrégulieres de celles que le jeu ſeul des ſolides enfante ; à moins cependant que le corps de ceux qui ſont malades ne ſoit extrêmement mobile par lui-même & ſujet à s'affecter de ſpaſmes & de convulſions nerveuſes ; alors la confuſion que produiſent ces ſymptomes dans les maladies eſt extrême, & eſt vraiment l'opprobre, le tourment, la croix des Médecins.

En quatrieme lieu, dans toutes les maladies humorales dont l'irritation ſe porte d'une partie à l'autre, le ton naturel de la partie en fixe le dégré. Si

la goutte est sur les membranes, elle est cruelle, horrible, fait souffrir des tourmens inexprimables : si elle est sur un viscere moins sensible, elle cause une douleur sourde ; elle est plutôt accompagnée de pesanteur que de douleur : on suit ses traces, & l'on peut exprimer par le plus ou le moins de vivacité de sentiment, si elle affecte telle ou telle partie.

Enfin, souvent les causes elles-mêmes sont les sources de nos connoissances : on sçait si on a éprouvé la morsure d'un chien enragé, si on a été exposé à la contagion de la peste, de la petite vérole, si les digestions péchent depuis long-tems.

On peut encore rapporter comme des signes, les changemens constans & habituels de couleur. Un visage qui change vingt fois par jour, n'est qu'un signe de spasme & d'irritation ; un visage qui, sans chagrin, sans mélancolie, reste constamment changé, est un signe que les sécrétions ne se font pas bien, & qu'il se couve dans le fonds du corps une source de maux.

Avec ce peu de principes sur les variétés de nos solides & de nos humeurs, on peut avancer dans la connoissance des variétés des hommes & de la proportion

que l'on doit ſuivre dans l'uſage des alimens.

Quelque étrangere que puiſſe paroître cette doctrine au fond de la matiere que nous traitons, il faut conſidérer qu'on ne peut pas faire un pas, ni dans la Phyſique conſervatrice du corps humain, ni dans la Médecine préſervative, ſi l'on ne connoît pas l'homme en lui-même, & ſi on n'a pas profondément réfléchi ſur les impreſſions que peuvent lui faire les objets extérieurs.

Fin des Préliminaires.



CHAPITRE PREMIER.

De la différence du Régime, suivant les différens tempéramens.

Les différences apparentes des hommes entr'eux ont fait naître la doctrine des tempéramens, fameuse chez les Anciens, traitée & divisée avec le plus grand soin dans leurs Ouvrages : elle tenoit le second rang dans les progrès de ceux qu'on initioit dans la science de la Médecine. On traitoit d'abord des élémens des corps. Le mêlange de ces élémens, tellement combiné, qu'il en résultât un être capable de quelque espece de propriété, s'appelloit tempérament.

Si l'on suppose les élémens mêlés ensemble à parties égales, de sorte qu'il en naisse un tout exactement combiné, qui n'a pas plus de l'un que de l'autre, c'est le chef-d'œuvre de la nature : il a ce que les Anciens appelloient tempérament par excellence, tempérament *ad pondus*, parce que les matieres qui le composent, y sont dans

une parfaite combinaiſon & à poids égal (*a*).

Tous les êtres compoſés de la nature, ont donc, ſuivant la doctrine des Anciens, leur tempérament. C'eſt ce tempérament, ou cette proportion du mêlange des élémens, qu'il faut connoître, pour connoître le corps en lui même. Toute la nature eſt compoſée des mêmes élémens, ce n'eſt que la diverſité de leur combinaiſon qui différencie les êtres entre eux.

Chaque corps ayant ſon mêlange en particulier, a ſon tempérament particulier. Quand la combinaiſon eſt exacte, l'être dont on étudie le tempérament, a ce que les Anciens appellent le tempérament *ad juſtitiam*, c'eſt-à-dire, la juſte proportion des élémens qui lui convient. Le tempérament du lion n'eſt pas celui de l'homme, ils doivent en avoir un tout différent; s'ils ſe rapprochoient, ils n'auroient ni l'un ni l'autre leur juſte tempérament.

C'eſt dans la différence du tempérament des plantes & des médicamens, que conſiſte leur vertu; c'eſt en chan-

(*a*) Voyez *Fernel de temperamentis*, *cap.* 2.

geant le tempérament de l'être auxquels ces corps ſont appliqués, qu'ils font ſentir leurs effets.

Toute cette doctrine que Galien a empruntée d'Ariſtote, ſur laquelle les Médecins ont tant travaillé, qu'ils ont éclaircie avec tant de ſoin, ſur laquelle Fernel a parlé ſi éloquemment, étoit fondée ſur ce principe développé par Hippocrate (*a*).

Il eſt impoſſible, dit ce fondateur de la Médecine, que la nature de l'homme ſoit ſimple & qu'elle ne ſoit formée que d'une ſeule eſpece de principes. Si la choſe étoit ainſi, l'homme ne pourroit point ſentir de douleur & ne pourroit point être changé, parce que tout ce qui eſt élément, eſt invariable, immuable, indeſtructible, incapable de produire rien de différent de ſoi-même; mais Hippocrate n'avoit pas parlé clairement ſur la nature des élémens qui compoſent la nature humaine: il s'étoit contenté de dire que ces élémens, quels qu'ils fuſſent, pour produire quelque choſe de conſtant & ſe perpétuer invariablement, devoient être mêlangés & combinés enſemble, de façon que l'un ne l'emportât pas ſur l'au-

(a) *De naturâ hominis.*

tre. Si quelque élément eût prédominé ſenſiblement ſur les autres, il ſeroit arrivé, dit le même Auteur, que celui qui l'emportoit, eût détruit l'effet des autres, & par conſéquent ramené les choſes à la ſimplicité élémentaire.

Il s'agiſſoit de reconnoître ces élémens, ſur leſquels Hippocrate s'étoit abſtenu de prononcer. La Phyſique des Anciens n'avoit point de ſecours qui la puſſent faire avancer au-delà des qualités que les ſens apperçoivent. Ils avoient reduit ces qualités à quatre, qui ſont les plus frappantes, le chaud, le froid, le ſec & l'humide; & c'étoit d'après ces qualités ſenſibles, qu'ils admettoient pour élémens du corps, la terre, l'air, le feu, & l'eau.

De ces élémens, ſuivant eux, étoient compoſées quatre humeurs qui avoient des qualités empruntées de ces élémens, la mélancolie, la bile, le ſang & la pituite. Comme chaque-ſaiſon avoit de même ſa température, chacune de ces humeurs prédominoit à ſon tour, mais toujours ſuivant les loix de la médiocrité, & ſans parvenir à aucun excès : quand l'une ou l'autre prédominoit trop, le tempérament étoit dérangé, cette humeur faiſoit ſentir ſon exiſtence; ce

qu'Hippocrate appelloit *per se exiſtere* (a) : alors il étoit néceſſaire que le corps ſouffrît, qu'il en naquît de la douleur.

Hippocrate étoit l'inventeur de cette diviſion des humeurs, mais ſans avoir voulu décider quels étoient leurs élémens, & il nous a donné dans le plus grand détail les preuves qu'il a cru capables d'établir la réalité de leur exiſtence.

Il les a ſuivies dans les vomiſſemens, dans l'action des purgatifs (*b*), dans les hémorragies, enfin dans les phénomenes extérieurs qui, ſe manifeſtant à chaque ſaiſon, ſont les preuves d'un changement dans le corps humain.

Sa doctrine différoit cependant de celle des Médecins Péripatéticiens, ſi long-tems dominante chez les Arabes & dans les Ecoles Européennes. Il s'en falloit bien qu'il donnât autant de jeu dans l'œconomie animale aux qualités ſenſibles de chaud & de froid, qu'on l'a fait depuis. Il reconnoiſſoit l'exiſtence de ces qualités ; mais leur mutabilité,

(a) *De naturâ humanâ, de priſcâ Medicinâ.*

(b) *De naturâ humanâ.*

leur dépendance de mille cauſes extérieures l'empêchoient de les regarder comme auſſi importantes qu'on l'a fait depuis (*a*). Le ſalé, le doux, l'amer lui paroiſſent avoir autant de droit à nos obſervations, que le chaud, le froid, le ſec & l'humide. C'eſt pour cette raiſon que Tachenius (*b*) ne veut point qu'on regarde Hippocrate comme le chef des Galéniſtes; & en certains points, il a raiſon : il n'en eſt pas de même, lorſqu'il veut en faire un Chymiſte.

Toute la doctrine des Anciens enviſagée du côté de la théorie, paroît aiſément à ceux qui ont la moindre teinture de la Phyſique moderne, fondée ſur une pure illuſion. Il ſuffiroit même de ſe ſervir, pour le démontrer, des argumens qu'Hippocrate lui-même emploie contre le chaud & le froid. Leur viciſſitude, leur peu de conſtance, les relations que ces qualités ont à d'autres états du corps, démontrent aſſez que l'on ne peut pas s'en rapporter à ces théorêmes de pure ſpéculation. Mais cette théorie, quelque informe qu'elle ſoit, a été tirée de l'ob-

(a) *De priſcâ Medicinâ.*
(b) *Tachenii Hippocrates Chymicus.*

ſervation; l'illuſion s'eſt diſſipée, les faits ſont reſtés vrais & dignes de toute notre attention.

Les Anciens diſtinguoient neuf tempéramens. Au milieu de huit autres qui tous tendoient à dégénérer en quelque intempérie, en étoit placé un conſiſtant dans la combinaiſon exacte de toutes les propriétés qui peuvent appartenir à l'eſpece humaine dans leurs plus parfaites proportions.

Galien nous décrit un ſujet doué de ce tempérament (*a*) : Un homme, dit-il, qui auroit exactement le tempérament qui convient au genre humain, ne ſeroit ni trop grand ni trop petit; il n'occuperoit point par ſa maſſe un volume trop conſidérable : il ne ſeroit point trop grêle; on ne ſentiroit point, en le touchant, trop de dureté dans ſes muſcles : on n'y ſentiroit point trop de molleſſe ; une fraîcheur douce & humide occuperoit l'habitude de ſon corps : ſon eſprit ne ſeroit ni téméraire ni timide; il tiendroit un juſte milieu entre la précipitation & la lenteur, la compaſſion & la juſtice : il aimeroit ſes amis, ſeroit prudent, man-

(a) *De temperamentis, liber 4. cap. 1.*

geroit

geroit & boiroit modérément; on ne pourroit rien reprocher à ſes fonctions; ſon teint vif & animé répondroit à l'habitude de ſon corps; il dormiroit bien, & veilleroit avec activité; ſes cheveux blonds dans ſa jeuneſſe, ſeroient devenus plus bruns avec l'âge.

Voilà quel eſt l'homme que s'imagine Galien; & pour le voir tel qu'il le repréſente, il faut le voir dans une eſpece de point indiviſible, lorſque le corps a pris tout ſon accroiſſement & qu'il n'eſt pas encore dans ſa décadence.

Tous les autres hommes s'éloignent plus ou moins de ce point fixe, les uns vers le chaud, les autres vers le froid, les autres enfin tournent au ſec ou à l'humide.

Ces tempéramens ſont ſimples; mais ils ne ſont jamais ſeuls, & toujours combinés.

La chaleur & le froid étoient, ſuivant les Anciens, des qualités inhérentes au corps: ils faiſoient plus, ils admettoient dans le corps humain une chaleur innée, principe actif de la vie & de la force, ſource de l'activité de nos fonctions, qui, lorſqu'il n'étoit enchaîné par aucun obſtacle, étoit capable de prévenir & de détruire les maladies. Miniſtre im-

médiat des ordres de la Providence pour la conſervation de la machine, Hippocrate lui-même ſemble lui accorder l'intelligence, la prévoyance, & la regarder comme une émanation de la Divinité (*a*); mais les corps, indépendamment du chaud & du froid, ſont encore différemment combines. Il faut donc que la chaleur ou le froid ſoient unis à d'autres qualités.

Le ſec & l'humide qui comprennent l'eau & la terre, & qui font la baſe des corps, ſont néceſſairement joints ou avec le froid, ou avec la chaleur. Les principes de Talès ſe trouvent être devenus par cette combinaiſon ceux d'Ariſtote. De-là les tempéramens, dans la pratique, ſont le ſec & le chaud, le ſec & le froid, le chaud & l'humide, le froid & le ſec; les qualités oppoſées s'excluent néceſſairement. La bile eſt chaude & ſéche. On appelloit donc tempéramens bilieux, ceux qui étoient chauds & ſecs. Le ſang eſt chaud & humide. Les tempéramens doués de ces deux qualités,

---

(*a*) Voyez *Hippocr. de carnibus, lib. 4. cap. 1.* Voyez *Galen. de Hippocratis & Platonis placitis, lib. 8.*

ſont donc des tempéramens ſanguins. La pituite eſt froide & humide. Les tempéramens qui ont ces deux qualités, ſont pituiteux. Enfin on laiſſe aux mélancoliques le froid & la ſéchereſſe.

* Cette théorie eſt abſolument anéantie, & avec raiſon ; mais nous diſtinguons dans la pratique, des tempéramens bilieux, des pituiteux, des ſanguins & des mélancoliques. La différence qui nous ſépare des Anciens, eſt qu'en nommant ainſi les tempéramens, ils croyoient les nommer par leurs cauſes ; & nous ne penſons tirer leurs noms, que de leurs effets évidens. Toutes les découvertes des Modernes, tous nos progrès dans la Phyſique nous ont fait faire un pas de plus ; mais à peine avons-nous rectifié leurs obſervations.

Pour pouvoir donner une théorie fixe & ſtable ſur les différens tempéramens des hommes, il faut d'abord faire deux reflexions préliminaires.

Premiérement, on ſent que la définition, la ſeule vraie & exacte du tempérament, renferme les différences qui ſont entre les hommes dans l'état de ſanté.

En ſecond lieu, il eſt impoſſible d'expliquer ces variétés, de leur tracer des

loix, si l'on ne comprend la théorie de l'action des solides sur les fluides; théorie que les Anciens n'ont jamais connue. Les variétés de l'action réciproque de ces deux parties constituantes du corps humain n'ont jamais pu être suffisamment développées, tant qu'on n'a pas connu le méchanisme de l'organisation; & c'est en quoi les Anciens péchoient : car quoiqu'ils ayent reconnu l'action de la nature dans les maladies aiguës, accoutumés à bien observer les faits, & à ne voir jamais les choses que dans leurs effets sensibles, sans expérience anatomique, sans connoissance réelle de l'œconomie animale, à peine avoient-ils donné quelques prérogatives aux parties solides dans le jeu de l'œconomie animale; ils ne connoissoient ni leur origine, ni leur uniformité, C'est cependant du jeu de ces parties que dépend la véritable théorie des tempéramens.

Ainsi toute la doctrine des tempéramens consiste à expliquer comment le jeu des solides, constamment plus ou moins fort, produit telle ou telle qualité habituelle dans les fluides & dans tout le corps animé. Pour pouvoir avoir une idée juste & entiere des tempéramens,

il faut porter ses yeux sur trois sources de différences qui y concourent également.

La premiere est la digestion constante & habituelle dans l'estomac & les intestins ; elle est la source d'où découlent toutes nos liqueurs, quoiqu'au sortir de ces visceres elles ayent encore beaucoup de nouvelles préparations à essuyer : les matieres qui les ont fournies habituellement, peuvent avoir gardé quelques-uns de leurs caracteres. Ne voit-on pas les animaux dont nous faisons usage pour notre service ou pour notre nourriture, porter jusques dans leur chair les empreintes des alimens dont ils ont usé ? Ne reconnoît-on pas à la force, à la gaieté d'un cheval, s'il fait usage d'avoine ou de foin ? Les liévres & les lapins domestiques, ou nourris dans des plaines cultivées, ne conservent-ils pas dans leur chair le goût insipide des plantes dont ils se nourrissent ? Ceux qui vivent sur des montagnes pleines de plantes aromatiques, n'ont-ils pas une constitution différente (*a*) ? Je ne citerai pas ici les exem-

(*a*) Voyez *Hippocrat. de victûs ratione, lib.* 2.

ples fabuleux des effets conſtans de certains alimens ſur les hommes, comme de la confection anacardine (*a*); mais tout le monde conviendra que le tempérament d'un homme qui boit beaucoup de liqueurs, doit différer de celui d'un homme qui ne boit que de l'eau.

Un eſtomac foible, fatigué, tel qu'on le trouve dans certaines races d'hommes, ne fait qu'un chyle groſſier, mal préparé. Le mal peut ſe réparer dans les ſecondes voies; mais du moins la nature eſt-elle obligée d'employer la moitié de ſes forces à réparer le mal, avant de faire le bien.

En ſecond lieu, le chyle paſſé dans le ſang, y reçoit plus ou moins d'atténuation & de condenſation; ſes principes s'y exaltent plus ou moins, par conſéquent approchent davantage, ou de la bile la plus atténuée des humeurs, ou de la pituite qui l'eſt le moins.

Si tout concourt à ne donner que le dégré néceſſaire d'altération à ces principes étrangers, s'il n'y en a ni trop ni trop peu, alors les humeurs tiennent un juſte milieu qui eſt le point de perfection

(a) *Geoffroy, Mat. Med. tom. 2. de anacardiis.*

de l'œconomie animale. C'eſt le jeu des vaiſſeaux qui détermine l'action de la nature : c'eſt donc lui qui détermine la grande variété des tempéramens.

Enfin la troiſieme ſource de différence eſt l'évacuation des matieres qui, devenant ſuperflues, ſont à la fin des matieres excrémenteuſes, nuiſibles au corps humain : tels ſont les excrémens groſſiers, la matiere de l'urine & celle de l'inſenſible tranſpiration. Si les matieres groſſieres ſéjournent trop long-tems dans les inteſtins, il s'en réſorbe des parties toujours putrides, toujours faites pour être évacuées ; & ſi l'habitude de cette réſorption eſt conſtante, il ne peut que s'engendrer petit-à-petit une matiere putréfiée dans la maſſe du ſang, ou du moins une matiere qui diſpoſe les humeurs à prendre ce caractere ; c'eſt ce que l'on voit ſouvent dans les gens habituellement conſtipés. L'urine une fois formée ne peut pas ſe ſupprimer, ſans déranger l'œconomie animale : ſa réſorption ne peut jamais produire une différence dans le tempérament ; mais la tranſpiration inſenſible, évacuation conſtante & générale, réglée preſque univerſellement par le jeu des ſolides & par les actions de la vie, contribue beau-

coup, ſi elle eſt moindre, à produire une plus grande quantité de ſang, comme Sanctorius & M. Freind l'ont démontré : ſi elle eſt trop abondante, elle enfante la ſéchereſſe, & dans les ſolides & dans les humeurs, par conſéquent la chaleur & l'âcreté bilieuſe qui en ſont les ſuites.

La digeſtion dans les premieres voies qui dépend de la force ou acquiſe ou naturelle des organes, l'activité de la circulation dans les vaiſſeaux, l'exercice, les actions de la vie, & la ſenſibilité, ainſi que la mobilité des fibres qui dirigent les excrétions & les évacuations néceſſaires au corps, ſont donc les trois ſources principales qui doivent nous guider dans la recherche des cauſes & des effets phyſiques des tempéramens; parce qu'elles ſont la ſource des différences habituelles qui ſont entre les hommes.

Si l'on examine deux enfans qui viennent de naître, & qui n'ont reçu de leurs parens aucun vice en naiſſant; car il eſt malheureuſement trop fréquent que les infirmités ſe multiplient de race en race, ſi leurs meres ſe ſont bien porté pendant leur groſſeſſe, ſi l'accouchement a été heureux & naturel, à peine trouve-t-on des différences marquées

entr'eux. On en trouve encore moins, lorſqu'après avoir vécu cinq ou ſix mois de lait de même eſpece, ils ne partagent plus avec leurs meres les incommodités & les inconvéniens du tempérament qui leur eſt propre ; alors preſque tous les enfans ont le même volume, la même couleur de cheveux & de poils, les mêmes inclinations. On apperçoit ſans doute déja dans quelques-uns d'eux les marques du tempérament qui doit prédominer un jour ; mais on peut, d'après une obſervation conſtante, poſer pour principe dans la doctrine des tempéramens, que plus les corps approchent de leur origine, moins ils different entr'eux.

L'action des cauſes extérieures auxquelles les enfans ſont différemment expoſés, ſuivant leur plus ou moins d'opulence, le climat où ils reſpirent, les ſoins que l'on apporte à leur nourriture, augmentent une différence peut-être innée, ou en font naître une qui n'exiſtoit peut-être pas ; le genre de vie auquel on les applique, l'éducation qu'on leur donne, déterminent encore davantage ces différences.

Ces impreſſions agiſſent toutes ſur les fibres du corps ; c'eſt ſur elles ſeules

qu'elles ont quelque pouvoir. L'exercice étend & fortifie toutes les fibres ſenſibles & inſenſibles, leur donne du reſſort & de la force. Les fibres ſenſibles acquierent plus ou moins d'activité & de mobilité, ſuivant l'uſage auquel elles ſont deſtinées, par la répétition continuelle des ſenſations d'autant plus vives, qu'elles ſont plus neuves, & par conſéquent inſolites.

Un corps tout neuf, qui n'eſt point encore formé, & qui eſt obligé de ſe former, prend donc dans cette ſource de nouvelles propriétés ; & comme d'un côté la variété des impreſſions que reçoivent ſes ſens, l'application qu'on en fait, le courage de ceux qui l'environnent, de l'autre, l'oiſiveté dans laquelle on laiſſe croupir les facultés, les terreurs qu'on lui imprime, donnent à ſon eſprit ou une vigueur mâle & de la conſtance, ou de la foibleſſe & de la puſillanimité : de même l'inſtitution corporelle imprime des différences dans les fibres, dont la durée ſera longue, & que l'on reconnoîtra toute la vie. Ces fibres une fois montées ſur un ton, formeront conſtamment les mêmes différences dans les humeurs, & le cercle général des fonctions prendra de même un caractere

qui, se renouvellant tous les jours, forme & produit le tempérament.

Si les vaisseaux sont souples, ont assez d'action, sans en trop avoir ; si les organes digestifs sont forts & vigoureux ; si les excrémens sortent en juste proportion, on ne conçoit aucun vice, aucune intempérie, il en résulte cette santé parfaite sur l'existence de laquelle on a disputé si long-tems dans les écoles. Elle peut exister ; mais si l'on considere tout ce qui nous environne, on sentira bientôt qu'elle ne peut pas exister long-tems dans le même sujet ; & une intempérie une fois établie, mene plutôt à une intempérie plus grande, qu'à une santé nouvelle.

Un peu trop de souplesse dans les vaisseaux donnera un peu plus de place au sang, si les organes digestifs sont assez forts pour y fournir, nous aurons le tempérament sanguin, ou le sang est en grande abondance.

Si les visceres digestifs sont forts, les évacuations grandes, l'action des vaisseaux violente, la sensibilité & la mobilité des fibres plus considérable qu'elle ne l'est communément ; alors cette même masse d'humeurs ayant un mouvement rapide, éprouve un frottement

très-considérable, engendre plus de chaleur, plus d'atténuation & de condensation. Les principes des humeurs, quoique toujours doux dans l'état de santé, tendent cependant à devenir plus âcres; les humeurs lymphatiques sont moins abondantes; la bile au contraire doit prédominer: telle est l'idée que l'on doit se former du tempérament bilieux.

Dans ces deux tempéramens, on trouve des fonctions actives, une vie brillante. Le dernier nous présente même trop d'action, particuliérement si toutes les causes qui produisent cette constitution, se trouvent concourir à la même fin; mais on y voit toutes les ressources de la nature déployées: au contraire si les fonctions sont languissantes, si elles ne s'exécutent pas avec assez d'activité, si les solides ne donnent pas aux liqueurs reçues dans leur systeme assez de mouvement; si le frottement & la chaleur, l'atténuation des principes, la condensation des parties n'est pas assez grande, il en résulte dans les liqueurs une assimiliation à demi formée; les parties ne sont ni assez atténuées, ni assez unies; la partie rouge du sang, fruit de l'atténuation & de la condensation, est en moindre quantité par rapport aux parties

glaireuſes & glutineuſes. De ces élémens ſort le tempérament glaireux & pituiteux. Nous en rapportons donc la ſource au relâchement des ſolides, à la foibleſſe de la digeſtion, & au peu d'évacuations par la tranſpiration.

Pour le tempérament mélancolique, que les Anciens admettoient en quatrieme, & qu'ils reconnoiſſoient à différens ſignes dont leurs Ouvrages ſont pleins, qu'ils oppoſoient par ſa ſécheresſe & ſa froideur à l'humidité & à la chaleur du tempérament ſanguin, il eſt difficile de ne pas le regarder ſimplement comme une intempérie, comme une eſpece d'incommodité habituelle, dont l'excès feroit bientôt une maladie. Cependant nous voyons des hommes dire d'eux-mêmes, qu'ils ont le tempérament mélancolique. Leurs fonctions s'exécutent bien, mais avec peine; ſans cette légéreté (*alacritas*) que M. Boerhaave met avec raiſon entre les caracteres de la ſanté, il en réſulte un mal-être, un ennui de la vie, une triſteſſe ſans raiſon, qu'on appelle mélancolie.

Il faut diſtinguer eſſentiellement la mélancolie actuelle, du tempérament mélancolique.

La mélancolie ſur laquelle nous avons

établi des principes fixes dans nos préliminaires, eſt, ou un vice des ſolides, ou une humeur étrangere au corps, qui le dérange & qui l'affecte; le tempérament mélancolique eſt la conſtitution dans laquelle il eſt le plus aiſé d'en être affecté.

Un mêlange ſingulier de force & de foibleſſe, ſe fait remarquer dans ce tempérament. Pour prouver ſon exiſtence, nous ſommes deſtitués du ſecours des cauſes phyſiques; il faut avoir recours aux effets.

Les mélancoliques, ſuivant les Anciens, ſont des hommes ſecs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-ſenſibles au froid & aux impreſſions des objets extérieurs, digérant peu, enfantant beaucoup de vents, ſujets aux hémorroïdes, à la conſtipation, urinant beaucoup, jettant beaucoup de pituite par les émonctoires naturels de cette humeur. Telle eſt l'idée qu'on doit ſe faire des mélancoliques; car dans l'uſage ordinaire, en pratique comme en converſation, on appelle mélancoliques, non-ſeulement tous ceux qui ont les ſignes de cette conſtitution, que les Anciens, & Boerhaave d'après eux, ont raſſemblés; mais on donne auſſi ce nom à des

vaporeux qui ont un mauvais eſtomac & de la triſteſſe ; on aime mieux dire qu'ils ont le tempérament mélancolique, que d'eſſayer de les guérir, & on a pour cela deux bonnes raiſons ; la premiere eſt que la choſe eſt fort difficile, la ſeconde eſt qu'ils la rendent preſqu'impoſſible par leur caprice & par leur humeur.

Les Anciens décrivoient la mélancolie comme une maladie (*a*), & nous la regarderions mal-à-propos comme un tempérament ; mais le tempérament mélancolique eſt autre choſe : la foibleſſe des digeſtions, la groſſiéreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve à ſon dégorgement dans les inteſtins, ſans qu'il y ait d'arrêt ni d'obſtruction formée, la tenſion & la ſéchereſſe des ſolides, mais ſi grande, qu'elle peut être regardée comme rigidité, ſont les élémens de la conſtitution mélancolique ; conſtitution tombante en décadence, & qu'on appelle mélancolie, parce qu'il eſt rare que la triſteſſe, la défiance de ſoi-même

(*a*) Voyez *Lommius*, *cap. de melancholiâ*; *Sennertus*, *lib. 4. de morb. capit.* *Galenus de atrâ bile.*

& de la force de ses fonctions ne se joignent à ces symptomes.

Mais n'est-ce pas un respect mal fondé pour les Anciens, une espece d'habitude, une convention de langage, que ces noms si anciens & si fameux de tempérament sanguin, pituiteux, bilieux & mélancolique.

Si l'on prend ces noms comme les Anciens vouloient que l'on le fît, & qu'on ait quelque égard aux quatre parties constituantes de nos humeurs, sans doute ils sont illusoires ; mais si on considere les variétés physiques qu'excitent dans nos humeurs la tension, le ressort, le jeu, le mouvement de nos solides, alors on jugera qu'il est nécessaire dans ces variétés de retenir les observations des Anciens. Il n'y a aucun excès, ou il y a trop d'action, ou il n'y en a pas assez. Ces trois variétés qui sont nécessaires dans un corps, toujours environné d'agens qui l'affectent, forment trois de nos tempéramens, le sanguin, le bilieux, le pituiteux, ou enfin ce ton, & cette action des solides est déréglée. Il n'y a qu'une seule espece de déréglement qui puisse subsister avec l'apparence de la santé ; c'est ce qu'on appelle tempérament mélancolique.

Au reste les Anciens n'ont pas prétendu fixer, par ces tempéramens, à quatre différences, toutes les variétés des fonctions de l'espece humaine ; ces genres de tempéramens étoient les plus apparens & les plus évidens entre une infinité d'autres ; ils se subdivisoient à l'infini par des dégrés & par des nuances insensibles. On peut être plus ou moins bilieux, plus ou moins sanguin, les excès tendent vers l'état de maladie ; moins on a de ces excès, plus on se rapproche de l'état de santé.

Le tempérament qui tient le milieu de tous ces excès, εὔκρατον καὶ σύμμετρον, que nous avons décrit d'après Galien, n'a pas besoin d'autres préceptes que de ceux que nous avons établis dans notre premiere Partie pour les hommes en général. Ces préceptes consistent à entretenir la juste proportion des évacuations, suivre les loix de la sobriété, comparer l'usage des alimens aux dégrés de l'exercice. Ce tempérament ne doit attendre de l'art aucune espece de préservatif ; c'est pour parvenir à lui, que tous nos soins doivent se porter sur les autres. Les alimens qui n'offrent point trop de difficulté à digérer, qui cependant exigent un certain travail de l'esto-

mac, ceux que nous avons appellés *mediæ naturæ*, sont ceux qui conviennent le mieux dans ces tempéramens ; mais malheureusement il est trop rare, pour que nous puissions nous occuper à lui tracer des loix. Les Anciens ont longtems disputé pour sçavoir si ce tempérament si brillant, qui porte avec lui l'idée d'une santé parfaite, n'étoit pas un être de raison : il ne l'est peut-être pas ; mais s'il existe, c'est une lueur d'un moment qui ne peut pas subsister au milieu des agitations inévitables de la vie : il n'appartient ni à l'enfance, ni à la jeunesse, ni à la décadence de l'âge ; la vieillesse ne peut plus le connoître ; & quand cette espece de point indéterminable seroit possédé par un homme qui en sentiroit toute la valeur, qui, par l'amour de la sobriété & par la médiocrité de ses passions, surpasseroit le reste des hommes, n'est-ce pas l'homme le plus juste qui trouve les occasions les plus ordinaires de trouble & de chagrin ?

De tous les tempéramens celui qui se rapproche le plus de ce milieu, est celui que les Anciens appelloient sanguin.

Pour sentir qu'il ne faut pas chercher à ce tempérament d'autres principes que

ceux que nous lui avons accordés, il suffit de se rappeller les causes qui peuvent former plus de sang & en entretenir l'abondance dans le corps humain.

Les visceres digestifs doivent être forts & digérant bien ; tous les organes qui servent à la digestion, doivent embrasser parfaitement les alimens qui sont faits pour les recevoir. Les vaisseaux continuent ce que ces visceres ont commencé, & le continuent bien ; ils sont seulement un peu trop souples, cédant trop aisément à l'impulsion du sang ; leur réaction n'est pas absolument égale à l'action de ce fluide, ce qui fait qu'ils sont continuellement dans un état de distension plus considérable qu'ils ne l'éprouvent dans les autres tempéramens.

Les causes de cette souplesse des vaisseaux, ou du moins de la raison qui les fait céder, sont, ou le peu de tension, ou la délicatesse du systême des solides : aussi n'y a-t-il pas de tempérament où la pléthore & la rupture des vaisseaux soient si à craindre ; la rupture, si les vaisseaux cedent par délicatesse ; la pléthore, s'ils cedent par peu de tension.

Ce tempérament appartient à la jeunesse, non pas celle qui est encore pro-

che de l'enfance, mais à celle qui eſt plus voiſine de la virilité. Le tems où le corps a pris tout ſon accroiſſement, où toutes les parties ſont développées, eſt un tems où le ſang doit néceſſairement être ſurabondant ; un de ſes uſages lui eſt ôté. Cependant la force & l'action des vaiſſeaux n'en fait que davantage ; auſſi il n'y a pas d'âge qui ſoit auſſi ſujet à la pléthore. Ce n'eſt pas que le tempérament ſanguin ne puiſſe exiſter dans tous les âges, à proportion de l'état naturel des fonctions, ou, pour parler comme les Anciens, à proportion du tempérament de l'âge. De même la jeuneſſe, quoique plus ſanguine que toute autre eſpece d'état de la vie, peut avoir les traces d'une autre conſtitution ; mais le tempérament ſanguin ne ſe préſente jamais avec plus d'évidence que dans ce tems, il n'a jamais plus d'inconvéniens qu'à cet âge.

Le printems chaud & humide paroiſſoit aux Anciens le tems le plus propre à développer la conſtitution ſanguine : en effet les phénomenes que peut produire dans l'œconomie animale la raréfaction du ſang dans ſes vaiſſeaux, doivent être beaucoup plus évidens dans une ſaiſon, dont la premiere chaleur

produit un développement dans toute la nature. Les fluides resserrés & condensés par le froid de l'hiver qui a précédé, occupoient beaucoup moins d'espace. Les solides partageant avec tous les corps de la nature la condensation que le froid fait naître méchaniquement & suivant les loix exposées par Boerhaave, étoient de plus crispés par leur sensibilité ; le relâchement qu'y procure le printems les rend plus souples, augmente leur action. Si la transpiration est plus considérable, le jeu des plus petits vaisseaux qui dans l'hiver resserroient & faisoient croupir les liqueurs, est aussi plus grand. La pituite des Anciens, cet aliment à demi cuit, qui occupoit une partie du corps, se tourne en sang. C'est ainsi que la jeunesse de la nature s'étend jusqu'aux corps animaux. Les Anciens nous ont donné dans le plus grand détail les signes auxquels on peut reconnoître le tempérament chaud & humide (*a*). Ces signes n'appartiennent pas à ce Traité. Voyons quelles sont les loix qui conviennent au régime de cette constitution.

(*a*) Voyez *Galen. Ars medicinalis, cap. 2. lib. 7.*

L'estomac des gens sanguins digere bien, c'est une des conditions nécessaires à l'existence de ce tempérament. Leurs vaisseaux sont trop souples, ou par délicatesse, ou parce qu'ils se relâchent aisément; dans ce dernier cas, ils ont à craindre la pléthore simple & ses suites. Ces suites, Sanctorius les a renfermées dans ces seuls mots: *Cachexiæ vestigium, vel febris.* Moins les parois des vaisseaux résistent, moins le mouvement du sang suivant l'axe du vaisseau, est considérable; de plus les rameaux capillaires dilatés trop aisément, se gênent nécessairement par le voisinage intime qu'ils ont entre eux, sur-tout dans les visceres où ils souffrent divers entortillemens, où ils sont arrangés en pinceau, en grappe, où ils forment des corps glanduleux. Il s'ensuit de-là un retardement général pour toute la masse des humeurs, une diminution dans les sécrétions, qui bientôt produit l'inaction dans la machine. La pesanteur & l'inertie l'annoncent (*a*).

Quand les vaisseaux sont délicats, le danger de la rupture, de l'inflammation, de la fiévre doit attirer notre attention.

(a) *Galen. de plenitudine.*

Jamais tempérament n'a été si sujet à la phtisie pulmonaire, que le tempérament sanguin, quand le peu de résistance des vaisseaux dépend de leur délicatesse.

Les indications que présente cette constitution pour le régime, sont donc différentes, suivant les deux cas, ou de délicatesse, ou de relâchement.

L'estomac & les visceres digestifs sont assez forts; il faut leur donner des alimens qui puissent fournir à ces forces assez d'entraves, pour qu'elles ne demeurent pas oisives pendant un long intervalle de tems, & qu'elles ne tournent point cette activité contre elles-mêmes. Trop de viscosité seroit dangereuse; si les vaisseaux sont trop souples, elle augmenteroit cette souplesse & la feroit dégénérer en relâchement.

Les alimens retiennent long-tems de leur nature primitive. On sçait par une expérience journaliere, que des alimens trop épais forment un lait trop épais; le sang suit la nature du lait: la tendance à l'inaction qui appartient à tous les vaisseaux souples, altéreroit peu cette viscosité, & procureroit la tendance à la cachexie qui souvent se combine avec la pléthore. L'usage habituel de tous les farineux qui ne sont pas fermentés, se-

roit donc dangereux pour cette conſtitution, quand elle dépend de la trop grande ſoupleſſe des vaiſſeaux. Ils ſeroient auſſi à craindre, quand les vaiſſeaux menacent de rupture, parce qu'ils ſont foibles & qu'il leur faut plus d'action pour s'aſſimiler ces farineux groſſiers & épais, que toute autre eſpece d'alimens; il eſt à ſouhaiter que les conſtitutions ſanguines uſent avec modération pour leur nourriture ordinaire, d'un pain bien fermenté & bien cuit; les viandes, ſur-tout celles qui ſont tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, doivent être encore miſes au rang de leurs alimens ordinaires.

Elles conviennent à ce tempérament, parce qu'elles contiennent un mucilage léger, aiſé à digérer, mais enveloppé d'aſſez d'entraves, pour ne pas laiſſer oiſives les forces de l'eſtomac & des inteſtins. Les apprêts les plus ſimples, ſont ceux qui leur conviennent le mieux; les ragoûts, que l'on appelle communément de haut-goût, qui contiennent ou des huiles brûlées, ou des aromates, ou des choſes ſalées, procurent toutes une raréfaction conſidérable aux fluides, qui fait la fauſſe pléthore, dangereuſe dans les ſanguins dont les vaiſſeaux menacent rupture;

rupture ; moins terrible pour ceux chez lesquels ils sont trop souples, mais toujours prêts à produire une fausse activité, à troubler les secrétions & à déranger l'ordre naturel de l'œconomie animale.

Les fruits récens conviennent également à la constitution sanguine, quelle que soit la cause qui la produise. Il est seulement à craindre pour la délicatesse des vaisseaux, qu'ils ne soient trop acides & qu'ils n'irritent ; dans celle qui dépend de trop de souplesse, les acides légers, comme ils se trouvent combinés dans les fruits d'été, ne sont pas seulement un aliment salutaire, ils s'élevent presque à la dignité de remede.

Entre les légumes, ceux qui sont siliqueux ont trop de viscosité, & sont aussi peu recommandables que les farineux non-fermentés ; de toutes les façons de les apprêter, celle qui consiste à les faire cuire avec l'huile & le beurre, est la plus mauvaise. Ces préparations fournissent au sang des principes exaltés, produisent la raréfaction, & empêchent en même tems la nature de vaquer à la digestion. Les principes huileux rancissent, deviennent âcres, pénetrent promptement dans les secondes voies,

augmentent la circulation & produisent tous les inconvéniens de la pléthore raréfiée.

Les herbes potageres sont au contraire dans le cas des savonneux végétaux ; elles fournissent un suc léger ; elles donnent en même tems assez de travail à l'estomac pour le tenir occupé, parce qu'elles contiennent beaucoup de parties excrémenteuses.

Les aromates, les substances qui renferment une huile essentielle développée ou des sels âcres, sont des poisons pour les tempéramens sanguins.

Galien (*a*) prononce que le miel ne convient pas aux tempéramens qui sont chauds par eux-mêmes. L'huile surabondante dont le miel & le sucre sont chargés, fait naître de l'âcreté, de la raréfaction, excite la soif. On doit dans les tempéramens sanguins les bannir, ou du moins en modérer l'usage.

La boisson sur laquelle les Médecins ne sont pas toujours d'accord entre eux, doit être différente dans la constitution sanguine, où les vaisseaux ont trop de souplesse, & celle où ils sont délicats ; dans le premier cas, on ne peut trop la

(a) *De Alimentorum facultat. lib.* 2.

diminuer. Celle qu'on prend au repas doit poſſéder des qualités par leſquelles elle n'augmente pas le relâchement & ne produiſe pas la raréfaction ; l'eau pure n'a aucun inconvénient, aucun avantage ; les vins auſteres trempés avec moitié d'eau, fortifient les fibres. Les ſujets doués de fibres délicates, peuvent boire davantage. La boiſſon détend & aſſouplit ; ſi les ſanguins de cette eſpece veulent faire uſage de liqueurs fermentées, il faut qu'elles ſoient légeres & preſque ſans eſprit. Les ſpiritueux dont on fortifie l'action par les aromates, & avec l'huile du ſucre, ſont des poiſons dangereux dans ces conſtitutions.

Au reſte c'eſt aux hommes qui poſſedent ces tempéramens, qu'il importe le plus de faire de l'exercice en proportion avec les alimens, & d'entretenir toujours la liberté de la tranſpiration. Les fibres ſouples doivent ſe fortifier par la fatigue ; il faut que les gens dont les ſolides portent ce caractere, ſe ſouviennent de la parole de Celſe : *Labor ſiccat*. Les gens délicats doivent faire uſage de l'exercice à cheval, qui ne fatigue pas les fibres, mais qui les fortifie.

C'eſt par l'un ou l'autre de ces exercices que l'on corrige les inconvéniens

qui peuvent être attachés à ce tempérament, en s'y livrant conſtamment & habituellement. Les ſubſtances étrangeres que l'on peut introduire dans le corps, portent toujours le riſque d'y faire ſentir leur caractere étranger. Quand on veut donner de la tenſion à des fibres trop ſouples, par des aromates & des aſtringens, on produit la raréfaction & la pléthore, on ſupprime les ſecrétions. Si l'on veut fortifier les fibres trop délicates par des alimens viſqueux & trop mucilagineux, on donne aux humeurs & aux ſolides un penchant vers la cachexie. Un exercice modéré & ſuivi ſelon les regles de la raiſon, des frictions générales de tout le corps, qui donnent aux fluides du mouvement, aux ſolides de la force, & qui augmentent la tranſpiration, ſont les ſeuls ſecours auxquels on ne peut reprocher aucun danger.

La conſtitution chaude & ſeche que l'on a appellé bilieuſe, ſuppoſe des organes digeſtifs forts & vigoureux; ils ont encore plus d'activité que dans les tempéramens ſanguins; la digeſtion ſe fait promptement; l'appétit eſt vif, ces tempéramens ne peuvent ſoutenir le jeûne, les ſolides ont une action forte, le pouls eſt dur, les évacuations ſont

grandes, la chaleur eſt violente & ſouvent brûlante ; toutes les fonctions du corps ſont diſpoſées à l'activité ; le corps eſt maigre, quoique fort, les évacuations par les ſelles & les urines y paroiſſent ſouvent chargées de bile (*a*).

Une conſtitution de cette nature ne craint que les maladies inflammatoires ; tout y porte chez elle ; ſolides, humeurs, tout y eſt diſpoſé ; la denſité inflammatoire eſt ſon apanage ; la tenſion, la ſéchereſſe y arrêtent aiſément les liqueurs, & l'embarras une fois formé, l'érétiſme s'y joint naturellement.

L'atténuation & l'âcreté que les humeurs acquierent, y rendroient auſſi les maux dépendans de la putridité & de l'alcaliſation des principes plus communs & plus dangereux, ſi les forces vitales n'étoient pas ſi grandes, & qu'elles n'entraînaſſent pas avec rapidité hors du corps par les émonctoires naturels toutes ces parties, dès qu'elles ont paſſé le terme auquel elles ne peuvent plus être utiles ; ce qui n'empêche pas au reſte, que les maux de pourriture ne ſoient &

(a) *Vid. Galen. de naturalib. facultatib. lib. 2.*

plus fréquens, & plus violens dans cette conſtitution que dans les autres.

C'eſt à cette conſtitution ſeule qu'appartient le nom de bilieuſe. Dans le monde cependant on qualifie de bilieux, non-ſeulement ceux que nous avons dépeint comme tels, mais auſſi tous ceux qui ſont ſujets à avoir habituellement des rapports amers & des évacuations bilieuſes, ſoit que le reſte du corps ſoit abbreuvé d'une pituite abondante, ce qui eſt aſſez ordinaire, ſoit qu'il ait toute autre conſtitution. Cet état, ou cette intempérie de l'eſtomac, mérite d'être traité à part, mais à ſa place. Dans ces ſortes de gens, il ſemble y avoir un principe de corruption dans l'eſtomac, c'eſt un vice, ce n'eſt pas une conſtitution. Cette intempérie eſt du reſſort de la Médecine pratique, & ſa conſidération n'appartient pas au ſujet dont il eſt ici queſtion.

Les Anciens regardoient une conſtitution chaude & ſeche, comme propre à l'été (*a*). La ſéchereſſe procurée par la diſſipation de la partie la plus fluide du ſang, augmente le frottement & la chaleur; les ſolides moins abbreuvés, ſont moins relâchés & moins ſouples.

(*a*) Voyez *Hippocrat. de humorib.*

Cette constitution est non seulement celle de l'été, mais aussi celle de tous les climats où la sécheresse & la chaleur dominent.

Ce tempérament paroît toujours tout prêt à dégénérer en maladie, si l'on ne considere que sa théorie ; au contraire si l'on jette les yeux sur les bilieux, ce sont les gens qui paroissent jouir de la santé la plus vigoureuse. Les humeurs tendent toujours à l'âcreté, mais tant que nous sommes concentrés dans les bornes d'une constitution naturelle, cette âcreté ne marche point à l'érosion, elle se porte aux couloirs naturels & s'évanouit, avant que d'avoir pu produire aucun mauvais effet ; la densité plus grande ne fait qu'assurer la force de la circulation, sans y mettre d'obstacle.

Les bilieux doivent avoir attention dans l'été à combattre plus sérieusement la source des vices, qui peut pulluler chez eux ; c'est un nouvel excès ajouté à l'excès naturel ; ils peuvent vivre plus indifféremment dans l'hiver.

Les indications de cette constitution sont celles de la densité qu'il faut combattre, de l'âcreté qu'il faut éviter, de la sécheresse & de la tension des solides dont il faut empêcher l'excès.

Les viſceres digeſtifs ont la plus grande activité : donc les alimens qui ſont deſtinés à faire la baſe de la nourriture, doivent leur offrir aſſez de réſiſtance, pour qu'ils ne ſoient pas long-tems oiſifs, & que les humeurs qui s'épanchent dans leur cavité, n'y prennent point un caractere d'âcreté qui y produiroit de l'irritation ; inconvénient aſſez ordinaire aux hommes bilieux, qui, par leur inſtitution de vivre, obſervent de grands jeûnes (*a*). Cette eſpece d'irritation eſt toujours accompagnée de nauſées, de vomiſſemens qui font rendre des eaux âcres & ſalées, l'eſtomac en eſt bouleverſé, la langueur ſe fait ſentir dans tous les membres, la tête même éprouve des vertiges, des étourdiſſemens; ces ſymptomes ſe diſſipent par le plus léger aliment, ſur-tout s'il n'a pas de qualité putride, & ſi, au contraire, il porte avec lui plus de tendance à l'acidité qu'à la pourriture.

Si les hommes bilieux travaillent de corps & ſe fatiguent par l'exercice, il

---

(*a*) Galien mérite d'être lu avec attention au huitieme livre de ſa Méthode de guérir, ſur les inconvéniens du jeûne dans les conſtitutions bilieuſes.

n'eſt pas de mucilages, pourvu qu'ils ſoient cuits, qu'ils ne digerent aiſément. Ces ſubſtances crues ſont trop fortes pour la nature humaine. Le pain le plus dur, le moins fermenté, ſe digere dans leurs eſtomacs & y fait aſſez de réſiſtance, pour que l'eſtomac gonflé par les alimens puiſſe ſervir de point d'appui au diaphragme dans les travaux; au contraire une baſe de nourriture qui ſeroit trop légere, qui ſe diſſiperoit & s'aſſimileroit trop promptement, ne ſuffiroit pas à la force de ces organes & à la diſſipation que fait ce tempérament.

Si les conſtitutions bilieuſes ne ſont pas obligées de ſe livrer à de grands travaux, le pain bien fermenté ſuffit pour remplir leur eſtomac & pour leur fournir de bons ſucs qui ne ſoient pas trop putrides. La viande en général ne peut pas être bannie de l'uſage ordinaire; mais on ne peut pas la trop ménager, ſur-tout dans l'été & lorſque la ſaiſon concourt avec la conſtitution naturelle. Les poiſſons qui fourniſſent un ſuc putride, & qui pour la plûpart dégénerent promptement, ſont non-ſeulement des alimens inſuffiſans pour les bilieux, mais même ils ont pour eux quelque danger. Ces conſtitutions ne doivent jamais uſer de

gibier, de viandes d'animaux exercés ou carnivores; s'ils ſont obligés d'en faire uſage, il faut les corriger par les aſſaiſonnemens les plus anti-putrides.

Les légumes, même les légumes les plus durs, ſont d'un très-bon uſage pour les bilieux, ſur-tout ſi l'on n'emploie ni les huiles ni les aromates pour les aſſaiſonner.

Il ſeroit à ſouhaiter que la boiſſon de tous les gens qui ont cette conſtitution, fût l'eau ſimple. Cet élément que la nature offre à tous les animaux pour boiſſon, dont tous, à l'exception de l'homme, ſont contens, faite pour étancher la ſoif, diſſolvant naturel des ſels, ne porte avec elle ni retour déſagréable, ni repentir amer; mais s'il faut abſolument faire uſage de liqueurs fermentées, la biere la plus légere, les vins les moins ſpiritueux doivent être employés; il faut ſur-tout éviter ces vins dans leſquels l'huile unie avec la terre, porte dans la maſſe du ſang une chaleur conſtante & opiniâtre; les vins tartareux & aigrelets, ſont ceux qui leur conviennent le mieux.

La boiſſon peut être plus abondante dans ce tempérament que dans les autres conſtitutions; on ne craint point d'y re-

lâcher les fibres, très-tendues par elles-mêmes, ni d'enlever les parties ſalines des humeurs. Elles ſont dans ce tempérament toujours trop pleines de ſels & d'huiles exaltées ; l'urine, la bile ſont un ſavon qui a beſoin d'être détrempé (*a*).

Tous ces préceptes doivent être obſervés avec la plus grande ſévérité par ceux qui ſont éminemment bilieux. On peut diminuer de la ſévérité pour ceux qui le ſont moins ; mais cette conſtitution a toujours un antidote agréable, dans les acidules ſavonneux, tirés des végétaux.

Tous les Ecrits des Médecins ne peuvent trop retentir des éloges qu'ils doivent à M. Boerhaave. Cet homme à jamais illuſtre, mérite un tribut de louanges de tous ceux qui s'intéreſſent au bien de l'humanité. Moins inventeur que Harvey, que Sanctorius, que Malpighi, il a ſçu mettre aux choſes que ces grands hommes ont trouvé un plus grand prix que leurs inventeurs mêmes ; il a déterminé la juſte portée de l'action des corps

---

(a) *Bilioſis naturis acetum confert.* Hipp. *de victûs ratione.*

Bilioſis ratio victûs humectans adhibenda. Id. *de affectionibus.*

& des effets qu'ils peuvent produire ; il a porté dans la Physique & dans la Médecine les lumieres de la saine Chymie ; il a réuni & rassemblé les observations éparses des Auteurs, a fait sentir combien elles se prêtent de lumieres. Mais dans l'objet qui nous intéresse, les remarques qu'il a faites sur les savonneux fournis par le régne végétal, ne sont pas un des moindres services qu'il ait rendus à la Médecine préservative.

Ces savonneux végétaux ont des parties huileuses & acides, liées & unies entre elles. Leur union est capable à la vérité de se rompre & de se détruire, soit par un mouvement intestin longtems continué, soit par l'ébullition. Mais elles résistent assez dans leur union, pour être au milieu de nos humeurs un moyen de liaison entre les parties huileuses & aqueuses qui se trouvent nécessairement dans le sang, mais qui souvent ont de la peine à garder leur union. L'économie du corps animal exige qu'il y ait assez de moyens d'union entre ces principes pour que l'un ne l'emporte pas sur l'autre, & que de leur combinaison il résulte un tout homogene. Ce moyen d'union que le Créateur nous fait trouver dans les plantes, sert à rendre l'eau

que nous admettons dans notre corps adhérente aux parties huileuſes qui toujours cherchent à s'en ſéparer. Par ce moyen, l'eau retenue dans le corps s'évapore moins promptement, ſe porte avec moins de rapidité aux couloirs, auxquels ſa fluidité la deſtineroit ; l'huile de ſon côté, plus ſéparée, plus unie avec des parties étrangeres, devient elle-même un ſavon ; on n'a plus à craindre par conſéquent la denſité & la trop grande fluidité des humeurs. Il ne faut pas s'étonner ſi le Créateur les a tant multipliées. Ces corps ſavonneux commencent à paroître avec l'enfance de la nature dans le printems, & ne finiſſent que lorſque les rigueurs de l'hiver reſſerrent & referment le ſein de la terre ; tout eſt engourdi dans cette ſaiſon, la pituite s'accumule par le défaut d'action. C'eſt le mouvement ſeul qu'il faut augmenter pour la détruire.

Mais dans l'intervalle qui comprend trois ſaiſons de l'année, on les retrouve à toutes les nuances, à tous les dégrés. Ces ſavonneux ont tout à la fois la vertu de diſſoudre les humeurs trop denſes, & d'en corriger l'âcreté ; cette vertu n'eſt pas ſeulement renfermée dans les fruits d'été où elle paroît éminemment ;

mais à divers dégrés & combinée avec d'autres propriétés, elle existe dans presque toutes les plantes fraîches, qui servent à augmenter l'agrément des alimens. Les seuls aromates des pays chauds, les racines seules ou les vieilles plantes en sont privées. On a vu dans la premiere Partie de cet Ouvrage le principe de leur formation; on a vu comment l'art pouvoit les imiter, ou les conserver.

Jusqu'ici nous avons trouvé l'estomac dans un état de force & de vigueur, aussi les constitutions dont nous avons eu à parler étoient-elles appellées chaudes, & les humeurs qui en résultoient avoient autant ou plus de dégrés d'atténuation que n'en doivent avoir les humeurs de l'homme considéré dans son état de perfection. Dans les tempéramens que les Anciens appelloient froids, la chose est toute contraire. Les parties qui sont faites pour réparer les solides & les liquides, reçoivent un moindre dégré d'atténuation. Leurs principes tendent moins à la derniere désunion, & sur-tout dans celui qu'on a appellé froid & humide, ou pituiteux.

Pour concevoir ce que les Anciens appelloient tempérament pituiteux, il

faut avoir une idée fixe & constante de la pituite : ils imaginoient sous ce nom une humeur dont la couleur naturelle est la blancheur, dont la consistance varie, mais qui par elle-même est toujours visqueuse : ils en reconnoissoient de différentes especes, une plus tenue, douce, ou, pour mieux dire, insipide ; l'autre plus épaisse ; la troisieme, âcre, acide, ou salée, étoit toujours une humeur dégénérée. Cette derniere est donc une espece de pituite contre nature ; les deux premieres sont naturelles.

Les Modernes sont bien éloignés de nier l'existence de ces deux especes d'humeurs dans le sang ; elle sont la même chose. La premiere est un mucilage plus délayé, plus détrempé ; la seconde est un mucilage ramassé, dont les parties sont condensées par l'action des vaisseaux.

La pituite des Anciens est donc la partie muqueuse du sang ; celle qui donne le plus de corps à ce fluide, qui fournit à ses principes la propriété de se rapprocher, qui pénetre dans différens couloirs, où la portion la plus épaisse étant privée de l'eau qui la séparoit, s'enduit, prend la forme de colle, de

glaires, néceſſaires pour tapiſſer les parties expoſées à l'air.

Si ce mucilage animal eſt trop groſſier, qu'il n'ait pas reçu des vaiſſeaux du corps humain aſſez d'atténuation, d'affinage, ſi ſes principes ſont trop mattes & reſſemblent trop à l'origine de laquelle ils ſont ſortis, s'ils prédominent trop ſur les autres principes du ſang, alors la conſtitution qu'ils produiſent, eſt appellée pituiteuſe.

Le peu de force de l'eſtomac & des viſceres digeſtifs eſt le premier principe de ce tempérament. La pituite, ſuivant Galien (*a*), ne peut pas être appellée un excrément ; c'eſt une production naturelle, mais qui n'a pas encore le dégré de coction qu'elle doit avoir : c'eſt à la nature à le lui donner. La nature le fait trop peu dans ce tempérament ; l'eſtomac eſt foible. Si ce viſcere étoit fort, tous les autres le deviendroient aiſément. Cette production un peu trop groſſiere de l'eſtomac & des viſceres digeſtifs ne cede pas auſſi-bien qu'elle le devroit à l'action de vaiſſeaux, ou ceux-ci n'ont ni aſſez de tenſion, ni aſſez de force,

---

(*c*) *De naturalib. facultatib. lib. 3.*

pour corriger ce défaut des premieres voies. De-là la pituite engendrée par l'estomac se trouve par-tout, est trop abondante dans les couloirs ; ces fibres en sont abbreuvées & relâchées.

La pituite produit donc le relâchement des fibres, comme le relâchement des fibres concourt à produire la pituite. Les alimens aqueux délayans la produisent ; les substances grossieres, dures, difficiles à la digestion, pituiteuses par elles-mêmes, la produisent aussi. Les indications de régime qui se présentent, sont donc de fortifier les visceres, de donner de la tension à leurs fibres, d'augmenter leurs actions, en même tems que l'on doit fournir aux humeurs des principes de nourriture plus atténuées, que dans aucun autre tempérament, afin que l'action des vaisseaux, quelque foible que nous la supposions, ajoutant un peu d'atténuation à celle des alimens, il ne se produise point de cette pituite au-delà des bornes de la nature.

Cependant quelque pente que le tempérament dont nous parlons, ait à dégénérer & à produire cette humeur superflue, tant qu'il est resserré dans les bornes d'une constitution naturelle, il ne renferme aucune espece de vice par

lui-même, mais ſeulement un danger continuel dépendant du peu d'activité des organes.

Les Anciens regardoient l'hiver comme la ſaiſon de la pituite, & ils demandoient comment il ſe pouvoit faire que, ſuivant les dogmes d'Hippocrate, l'intérieur des entrailles fût plus chaud & plus actif dans l'hiver, & cependant qu'il s'engendrât de la pituite. C'étoit un problême chez eux, qu'on réſolvoit par des ſubtilités; mais dans la théorie conſtante & à jamais démontrée des Modernes, on ſçait que cette chaleur intérieure n'exiſte pas; que la tranſpiration & toutes les autres évacuations devenues beaucoup moindres, forment une ſéroſité qui abbreuve davantage les ſolides; que les derniers canaux du corps humain, comme engourdis, n'ont plus la même activité; que ſi l'appétit paroît plus grand, la cauſe en appartient aux humeurs gaſtriques qui ſont plus abondantes.

Les alimens qui conviennent aux pituiteux, ne ſont, d'après ces principes, ni les farineux, ſur tout ceux qui n'ont pas éprouvé de fermentation, ni les légumineux, ſur-tout dans les légumineux ceux qui ont une gouſſe.

La matiere de la nourriture qu'on

leur présente, doit avoir deux qualités ; offrir peu de résistance aux organes, & avoir des sucs assez préparés, pour qu'on n'en craigne pas l'augmentation de la pituite. Entre les végétaux, le pain bien fermenté doit faire la base de la nourriture : s'il étoit cuit deux fois, comme M. Boerhaave le recommande, il auroit reçu encore un dégré d'atténuation de plus, & ce dégré le rendroit plus facile à digérer à l'estomac, & lui donneroit des principes plus analogues à ceux du sang naturel.

Dans les plantes, celles qui ont des sels qui portent aux urines, celles qui ont un léger principe alkali volatil, enfin celles qui contiennent un aromate gracieux, doivent servir d'assaisonnement à la nourriture ; les acidules, les fruits d'été, les savonneux si vantés dans les constitutions chaudes sanguines, & sur-tout bilieuses, sont dangereuses dans cette constitution.

L'estomac les embrasse mal, leur laisse trop de leurs mouvemens spontanés ; ils fermentent : l'air qui s'en dégage roule dans les intestins. L'irritation qu'ils y produisent, ne tourne point au profit de l'action ; les plantes fraîches aqueuses doivent être exilées de ce tempéra-

ment, ainſi que les bulbes, les racines & tous les végétaux dont les parties groſſieres ne ſont pas affinées.

Les viandes ſont pour eux une nourriture ſalutaire ; on peut même leur permettre celles qui ſont atténuées plus que les autres ; le phaiſan, la perdrix, les volailles formées leur fourniſſent de bons ſucs. Le bœuf, le mouton ſont faits pour ce tempérament ; il en faut bannir les chairs baveuſes des jeunes animaux. Les poiſſons, les parties graſſes & huileuſes énervent l'eſtomac ; & ſi elles fourniſſent des parties huileuſes au ſang, ce n'eſt qu'avec le relâchement des ſolides toujours à craindre.

La boiſſon dans le tempérament froid & humide doit être rare, & donnée à petite doſe ; on peut permettre l'uſage des liqueurs fermentées : entre les vins & les autres liqueurs, celles qui conviennent le mieux, ſont celles qui ont acquis le dégré de fermentation qui les fait liqueurs parfaites. Telle eſt cette biere ſi vantée en Allemagne, de Brunſwick ; tels ſont nos vins de Bourgogne, ou ceux qui en approchent. Les eſprits fermentés qu'on charge d'aromates & de ſucre, & qu'on vante pour ce tempérament, ne doivent pourtant pas y être

admis, à cauſe de la qualité qu'a l'eſprit de vin de fixer & de coaguler la partie mucide ou pituiteuſe du ſang. Les vins de liqueurs, l'hippocras que nos Peres employoient dans leurs feſtins, conviendroient beaucoup mieux; mais il faut avoir ſoin ſur-tout de ne pas noyer les digeſtions par des lavages inutiles.

Il n'y a pas de conſtitution dans le corps humain qui ſupporte mieux la diéte exceſſive & le jeûne, que celle que nous décrivons; il eſt même ſalutaire pour elle de peu manger & de manger rarement, car après tout la pituite n'eſt pas un excrément; c'eſt un aliment à demi formé, toujours du reſſort des forces de la nature, & qui a droit de les occuper.

Il n'eſt pas non plus de conſtitution dans laquelle on doive plus forcer l'exercice. L'augmentation de mouvement, de frottement & de chaleur qui en réſultent, ſont de grands inſtrumens de coction capables d'atténuer & de fondre les glaires; auſſi ne voit-on pas de tempéramens pituiteux chez les ſoldats, chez les laboureurs & chez tous ceux qui ſont obligés de chercher à vivre par

leur travail. C'eſt le tempérament propre de l'enfance ; il appartient plus aux femmes qu'aux hommes ; il ſuit l'oiſiveté, & le travail le détruit petit-à-petit.

Il eſt vrai que dans l'uſage ordinaire, on rencontre beaucoup de gens qui ſe diſent pituiteux, mais ils ne ſont rien moins que tels. Des ſujets ſecs par eux-mêmes, décharnés, ayant jadis beaucoup mangé, & ſur-tout beaucoup bu de liqueurs ſpiritueuſes, ayant tout le tiſſu des ſolides ferme, & même trop peu ſouple, avec une rigidité bien marquée, crachent très-ſouvent abondamment, ſur-tout le matin, une pituite ténue, légere, âcre, ſalée ; ils rendent auſſi beaucoup d'urines claires & limpides. Ces deux évacuations ſe font plus ou moins, ſelon qu'ils ont plus ou moins mangé ; les excès de la nourriture engendrent chez eux des catharres, des enchifrenemens. Ils croient, & c'eſt leur façon ordinaire de s'exprimer, qu'ils vont fondre tout en eau. Bien loin d'être d'une conſtitution pituiteuſe, ces ſortes de gens ont le plus de rigidité dans leurs ſolides, & la denſité la plus marquée dans leurs fluides. Les parties aqueuſes ne ſe mêlent pas bien avec les humeurs

trop denſes & trop poiſſeuſes, & ſe portent promptement à leurs couloirs naturels (*a*).

Cet état eſt un état contre nature, & ne peut point ſe rapporter aux conſtitutions naturelles. La ſéchereſſe des ſolides & la denſité des humeurs en ſont la cauſe, ſur-tout ſi elle eſt jointe à l'abondance de la boiſſon : auſſi cette maladie appartient-elle ſur-tout aux vieux yvrognes, à ceux qui ſe croient nés pour détruire & pour conſommer les vins & les eaux-de-vie que l'art a produits. Petit-à-petit ils ont raccorni leurs ſolides, & ont donné, ſur-tout aux fibres de l'eſtomac & du foie, une dureté preſque ſquirrheuſe : ils ont coagulé & condenſé leurs fluides, de ſorte qu'un liquide trop abondant, porté dans le ſang, s'y trouve immiſcible, ſoit que cette abondance dépende de la diminution de tranſpiration, ce qui arrive ſouvent en hiver, ſoit qu'une boiſſon trop conſidérable l'y ait porté.

En général l'inconvénient qu'a la boiſſon, même ſimple & abondante de l'eau pure faite hors de propos, hors

---

(*a*) Voyez *Hippocrat. lib. de priſcâ Medicinâ.*

des repas, ou dans les repas mêmes; eſt de fatiguer les couloirs par des ſécrétions énormes, de rendre la maſſe du ſang trop inégale & moins bien mêlée dans ſes parties, parce que cette eau ſort toujours chargée de parties ſalines : ſi elle eſt tiéde, elle relâche, elle produit l'inaction. Cependant un long uſage fait prendre depuis long-tems aux Hollandois qui vivent dans un climat froid & humide, une abondance prodigieuſe de ces liqueurs tiédes; elle nuit à leur tempérament pituiteux; elle nuiroit bien davantage ſi leurs humeurs étoient denſes, & que les liqueurs aqueuſes refuſaſſent de ſe mêler avec la maſſe de leur ſang.

Il nous reſte à régler le régime du tempérament ſec & froid, ou mélancolique; répétons encore qu'il faut bien le diſtinguer de la mélancolie. L'une eſt une maladie & a toujours été traitée comme telle par tous les Auteurs, tant anciens que modernes; & ce qu'on entend par tempérament, eſt un état naturel, ou approchant de la ſanté.

La bile noire que les Anciens ont admiſe pour cauſe de ce tempérament, n'exiſte pas dans l'état naturel; c'eſt une humeur réelle & conſtante dans l'état

contre

contre nature. Cette intempérie eſt toute prête à la produire, à nous en fournir les élémens. Il faut ſe les rappeller pour concevoir les regles de ſon régime.

Si les fibres ſolides ont acquis un trop grand dégré de rigidité; que composées de trop de matiere, elles ayent perdu leur ſoupleſſe & ſoient devenues groſſieres; d'un côté, elles ne ſe laiſſeront plus imbiber ni pénétrer; d'un autre côté, leur action toujours dépendante de l'élaſticité & de la tenſion ſera d'autant moindre, qu'elles ſont moins ſuſceptibles d'être ébranlées par les cauſes extérieures, & qu'elles réſiſtent plus fortement à l'action de la circulation.

Les fluides dans cette conſtitution ſurabondent néceſſairement, ils trouvent moins d'intervalles qu'ils puiſſent occuper: d'ailleurs la rigidité ſuppoſe l'exiſtence de moins de vaiſſeaux; les plus petits ont perdu leurs cavités par la cauſe même de la rigidité. Que deviennent donc ces fluides? Ils ne peuvent pas s'épancher, comme ils le font, dans la cachexie. Les ſolides s'y oppoſent; leur force trop grande ne cede point à l'impulſion des liquides: ils viennent frapper contre ſes humeurs poiſſeuſes, ou contre des ſolides trop ſecs. Ces liquides

restent par conséquent étrangers pendant un très-long espace de tems (*a*).

L'eau surabondante du sang s'évacue dans cette constitution par les émonctoires naturels ; la salive est plus abondante, les urines plus considérables, mais presque jamais colorées, à moins qu'elles n'empruntent de la maladie des couleurs & une consistance contre nature.

Si, avec cette rigidité, il se joint dans l'estomac & dans les visceres consacrés à la digestion une froideur, pour me servir des Anciens, ou, ce qui revient au même, peu d'activité, on aura cette constitution froide & seche dans laquelle la mélancolie humorale est toujours à craindre, quoique celle qui dépend des solides soit fort éloignée de la rigidité, & que la rigidité même augmentant avec l'âge, semble faite pour guérir la vibratilité continuelle, qui est

---

(*a*) Ce n'est pas qu'il ne soit possible que la cachexie prenne la place de ce tempérament ; c'est ce qui arrivera, quand le moindre des émonctoires refusera de répandre au-dehors par des voies naturelles ces liquides surabondans ; mais alors la cachexie sera compliquée : elle aura des symptomes mêlés de cachexie & de mélancolie.

un des élémens de la mélancolie vaporeuſe & hypocondriaque, ou ſimplement nerveuſe.

Les ſolides dans le tempérament mélancolique, ſont évidemment ſecs, les fluides le ſont auſſi, la difficulté à la circulation ne laiſſe échapper que les humeurs les plus tenues, les autres durciſſent dans les plus grands vaiſſeaux. Les glaires deviennent poiſſeux, le ſang lui-même prend ce caractere ; ces liquides ſont peu capables de produire de la chaleur par leur nature & par leur peu de mouvement ; ces ſortes de tempéramens ont un pouls exceſſivement lent & tardif.

La façon naturelle dont ce tempérament ſe dégrade, eſt la mélancolie ; elle peut être compliquée avec la cachexie & avec toutes ſes ſuites ; cette conſtitution peut s'enflammer. Elle eſt ſujette à produire des tumeurs & des ſquirrhes ; mais ces tumeurs n'auront ni la méchanceté, ni la rapidité de progrès de celles que produit la vraie mélancolie.

Tous les ſymptomes qui annoncent la préſence de ce tempérament, paroiſſent appartenir à des états de maladie ; mais auſſi n'y a-t-il qu'un pas à faire pour tomber dans la maladie, c'eſt le

tempérament de la décadence de l'âge; Fernel en fixe le commencement à la ſoixante-cinquieme année de la vie. Si nous adoptons la date de ce Sçavant, nous ſerons obligés de convenir que pluſieurs hommes ont cette décadence anticipée ; beaucoup au contraire n'ont cette conſtitution que plus tard : les Anciens l'accordoient à l'Automne.

Cette ſaiſon ſuccede à l'Eté, qui ayant diſſipé les parties les plus fluides du ſang, ſemble y avoir produit une eſpece de denſité réſineuſe ; l'eau ſe mêle beaucoup plus imparfaitement avec ce liquide. Les ſolides ſont ſecs, & par l'ardeur de la ſaiſon qui a enlevé le mucilage qui les imbiboit, & parce que les liqueurs fourniſſent peu de ſucs légers & pénétrans.

L'Automne diminue la tranſpiration, & produit dans le ſang une condenſation différente dans ſon méchaniſme, de celle que lui procure l'action des ſolides; elle diminue la facilité au mêlange des humeurs entr'elles. La ſéchereſſe acquiſe par les ſolides ſubſiſte, mais elle eſt plus irritable que dans le tempérament ſec & froid des Anciens : l'Eté avoit augmenté la vibratilité.

Le régime de ce tempérament doit

être fort exact, à raison de la promptitude avec laquelle il dégénere en intempérie : nous avons d'ailleurs dans le sang de la matiere nutritive, mais elle y est comme hors d'œuvre & incapable de nourrir, si elle n'est détrempée & délayée. Le grand art consiste donc à introduire dans le sang assez de liquide pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées, pour qu'il puisse se mêler avec elles intimement, & être porté avec la masse des humeurs par un mouvement commun; sans en mettre trop, pour qu'il ne gêne pas le mouvement du sang & des liqueurs, pour qu'il ne soit pas porté avec force vers les couloirs naturels, sans être changé; & enfin pour qu'il ne fatigue & n'affoiblisse pas l'estomac, qui exige au contraire qu'on le fortifie, qu'on lui donne une vigueur nouvelle, afin de s'opposer à la génération de ces glaires visqueux, & ayant la fermeté de la poix.

Tous les alimens de difficile digestion, tous ceux qui sont fort éloignés du terme de l'atténuation qui appartient aux hommes, qui sont par conséquent capables d'engendrer des glaires ou des humeurs visqueuses, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempéra-

ment. Ils nuiroient à l'eſtomac, mettroient ſes forces à une épreuve qu'il ne peut pas ſupporter, & augmenteroient la quantité des glaires dont le ſang eſt prêt à ſe charger, parce que l'action des vaiſſeaux eſt trop foible pour l'aſſimilation.

Les farineux non fermentés & les légumes ſont donc également proſcrits. D'un autre côté les ſubſtances qui peuvent ſe pourrir dans l'eſtomac, dans les inteſtins, ou donner au ſang des principes putrides, ſont auſſi dangereuſes, parce qu'elles croupirònt dans quelque endroit du corps que nous les ſuppoſions portées. Tous les corps qui peuvent prendre promptement & ſubitement un changement ſpontané, dégénéreront dans un eſtomac foible.

Le tempérament mélancolique eſt donc preſque entiérement réduit aux alimens qui, placés dans le juſte milieu des ſubſtances nutritives, n'ont aucun des excès qu'on peut reprocher à ceux qui, ou s'approchent trop des principes appartenant à l'humanité, ou s'en éloignent trop conſidérablement, à ceux dont les parties ſont mal liées, ou ſont au contraire trop denſes. Le pain bien fermenté, les viandes les plus ſimples,

tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes ; les jeunes volailles doivent être le fond de leur nourriture. Les herbes potageres doivent en faire l'assaisonnement ; il faut qu'ils en fassent usage en tout tems, leur suc savonneux & léger forme un chyle capable d'augmenter les sécrétions, sans les forcer ; de diviser les principes. Ces sucs servent de véhicule à l'eau, en la mêlant avec le sang, en même tems qu'ils aiguillonnent légérement les solides. Les aromates légers, comme ceux de nos Pays ; la menthe, la mélisse, le mélilot, le thym, la sauge peuvent encore être mêlés avec leurs alimens, mais avec sagesse & prudence. Il ne faut pas, en voulant exciter les oscillations de l'estomac & augmenter son action, nuire à l'état des fluides, ou à la rigidité des solides, & procurer le danger d'imméabilité, qu'un sang trop épais produiroit dans des vaisseaux secs & roides.

Quoique le lait ait été défendu aux mélancoliques par Hippocrate, il faut distinguer dans cette défense ceux qui sont malades de mélancolie, & qui ayant, suivant le sens d'Hippocrate, une humeur acide existante dans les premieres voies, gâteroient absolument

le lait, & s'en formeroient à eux-mêmes un poiſon, de ceux qui ont ſimplement le tempérament mélancolique. Car quoiqu'en général le lait, & ſur-tout le lait de vache leur convienne peu, par les parties groſſieres & viſqueuſes qu'il contient ; cependant il eſt des cas où les laits plus ténus, ſur-tout celui d'âneſſe, & quelquefois celui de chévre peuvent convenir. Ce qu'il y a de très-vrai, c'eſt que c'eſt du lait qu'on tire la boiſſon qui leur eſt la plus appropriée ; le petit lait qui contient tout le ſuc ſavonneux des plantes, ſans avoir l'inconvénient du mouvement ſpontané qui s'excite ſouvent dans ce ſuc, quand il n'a point paſſé par les organes des animaux.

Mais il eſt impoſſible de leur propoſer le petit-lait, & les ſucs ſavonneux des végétaux pour leur uſage ordinaire : le vin blanc & léger, la petite biere, le petit cidre, ſi fort en uſage dans quelques Provinces, ſont les meilleures boiſſons qu'ils puiſſent employer. L'eau pure s'écoule trop promptement ſur des fluides auſſi ſecs, & ne peut point rétablir par conſéquent la ſoupleſſe des ſolides ; il faut toujours être réſervé ſur la boiſſon abondante.

On sera sans doute étonné de voir que dans une constitution froide, les savonneux de M. de Boerhaave, dans lesquels ce grand homme voyoit le secours propre aux maladies inflammatoires, puissent jouer un rolle considérable ; mais il faut se souvenir de deux points principaux que nous avons établis. Le premier est que la constitution mélancolique n'est pas absolument une constitution naturelle, qu'elle n'appartient qu'à la nature dégénérée.

Le second est que la densité des humeurs qui entre dans cette constitution, exige de même des savonneux, mais à petites doses, répétés avec toutes les précautions qu'exige un estomac toujours prêt à se relâcher. Il y a longtems que les Médecins ont remarqué pour la premiere fois (*a*), qu'une boisson légere prise à petite dose, humecte & assouplit bien davantage que les boissons trop abondantes & en trop forte dose.

Mais il faut aider l'action de tous ces alimens par des exercices légers, en plein air, dans une atmosphere un peu humide, sur-tout si elle n'est pas froide ;

(a) *Vid. Glass. commun. de morb. acut.*

éviter trop de diſſipation & trop d'oiſiveté.

Tel eſt le régime qui convient aux principaux tempéramens, que les Anciens avoient diſtingué. Par les principes même de la théorie des Modernes, il eſt conſtant que l'on doit les admettre, ſans en borner les dégrés, & les nuances qui ſont variées à l'infini : nous n'avons pas inſiſté ſur les ſymptomes qui leur appartiennent, ſur une infinité de marques par leſquelles on les diſtingue, parce que tous les Auteurs ſont remplis de ces ſignes, & qu'il eſt inutile d'inſiſter ſur des choſes déja ſi connues ; c'eſt aſſez, & c'étoit notre deſſein, de porter le flambeau de la théorie moderne ſur les ſages obſervations des Anciens, & de montrer qu'il a peut-être plus coûté de peine aux Anciens pour bien obſerver, qu'il n'en a fallu pour établir la vraie théorie de leurs découvertes.

Cependant il eſt bon de faire remarquer que les élémens d'une conſtitution concourent quelquefois avec ceux d'une autre, ce qui produit d'eſpeces de complications dans le tempérament, auxquelles il eſt difficile d'adopter les noms donnés aux conſtitutions par les Anciens ; la délicateſſe, la groſſiéreté ou la rigidité,

& la ſenſibilité des fibres ſont les ſources de ces complications dans la ſanté même.

Il eſt difficile qu'un homme bilieux, ait par lui-même le ſyſtême des fibres délicat & tendre ; un bon eſtomac dans cette conſtitution fournit beaucoup de nourriture, & des fibres qui ont beaucoup d'action, en font néceſſairement une application capable de donner des forces au ſyſtême des fibres. Si les bilieux ne ſont pas ſobres, ils abuſent de la force de leurs organes & deviennent ſanguins. M. Hoffman croit cette complication eſſentielle à la nature même du tempérament bilieux, & les appelle *cholerico-ſanguinei*. La rigidité ſe trouve au contraire ſouvent compliquée avec cette conſtitution ; il eſt aiſé de ſentir combien le deſſéchement y eſt naturel : il augmente par dégrés, & produit une vieilleſſe anticipée. Cette complication paroît évidemment dans les ſoldats dont les ſolides fatiguent ſi conſtamment, chez les gens dont l'occupation eſt un exercice habituel, comme les Laboureurs, les Chaſſeurs, les Matelots ; une raiſon de plus produit encore cette complication, c'eſt l'uſage habituel des liqueurs ſpiritueuſes, aux excès deſquelles cette claſſe d'hommes eſt très-adonnée.

Lorsqu'une fois cette rigidité est formée, il est impossible de la détruire ; mais elle peut subsister dans un dégré de médiocrité, qui ne détruise pas la santé. Les bains, la diéte délayante & rafraîchissante, en un mot, celle que nous avons recommandée aux bilieux, en empêcheront au moins le progrès.

La complication du tempérament sanguin avec la délicatesse des fibres, qui lui est comme naturelle, mais qui quelquefois est excessive, forme peut-être la complication la plus dangereuse qui soit dans toute la nature. D'un côté, danger continuel de pléthore ; de l'autre, péril éminent de rupture de vaisseaux. Cet état présente plutôt des indications médecinales que diététiques ; mais malheureusement il est souvent l'état naturel & héréditaire des hommes destinés à périr par la phtisie. Boerhaave qui avoit profondément réfléchi sur les élémens des maladies, déplore le sort de ceux qui sont nés avec ces dispositions ; il les combat, en diminuant le volume du sang par de fréquentes saignées, la quantité du chyle par une diéte légere & délayante, en fortifiant en même tems l'application qui se fait de la nourriture, par un exercice continuel & gradué, mais

peu fatiguant. Ces avantages se trouvent réunis dans l'exercice du cheval.

Le tempérament pituiteux a aussi une complication qui lui est si ordinaire, que M. Boerhaave l'a regardé comme une annexe de cette constitution; c'est la délicatesse & la minceur des fibres.

Les effets de la constitution pituiteuse sont de diminuer, en premier lieu, la tension des fibres, en second lieu, l'application du suc nourricier; elle produit nécessairement ces effets, en diminuant la circulation. Par l'une de ces propriétés, les fibres sont relâchées, & l'on n'a point à craindre les effets de la tension, si funeste aux fibres minces & délicates. Mais par le défaut d'application du suc nourricier, elles n'acquierent aucune force, aucune grosseur. Les sujets qui ont cette espece de constitution, sont foibles, incapables d'exercer de grandes actions, de faire de puissans efforts. La foiblesse & le relâchement concourent pour produire cet effet.

Si une cause étrangere, quelle qu'elle soit, occasionne une tension accidentelle, alors on reconnoît évidemment les symptomes de la délicatesse. Combien de fois ne voit-on pas ces personnes pituiteuses & délicates, au milieu de leurs

catharres, être saisies d'inflammations; combien ne voit-on pas de fois leurs nerfs affectés, comme chez les personnes d'un tempérament tout opposé. C'est dans cette espece de complication que les régles hygiastiques ont le plus beau jeu. L'exercice un peu forcé, brise & condense les parties trop atténuées, trop peu condensées, de cette pituite. Il augmente l'application du suc nourricier, fortifie leur fibres, & détruit à la fois tous les vices.

Cette constitution pituiteuse est aussi compliquée avec la rigidité dans les vieillards décrépites. La rigidité des fibres qui augmente continuellement par les actions répétées de la vie, & dont les effets ne paroissent qu'à un certain âge, a été quelquefois accélérée par une tension continuée de fibres pendant longtems; cependant cette tension étoit fort opposée à la rigidité. La rigidité est un obstacle à l'action, elle en est incapable; & la constitution où les fibres sont rigides & inflexibles, n'est autre chose que l'état de l'humanité dans lequel l'action est la moindre qu'elle puisse être, sans blesser la santé. Malheureusement dans la vieillesse, la rigidité est nécessaire & incurable; elle est la source de

la pituite : les alimens toniques & corroborans, parent au moins ces inconvéniens ; mais nous parlerons ailleurs du régime que l'on doit obſerver dans les différens âges.

Telle eſt la façon de ſe gouverner par rapport aux alimens, dans les différentes conſtitutions naturelles de l'humanité ; mais il eſt néceſſaire d'obſerver, avec les Anciens, que toutes les parties du corps ne jouiſſent pas du même tempérament, la poitrine peut être délicate, & le reſte du corps être fort ; cette différence dépend, ou d'un vice héréditaire dépendant de la ſtructure acquiſe par nos parens, ou d'une tenſion continuelle & habituelle dans cette partie, dépendante des choſes auſquelles on nous exerce. Les chants forcés de trop bonne heure, la déclamation, l'habitude de parler trop haut ont ſouvent accéléré, ou fait naître la phtiſie. On peut lire les inconvéniens de ces exercices dans les Livres qui traitent de l'éducation médecinale, les orthopédies, &c.

Mais le viſcere dans lequel la différence de la conſtitution eſt la plus grande & la plus bizarre ; celui qui nous importe ici le plus de connoître par rapport à la doctrine des alimens, c'eſt l'eſtomac, qui

influe toujours par ses désordres sur la constitution universelle.

L'estomac est le viscere sur lequel les impressions des substances étrangeres font le plus d'effet : elles y sont admises immédiatement, elles le frappent & montent ses fibres sur un ton qui lui est particulier ; aussi n'y a-t-il point de viscere qui soit aussi susceptible d'habitude. Ces habitudes sont aussi nombreuses que la diversité de façon de penser des têtes qui le dirigent, & quoique l'habitude ne soit pas un vice par elle-même, qu'elle devienne même une seconde santé & un tempérament, elle est cependant, quand elle est mauvaise, la source des plus grands maux de l'humanité.

Il est difficile de réduire en classes ce que le caprice produit de variétés dans l'estomac ; il semble devenir susceptible de tous les plaisirs que la phantaisie des goûts, même les plus singuliers, fait naître chez les hommes : il prend de même les antipathies ; un mot, une idée le révolte, & le révolte constamment. Ce que nous avons dit des fibres dans nos Préliminaires, lui appartient d'une façon évidente ; il se monte sur un même ton, il hait & désire avec violence, il met tout le corps de la partie.

Nous renvoyons aux principes détaillés ailleurs ſur les fibres, pour expliquer ces différences.

L'eſtomac eſt, ou fort ou foible, & qu'on appelle ou chaud ou froid aſſez communément; parce que ſuivant la doctrine d'Hippocrate, l'eſtomac eſt fait pour cuire les alimens, & l'on comprend aiſément qu'il doit les cuire plus ou moins, ſelon ſon plus grand ou ſon moindre dégré de chaleur.

La cauſe de la chaleur eſt indépendante de l'action de l'eſtomac, il y participe comme tous les autres viſceres, & ſi l'on en croit la théorie de M. Boerhaave, il y a même plus de chaleur dans ce viſcere, parce que les troncs des arteres voiſines y ſont accumulés : le mouvement du ſang s'y trouve rapide, & la graiſſe qui eſt faite pour retenir & conſerver la chaleur, l'entoure en très-grande abondance. Mais que ces obſervations ſoient bien fondées ou qu'elles ſoient précaires, il n'en eſt pas moins vrai que la chaleur ne peut être qu'une cauſe très-ſubalterne de la digeſtion; l'action des fibres de l'eſtomac, & l'épanchement des humeurs qui s'y fait, ſont les cauſes les plus puiſſantes de la force digeſtive, & de l'activité de l'eſto-

mac. On a l'eſtomac plus ou moins fort, plus ou moins foible dans l'état de ſanté ; ce ſont les ſeules différences auxquelles nous devons nous attacher.

La force de l'eſtomac ne demande qu'à n'être pas prodiguée ni employée toute entiere ; l'expérience nous apprend combien on fatigue les organes, quand on leur fait faire les plus grands efforts qui leurs ſont poſſibles. Le cœur, tous les organes, n'emploient dans le cours ordinaire de la vie qu'une partie de leur force réelle, il doit en être de même de l'eſtomac. Tous les Médecins nous dictent qu'il faut ſortir de table avec encore un reſte d'appétit. La nourriture faite pour conſerver & augmenter la vigueur de l'eſtomac, comme celle de toutes les autres parties du corps, deviendroit deſtructive de toute cette vigueur, loin de la réparer, ſi elle fatiguoit les organes. Il faut proportionner les alimens aux beſoins réels, & ne pas abuſer de nos biens. Tant de cauſes concourent de tous côtés à nous rendre néceſſaires ces forces, même indépendamment de la volonté, qu'il faut les regarder comme un dépôt précieux, comme une reſſource dont nous ſentirons tout l'avantage, ſi nous la ménageons, & que nous per-

drons infailliblement, ſi nous ne la ménageons pas.

Quant à la foibleſſe particuliere de l'eſtomac, outre qu'elle ouvre la porte aux conſtitutions froides dont nous avons parlé, au défaut de coction & à toutes les maladies qui en peuvent dépendre, elle a par elle-même ſes incommodités, & des incommodités très-réelles. Tout eſtomac foible eſt plus ſujet que les autres à prendre de mauvaiſes habitudes ; il ſent davantage les moindres erreurs dans le régime, & ces erreurs ſont preſque inévitables.

Le régime qui convient à l'eſtomac fort, ne convient plus à ce viſcere, quand il eſt foible.

Il faut diminuer ſon fardeau, autant qu'il eſt poſſible, & ſi le corps exige beaucoup de nourriture, la partager en des intervalles beaucoup moins longs. Les alimens forts & difficiles à digérer, doivent être bannis de cette conſtitution de l'eſtomac. Ils doivent être légers, aiſés à digérer ; qu'ils ne ſoient ſurtout ni gluans, & capables d'inviſquer & de donner des entraves à l'humeur gaſtrique, ni trop délayans & capables d'un côté de relâcher les fibres, de l'autre, de noyer ce levain digeſtif.

Un des plus grands abus de cette constitution de l'estomac, est l'usage où sont presque tous les gens dont l'estomac est foible de se livrer à une trop grande boisson, sous prétexte de chasser & de faire descendre les indigestions qu'ils s'imaginent ; ils augmentent considérablement le mal dont ils voudroient se guérir, & si quelquefois il y a quelque soulagement actuel dans une indigestion, il s'en faut de beaucoup que la constitution de l'estomac y gagne. Il faudroit, pour ainsi dire, exalter les principes de l'humeur gastrique, augmenter leur action ; il faudroit donner de la tension aux fibres. Le thé, l'eau chaude, sur-tout lorsque l'on trouve que l'estomac est plein, & que l'on veut, dit-on, le nettoyer, font un effet tout contraire. La diéte séche leur convient mieux. Le sel en petite quantité, qui a cette dose, hâte la digestion, comme M. Pringle l'a prouvé, est un des meilleurs antidotes contre cette foiblesse. Les aromates, les toniques, les astringens légers la combattent ; les premiers fortifient la foiblesse actuelle : les astringens, sur-tout ceux qui ont une vertu combinée des stomachiques, produisent une force plus longue ; mais tous ces secours sont

inutiles, ſi aux préceptes qui s'appliquent à l'eſtomac même, on ne joint pas la plus exacte ſobriété, ſi l'on n'augmente pas les forces par l'exercice, & ſi l'on ne s'interdit pas tout travail d'eſprit, toute paſſion, toute inquiétude après les repas.

Celſe (*a*) a donné une longue méthode de ſe conduire, lorſque l'on a l'eſtomac foible, fondée ſur la raiſon & ſur l'expérience : on peut aiſément la réduire aux vrais principes ; mais ſans ces principes, on peut prononcer avec Sanctorius, qu'elle eſt fort dangereuſe.

(a) *Lib. 1. cap. 2.*



CHAPITRE II.

Des Régles de Régime néceſſaires dans les différens états & dans les différens périodes de la vie.

QUAND nous ſuppoſerions la nature humaine toute formée de la même proportion d'élémens, & qu'on ne pourroit admettre qu'une ſeule eſpece de tempérament, les différences néceſſaires que mettent entre les hommes, l'âge, le période de leur vie, le ſexe & les occupations auxquelles ils s'adonnent, en formeroient encore une variété preſque infinie.

Cette variété établie par le Créateur, produite par les beſoins de la ſociété, eſt la ſource des plus ſacrés & des plus reſpectables des devoirs des hommes les uns par rapport aux autres. La premiere différence qui ſe préſente, eſt celle des ſexes, inſtituée pour que la propagation de l'eſpece ſoit une ſource de liaiſon & de correſpondance entre les différentes portions de l'humanité ; mais quelque diſſemblables que ſoient les corps des

deux ſexes à certains égards, ces différences n'influent en rien ſur les loix que nous avons à leur preſcrire pour le régime. Aucune raiſon ne peut diſpenſer les femmes des loix de la ſobriété & de l'exercice; elles s'en diſpenſent cependant communément, & l'exercice eſt à charge à la plûpart de celles qui vivent dans l'opulence. Si elles s'y livrent, c'eſt irrégulierement, ſans autre régle que celle du plaiſir; auſſi leur conduite eſt la ſource de tant de maux, que le précepte même qu'elles négligent en devient plus démontré.

Le corps des femmes eſt naturellement plus fluet, plus mince & plus délicat que celui des hommes. Cette loi eſt aſſez générale dans toutes les femelles des animaux comparées aux mâles; cependant il n'y a que la femme qui ait cru avoir des droits à l'oiſiveté. Les fibres y ſont plus grêles, occupent moins de volume, & par conſéquent ſont d'une ſtructure moins ferme, plus aiſée à ſe rompre. Etant d'une trempe plus fine, elles laiſſent moins d'intervalle entr'elles, & le volume général du corps eſt moins grand. Cette texture rend la tranſpiration moins conſidérable; la circulation

du sang y suit les mêmes loix ; mais l'espace parcouru est moins vaste, les petits vaisseaux en plus grande quantité, si on les compare avec les troncs, ce qui fait que les femmes ont plus de chaleur, & une chaleur plus brûlante que les hommes. Les vibrations des fibres y sont plus vives & moins grandes, le mouvement moins fort, ensorte que malgré la vibratilité des fibres, elles engendrent beaucoup de glaires, & ont souvent le systême des solides en même tems délicat & relâché. Leur estomac est nécessairement plus foible que celui des hommes, il participe à la foiblesse du tout, & de plus éprouve des fatigues particuliéres. L'éruption des régles donne presque toujours une atteinte aux fonctions de ce viscere. Que conclure de toutes ces différences ? Que les femmes doivent s'observer sur la nourriture encore plus que les hommes. Elles doivent préférer la pluralité à la grandeur des repas, éviter tout ce qui est de digestion difficile, se faire d'autant moins d'habitudes, que leurs fibres sensibles vibrent plus fortement, & qu'elles éprouvent plus que les hommes tous les inconvéniens des antipathies & des désirs déréglés,

déréglés, & ſuivre d'ailleurs tous les préceptes que nous avons donnés à la nature humaine en général.

Nous devons avant tout une attention particuliere aux enfans, l'eſpérance & le vrai bien de l'humanité; c'eſt à la raiſon à guider cet âge qui a beſoin d'un ſecours continuel, & qui ne peut ſe le procurer à lui-même.

Pendant neuf mois l'enfant n'a beſoin d'aucun de nos conſeils; placé ſous la main du Créateur, il ſe nourrit, & ſa nutrition n'eſt pas moins un myſtere que ſa génération. Mais ſi-tôt qu'il a rompu ſes liens, il devient dépendant de la bienveillance des hommes; & ne ſçachant que gémir, il a à eſſuyer les caprices & les fantaiſies de l'uſage.

Déja la mauvaiſe conduite de ſa mere a pu lui procurer de mauvais élémens pendant ſa groſſeſſe. Les femmes ſont cependant aſſez averties par la voix des Médecins les plus habiles, de ſonger combien le dépôt qui leur eſt confié pendant ce tems, eſt précieux. Mais ſouvent les fantaiſies, les envies auxquelles elles ont attribué des propriétés ridicules, les empêchent d'entendre la voix de la raiſon. La plûpart s'imaginent qu'elles doivent beaucoup manger ayant

un fruit à nourrir ; elles ne sçavent pas que par-là elles multiplient les excrémens, & se préparent des tourmens, & pendant la grossesse & après l'accouchement ; elles augmentent les glaires qu'un estomac foible & gêné ne peut qu'engendrer, elles relâchent le ton des solides, diminuent la force des fibres organiques, qui jouent un si grand rolle dans l'accouchement, celles du cœur & des esprits. L'inaction qui leur seroit pardonnable, quand elles gémissent sous le poids d'un enfant, si elle n'augmentoit pas leurs maux, abbreuve encore leurs fibres, fait que la matrice se relâche (*a*). Hippocrate remarque que dans les tems & après les saisons humides, les enfans dont les femmes accouchent, sont plus foibles & les couches plus dangereuses, ou les fausses couches plus fréquentes (*b*). On peut en conclure qu'une trop grande quantité d'alimens, capable de produire ou la pléthore, ou la cachexie, a les mêmes inconvéniens, puisque l'une produit l'inaction, & l'autre le relâchement des solides.

(a) *Otium humectat.* Celſ. *lib.* 4. *cap.* 1.
(b) *Aph. sect.* 3. *cap.* 12.

Il importe aux femmes grosses de régler leur nourriture, de la diviser par intervalle, de multiplier leurs exercices sans se fatiguer, sur-tout de ne point trop introduire de parties étrangeres dans la masse de leur sang, soit aromatiques, soit salines; leurs impressions parviendroient jusqu'au fœtus. Ce sont des torts irréparables qu'elles lui font. Au surplus tant d'Auteurs illustres leur ont tracé des loix (*a*), qu'il est inutile de s'étendre davantage sur cet article, il vaut mieux porter nos vues sur les enfans nouveaux-nés.

Dans la plûpart des pays policés, comme chez presque toutes les nations barbares, le seul aliment de l'enfant est le lait de sa mere, ou celui de la nourrice qui lui tient lieu de mere, c'est la nourriture qui lui est destinée par la nature, & que le Créateur a formé de même pour tous les animaux quadrupedes.

Dans le Nord de l'Europe, en Islande

(a) *Vid. Quillet callipædia, Sammarthani de nutritione infantium.*

Education médecinale des enfans, tom. 1. chap. 1.

Essai sur la façon de perfectionner l'Espece humaine.

& dans d'autres contrées, le lait des animaux est ſubſtitué à celui de femme; un léger chalumeau jetté dans une jatte de lait auprès d'eux, invite les enfans à tetter.

Dans quelques parties de l'Angleterre & en Baviere, on éleve des enfans ſans le ſecours du lait de leur mere, ni d'un lait emprunté (*a*). Une eſpece de bouillie faite avec de la fleur de farine & de l'eau, leur ſert d'unique aliment (*b*). Vanhelmont qui avoit plus de génie que de jugement, ou avoit vu quelque choſe de pareil, ou l'avoit imaginé. Après une longue exclamation contre tous les inconvéniens qui peuvent rendre l'uſage du lait dangereux, il veut y ſubſtituer une nourriture exempte d'aucun danger, faite avec de la petite biere, du miel & de la farine. De quel côté eſt la raiſon, quelle méthode doit-on adopter?

Le lait de la mere inſtitué par la nature pour la nutrition de l'enfant, eſt certainement le ſeul qui ſoit exactement

(*a*) Voyez le Journal des Sçavans, année 1680.

(b) *De nutritione infant. ad vitam longam.*

proportionné à ſes organes. La nourriture dont il s'eſt ſervi, tant qu'il a été enfermé dans le ſein de ſa mere, faiſant un ſeul & même être avec elle, étoit, ſans contredit, la liqueur de l'amnios. Si-tôt que cette liqueur ne ſe ſépare plus, que l'enfant n'en fait plus d'uſage, le lait paroît; il paroît encore dans la groſſeſſe même, quand le fœtus eſt foible, & qu'il ne conſume pas aſſez de cette liqueur (*a*); c'eſt à-peu-près la même nourriture: les dégrés & les nuances de variations, ſont celles qui ſont preſcrites par la nature, & l'alaitement eſt autant dans ſon ordre que la groſſeſſe.

L'intérêt de la mere & celui de l'enfant ſont également, qu'une vraie mere alaite ſon vrai fils: que des raiſons fondées ſur la Politique, & dans l'utilité publique, prévaillent ſur l'inſtitut de la nature, à la bonne heure. Ceux qui ſont perſuadés qu'il eſt bon, pour de pareilles raiſons, de donner les enfans à des nourrices étrangeres, peuvent être bien fondés. Mais du moins, puiſqu'il faut choiſir une nourrice, qu'on la choiſiſſe non ſeulement ayant toutes les qualités que l'on exige ordinairement pour

(a) *Aph. ſect. 5. n. 52.*

les nourrices des Princes, & que M. Brouzet (*a*) a recueillies, mais la plus analogue à la mere, qu'il ſoit poſſible.

On choiſit ordinairement une brune. Je préférerois une blonde, ſi la mere eſt blonde; je voudrois que la ſtature, la figure, l'âge, la façon de vivre fuſſent à-peu-près les mêmes. La nourrice ne doit éviter que les mauvaiſes qualités de la mere. La ſobriété, l'exercice, les alimens aiſés à digérer, pris à différens intervalles, aucune eſpece de liqueurs ſpiritueuſes, ni trop de boiſſon, ni trop peu, tout ce qui peut faire un chyle doux, modéré, ni trop coulant, ni trop épais, un uſage médiocre des paſſions qui ne paſſe jamais en excès, point de parties qui ayent quelque âcreté ou quelque qualité éminente dans les alimens dont on leur fait faire l'uſage. Telles ſont les loix que doivent obſerver les nourrices (*b*).

Le Médecins qui veulent qu'on ſubſtitue le lait des animaux à celui de femme, exagérent l'imperfection des me-

---

(*a*) Voyez Education médecinale des enfans, tom. I. chap. 5.

(b) *Vid. Galen. de ſanitate tuendâ, lib. 1.*

res & des nourrices, les arment continuellement de fureur, ou leur font rouler des levains impurs dans le ſang, ſources d'une décadence toujours prochaine qu'ils annoncent depuis long-tems au genre humain. La vie douce, paiſible des brutes, qui, ſans raiſon & ſans paſſion, ſont toujours les mêmes, tend à leur perſuader que la nourriture que l'on tire de leur lait eſt meilleure, étant plus uniforme.

Quelque ſpécieux que ſoit ce ſophiſme, deux raiſons concourent à prouver que le lait des femmes eſt préférable.

La premiere eſt que le lait des femmes ſe tire de la mammelle même, ſans recevoir aucune impreſſion de l'air : il paſſe d'un corps dans l'autre par des tuyaux continus, ayant toujours le même dégré de chaleur, rien ne s'en évapore; ainſi les parties les plus ſubtiles des humeurs de la mere, qui peuvent s'épancher dans les tuyaux lactiferes, ſont pris par l'enfant & reçus dans ſon corps. Ils y jouent un rolle important pour la force & pour l'activité des fonctions (*a*). Les Anciens avoient bien remarqué la différence qui eſt entre le lait pris im-

(a) *Galen. Method. medend. lib. 11.*

médiatement des mammelles, & celui auquel on a donné du repos, ou dont on a laissé les parties perdre leur mouvement & jusqu'à un certain point même, leur forme & leur figure. Les femelles des animaux ne se prêtent pas à être ainsi tettées par un enfant, & la figure du corps de l'homme ne lui permet pas aisément d'emprunter d'elles ce secours.

Il est inutile de répéter ici d'après les Auteurs, tous les témoignages qui prouvent ce qu'un corps peut emprunter d'un autre corps. Ces exemples sont certains. Doit-on regarder comme plus analogues à l'enfant les parties volatiles qui sortent du corps de leur mere, que celles qui sortent d'un corps qui n'a ni la forme, ni la figure de l'humanité, ni même ses fonctions?

En second lieu, quoiqu'il soit impossible de nier ou de dissimuler même les imperfections de la nature humaine, il ne faut pas croire que les déréglemens & les vices reçoivent un aiguillon si puissant dans la raison des femmes, ni que la vie des brutes soit si uniforme ou si exempte d'altération. Une femme en fureur alaitant son enfant, lui a donné des convulsions. Cet exemple est peut-être unique. Mais d'ailleurs la tendresse

des meres pour leurs enfans, eſt un puiſſant antidote contre toutes les paſſions. Les paſſions modérées d'ailleurs, ſont plutôt ſalutaires que nuiſibles. Elles animent les vaiſſeaux, donnent du cours au ſang, lorſqu'elles ſont du genre des paſſions vives. Si elles ſont du genre des paſſions lentes, comme le chagrin, elles ſont diſtraites par les careſſes & la tendreſſe de l'enfant. D'ailleurs les femmes ruſtiques qui ſont nourrices, connoiſſent bien moins & les paſſions, & le défaut de ſobriété (*a*), que les femmes oiſives des gens riches.

Au ſurplus on peut choïſir, & même dans la néceſſité, on peut avoir recours aux animaux que l'on ne doit propoſer que pour reſſource.

Les femelles des animaux ont ſans doute moins de paſſions, mais on les laiſſe ſans exercice ; & alors elles ne peuvent donner qu'un mauvais lait, ou elles mangent beaucoup d'herbes dont le ſuc ne convient pas aux hommes.

J'ai connu un homme qui éprouva des ſymptomes très-violens, après avoir pris du lait de vache, il ſembloit avoir été empoiſonné. La vache avoit mangé

(a) *Vid. Gal. de ſanitate tuendâ, lib. 1.*

une forte dose de thitymale. D'ailleurs les animaux sont sujets aux fureurs de l'amour, à la terreur, à mille inconvéniens qu'ils partagent avec les hommes.

Je crois que les avantages qu'on peut retirer de leur lait pour la nourriture, ont été adoptés un peu légérement par quelques Auteurs.

Les gens qui, par un régime médecinal, font usage du lait de vache pour toute nourriture, peuvent être appellés en témoignage. Il est peu de jours où le lait se ressemble à lui-même, quoique l'on emploie toutes les précautions imaginables pour que la vache jouisse d'une vie paisible & des mêmes pâturages.

Les exemples que l'on rapporte de la force & de la vigueur de quelques enfans nourris avec du lait tiéde & évaporé, ne peuvent rien prouver, à moins que l'on ne compare des enfans qui soient dans la même position, & dans lesquels toutes les circonstances se répondent exactement. Les uns emmaillotés, ne peuvent faire aucun usage de leurs membres, ne dissipent point; les autres se roulent continuellement, & font le plus grand exercice que puisse

faire leur machine naissante (*a*). N'est-il pas naturel que les uns deviennent forts, que les autres au contraire soient plus foibles, malgré une bonne nourriture, mais qui n'est pas appliquée convenablement ?

Ce n'est pas que l'on ne puisse trouver une très grande ressource pour les enfans des hommes, dans le lait des animaux. Le vice & la pauvreté engendrent tous les jours des enfans exposés en naissant à la pitié publique, à charge dans leur naissance à l'Etat, qu'ils peuvent servir par la suite. Le peu de soin que l'on peut apporter à leur nourriture, exigeroit sans doute qu'on les conservât avec le lait des animaux. Moins de soins, moins de frais conserveroient plus d'enfans ; mais il ne s'agit pas dans ce cas de choisir, il se faut contenter du nécessaire.

La méthode de rejetter absolument le lait, s'éloigne entiérement de la nature. Vanhelmont qui la propose, s'excuse du soupçon d'être injurieux au Créateur. Il exagere les inconvéniens du lait, sans songer que ces inconvéniens n'appartiennent ni au lait bien formé, ni à un enfant bien robuste. Les accidens de la

(a) *Vid. Galen. de sanitate tuendâ, lib. i.*

dentition corrompent le lait. Croit-on qu'ils ne fussent pas en état de gâter ou d'infecter de même la digestion de tout autre aliment ? Quelque léger que l'on suppose un aliment étranger, est-il moulé sur le corps comme le lait de la mere ? Est-il aussi analogue à la liqueur dont l'enfant se nourrissoit dans son sein ?

Les exemples qu'on rapporte de Baviere & de quelques parties d'Angleterre, ne prouvent rien, sinon que la machine humaine a bien des ressources, & que malgré les conseils des amateurs de paradoxes, elle remplit heureusement les projets dans lesquels on la traverse. Le miel que propose Vanhelmont, est aussi sujet à s'aigrir que le lait. La petite biere dont on a ôté la partie spiritueuse par la coction, est un extrait acidule. Quelles raisons peut-on avoir de préférer cette composition bizarre à un aliment simple, naturel, que la nature fournit abondamment à chaque animal ?

Nous nous en tiendrons donc à l'usage de nos Peres, & nous tâcherons, par une bonne méthode, de prévenir tous les inconvéniens que l'on reproche au lait des femmes.

Le choix de la nourrice fait, l'enfant ayant vuidé son méconium, quelle est

la méthode de le nourrir (*a*)? Il doit y avoir assûrément de la différence entre les enfans, suivant leur volume, leur âge & leur santé. Quoiqu'Hippocrate ait prononcé, que plus les corps approchent de leur origine, plus ils ont besoin de nourriture; que la vie des enfans nouveaux-nés soit presqu'entiérement occcupée ou à manger, ou à dormir, il faut en donner plus à ceux qui sont plus forts, qui font plus d'exercice, épargner au contraire le lait à ceux qui sont emmaillotés, & qui n'ont l'usage d'aucun de leurs membres.

La plus grande partie des nations qui habitent l'Europe, ont coutume d'envelopper, de serrer dans des langes les enfans nouveaux-nés. En France, on ne leur laisse l'action des bras libres qu'après un peu de tems. Il paroît par les descriptions des Médecins, que chez les Grecs & les Romains, on suivoit à-peu-près la même méthode. Les Hébreux même, suivant le Texte sacré, emmaillotoient aussi leurs enfans.

Quelques nations du Nord, barbares, & plus attentives à augmenter la force de leurs enfans, qu'à les garantir des

(a) *Vid. Galen. de sanitate tuendâ, lib. 1.*

injures de l'air auxquelles ils les expoſoient au contraire volontiers, laiſſoient aux enfans les plus tendres la liberté de leurs membres. La même pratique eſt reçue aujourd'hui dans preſque toute l'Afrique & dans l'Amérique; & quoique Galien comparât les anciens Germains aux lions & aux ours, pour leſquels les régles ne ſont point faites, pluſieurs nations éclairées préferent la méthode de leur laiſſer la liberté. Les moyens par leſquels on prévient les dangers auxquels cette liberté pourroit les expoſer, ſont autant d'inventions de la tendreſſe paternelle, qu'on peut voir dans l'Ouvrage de M. de Buffon.

La différence qui en réſulte pour les enfans, eſt très-grande. Suivant la méthode reçue en France, d'emmailloter les enfans, ils ne font aucune eſpece de mouvement, leurs membres croiſſent dans le repos, & l'impulſion même du ſuc nourricier eſt gêné par les entraves qu'on leur donne; leurs cris ſont leurs ſeuls exercices, eux ſeuls donnent du mouvement à leur ſang, font ſortir leurs excrémens, dont ces malheureux ſont ſouvent gâtés pendant des heures entieres. Dans les enfans qu'on laiſſe à eux-mêmes, & jouir tout ſimplement

du mouvement de leurs membres, ces membres, tant que les enfans ne dorment pas, ſont dans un exercice continuel. Il faut juger chez eux de l'exercice, non par les effets qui en réſultent, mais par la grandeur de l'effort des muſcles, dans une machine ſi frêle & ſi délicate. Remper & ſe retourner, eſt leur exercice habituel, tous les muſcles entrent en contraction pour le faire, les jambes, les bras, les muſcles du dos, du col, de la tête & du bas-ventre ſont en mouvement, les vaiſſeaux ont plus d'action, & les dépenſes d'humeur que font ces enfans, ſont beaucoup plus grandes que celles des maſſes immobiles de nos pays.

Auſſi lorſque l'on expoſe nos enfans tout nuds devant le feu, ſe dédommagent-ils, & ſont-ils tous en mouvement.

Les nourrices ſuppléent à la vérité, à ce défaut d'exercice, en berçant & en remuant ces enfans. Mais quelle proportion peut-on établir entre l'exercice des premiers & le mouvement de ceux-ci? Cette proportion n'eſt point comme celle de l'exercice en voiture, à celui que l'on prend à pied. Les premiers à même dégré d'âge, doivent avoir un

dégré de force plus considérable que les autres, & doivent les surpasser, autant qu'un paysan ou un soldat doit être pour la force au-dessus d'un homme oisif & qui n'a pris aucun exercice dans sa vie.

Les enfans exercés doivent donc naturellement consommer plus de lait, le tirer avec plus de force, se nourrir davantage que ceux qui ont été enveloppés de langes. Ils acquierent en effet tant de force, qu'au rapport de quelques voyageurs, on voit en Afrique les enfans des Négresses, grimper aux cuisses de leurs meres, & s'y tenir attachés pendant qu'elles travaillent, pour tirer le lait de leurs mammelles.

On devroit accorder à ces enfans plus de lait qu'à ceux de nos pays; cependant c'est tout le contraire. Leurs meres condamnées au travail, n'ont que des heures réglées dans la journée où elles puissent nourrir leurs enfans; souvent elles en sont fort éloignées, à-peu-près comme les femelles des animaux.

Dans nos pays, les nourrices ou les meres s'écartent peu de leurs enfans. S'ils ne dorment pas, on leur présente la mammelle; s'ils se mettent à crier, on la leur présente encore, comme si tous les cris dépendoient de la faim, & n'é-

toient pas occaſionnés par la gêne qu'on leur fait ſouffrir. Ces enfans s'aſſouviſſent de lait ſans ordre, ſans meſure, s'en rempliſſent ; & le moindre accident qui leur arrive tous les jours, c'eſt le regorgement qui ſe fait d'un eſtomac abſolument rempli, & à qui l'on apprend à ne pas embraſſer fortement les alimens. Il faut, pour que le lait ſe digere dans l'eſtomac de l'enfant, qu'il s'y prenne & qu'il s'y coagule, comme nous le voyons dans l'eſtomac des veaux que l'on tue dans l'état de la ſanté la plus parfaite ; que la bile agiſſe ſur lui comme ſur une maſſe ſolide & mâchée, en un mot, que toutes les humeurs digeſtives le pénetrent intimement. Si l'on ne ſuit pas les régles générales de la digeſtion, on fera ſouffrir aux enfans tous les inconvéniens que quelques Auteurs reprochent injuſtement au lait, & qui ſont les fruits d'une gourmandiſe prématurée.

Le grand art à employer, pour que les enfans ſoient bien nourris, conſiſte à régler leur nourriture, & à la proportionner à leur force pour la quantité. Il ne faut jamais les laiſſer ſe gorger de lait, mais leur retirer la mammelle, quand ils la déſirent encore, & ne ſe pas laiſ-

ſer toucher par leurs cris. Il faut leur en donner à pluſieurs repriſes dans la journée, cinq ou ſix fois tout au plus, plus ſouvent & en moindre quantité, quand ils ſont plus jeunes. Ces précautions doivent être encore proportionnées à l'âge du lait de la nourrice, à la nourriture, au peu d'exercice de cette mere ſuppoſée ; on doit donner moins d'un lait qui eſt plus épais, on peut accorder davantage de cette liqueur, quand elle eſt plus tenue & plus fluide.

Si cette méthode de proportionner le lait aux forces de l'enfant, eût toujours exactement été ſuivie, elle eût ſuffi pour conſerver à bien d'illuſtres maiſons, des héritiers qu'une mort prématurée leur a enlevés ; elle eût fait diſparoître bien de vaines objections que l'on fait contre l'uſage du lait.

Mais bientôt l'accroiſſement de l'enfant eſt prodigieux, ſon corps ſe fortifie, ſa vivacité devient plus grande, ſes ſens ont plus d'exercice, ſes membres affermis commencent à avoir une action aſſurée. Juſqu'à ce tems il a fallu le nourrir avec le lait ſeul de la mere ; le tems où l'on peut commencer à lui donner d'autres alimens, eſt illimité ; la voracité & la force de l'enfant peu-

vent persuader d'en faire usage plutôt ; sa foiblesse, son peu d'appétit doivent en dissuader. Dans le Sénégal, chez les Canadiens, peuples qui n'ont d'autres dogmes que ceux de la nature, les enfans se nourrissent un an entier du lait de leur mere, sans y rien ajouter ; cependant ces enfans n'ont jamais été emmaillotés ; & ces hommes sont certainement autant au-dessus des Européens par la force du corps, qu'ils sont au-dessous de nous pour les lumieres & la culture de l'esprit.

En France, au bout de trois ou quatre mois, on commence à leur donner un aliment étranger ; la nourrice l'imbibe & le pénetre de sa salive avant que de le donner à l'enfant. La même personne qui lui donne son lait, peut lui donner sa salive, pourvu que sa bouche soit saine & qu'il n'y ait point de dent gâtée qui infecte cette liqueur ; mais je voudrois que ce fût la nourrice-elle-même qui lui donnât sa salive, & que ce ne fût point de vieilles femmes dont la salive tourne toujours à l'aigre, que l'on chargeât de ce soin.

Nous souscrirons avec ardeur à toutes les critiques que la raison a faites de cette liqueur indigeste & matte que l'on

donne aux enfans dans le premier période de leur vie, ſous le nom de bouillie, composée d'un lait bouilli & épaiſſi, dont la partie butyreuſe & caſéeuſe l'emporte beaucoup ſur la partie ſereuſe & ſavonneuſe : on joint à ce mucilage épais une farine groſſiere & qui n'eſt point fermentée ; on n'a dans cette eſpece de nourriture, qu'un mucilage gluant, viſqueux, difficile à briſer par une machine à peine formée. Elle n'excite aucune eſpece de titillation dans les glandes ſalivaires, n'eſt point broyée, reſte dans l'eſtomac, & eſt plus capable d'augmenter les excrémens que de nourrir ; mais cette maſſe fade d'excrémens inviſque la bile, produit un amas de glaires & de pituite ; de-là toutes les obſtructions des glandes du méſentere, & des parties lymphatiques, qui ſont la cauſe la plus ordinaire de la mort des enfans.

C'eſt à l'uſage de la bouillie qu'on peut ſubſtituer les décoctions des farineux fermentés, déja cuits, le miel & les autres mucilages légers, pourvu qu'ils n'ayent point d'acides développés. C'eſt ici que la préparation propoſée par Vanhelmont, peut avoir lieu, ſans en adopter cependant la petite biere.

Les enfans de ceux qui ſont accoutumés à manger de la viande, & qu'on doit apprivoiſer à cette nourriture, pourroient commencer à faire uſage des bouillons peu ſalés, & réduits en potage avec du pain.

L'enfant ſera bientôt en état de ſe paſſer du lait de ſa mere. Vingt ou vingt-deux des dents qu'il doit avoir, lui ſuffiſent pour le mettre en état de prendre des alimens ſolides; ſon exercice devient alors prodigieux & continuel; à meſure que ſon ſommeil diminue, ſes ſens s'occupent continuellement ſur quelqne choſe de nouveau; Quoique l'accroiſſement qu'il prend ne ſoit pas comparable à celui qu'il a pris les deux premieres années de ſa vie, il eſt encore prodigieux, ſi on le compare à celles qui ſuivront, notre corps eſt alors dans le cas de la nutrition, *Non ad robur ſolùm, ſed ad incrementum.*

Les enfans en général, ſont voraces, ils mangent à proportion de leurs corps, plus que les hommes formés, & le font plus ſouvent, ſans aucune eſpece d'incommodité.

Hippocrate en avoit conclu que la chaleur innée étoit plus grande chez les

enfans, que dans tout autre âge, qu'elle conſumoit la nourriture avec plus de force; & il vouloit que l'on eût l'attention de leur donner plus de nourriture, quand ils étoient malades (*a*). Cette grandeur de la chaleur innée ne les empêchoit cependant pas d'être regardés comme phlegmatiques (*b*). Pour concilier cette contradiction apparente, il ſuffit de ſe rappeller que ces quantités de chaleur & de force ſont toujours en proportion avec le volume du corps & l'état des vaiſſeaux.

Le ſang des enfans parcourt un cercle étroit, les vaiſſeaux ſont mols & flexibles, cedent aiſément à l'impulſion du ſang; & toute la maſſe dans un tems donné, eſt plus ſouvent offerte aux poumons & aux vaiſſeaux capillaires. La ſtructure des fibres ſenſibles, frêle & délicate, leur donne une action tonique d'autant plus vive, qu'elle eſt partagée à moins d'eſpace. Toutes ces cauſes jointes enſemble, rendent les ſucs digeſtifs, & les forces de l'eſtomac, à proportion plus grandes chez eux que

---

(a) *Sect. 1. Aph. 14.*
(b) *Hippocrat. de victûs ratione, lib. 2.*

chez les adultes. La flexibilité & le nombre des vaiſſeaux, la réaction moins forte, les rendent phlegmatiques & pituiteux, ſi on les compare aux autres âges de l'humanité. Cependant la chaleur qu'ils engendrent, fait que leurs ſucs lymphatiques ſe déterminent aiſément à l'acrimonie ; mais cette acrimonie eſt d'une nature particuliere. Leur urine eſt plus trouble, plus mouſſeuſe, moins condenſée, cependant elle s'altere plus promptement, & jette une odeur ſinguliere & très-fœtide ; les enfans ſont plus ſujets à toutes les âcretés de la lymphe qui ſe portent à la peau, & leur corps imbibé de pituite, developpe de tous côtés, même dans la meilleure digeſtion, un acide qui ne ſe retrouve pas dans les adultes, & qui pénetre juſqu'à leurs ſueurs.

Une pareille conſtitution indique la néceſſité de ſe nourrir plus ſouvent ; mais on doit faire uſage d'alimens légers, aiſés à digérer & à s'aſſimiler. Sans ces précautions, des organes qui font bien leurs fonctions, mais qui ſont fort délicats & fort foibles, ſe trouveroient ſurchargés, & la ſuite en feroit la demi-aſſimilation, la production des glaires, les maladies, les gonflemens du méſen-

tere & de toutes les glandes lymphatiques : gonflemens que nous voyons arriver tous les jours chez les enfans qu'on abandonne à leurs fantaisies, soit par misere, soit par tendresse mal entendue.

Quoique les enfans croissent beaucoup, la régle d'Hippocrate pour la proportion des alimens à l'exercice, jouit pourtant ici pleinement de ses droits ; la somme des excrémens sensibles, & de la transpiration, doit ramener, après l'usage des alimens, leur corps au même poids ; l'application des sucs qui se fait tous les jours pour l'accroissement, ne doit pas être sensible pour la balance.

Ce sont donc les mucilages les mieux cuits & les mieux fermentés qu'on doit leur donner ; leur pain sera bien levé & léger ; on doit leur faire manger peu de viande, & il faut choisir celles qui ont les principes les moins âcres : nulle espece de gibier ne convient aux enfans ; les œufs, les panades, les légumes légers, les fruits doux sont leurs alimens, & l'assaisonnement qui convient le mieux à la base de leur nourriture. Il faut que ces alimens soient détrempés, humectans ; qu'ils portent avec eux leur boisson, & qu'on ne soit pas obligé de noyer l'estomac des enfans, avec une quantité d'eau

d'eau énorme qui ne fait que relâcher les fibres.

Il ne doit entrer dans leur régime ordinaire, ni thé qui énerve les fibres comme boiſſon tiéde, ni caffé qui, comme huileux & contenant une huile brûlée, les anime mal-à-propos, & qui doit être regardé comme un remede, & non pas comme un aliment; le chocolat qui agit comme une ſubſtance mucilagineuſe & huileuſe, inviſquante & fort épaiſſe, ou comme un aromatique développé, ne doit point avoir lieu ici.

Leur boiſſon doit être l'eau ſimple, ſuivant le conſeil de M. Harris (*a*). Cet Auteur a remarqué avec raiſon, que les liqueurs fermentées ſervent de levain pour tourner à l'aigre les matieres contenues dans l'eſtomac des enfans, & il voudroit que l'on leur en interdît l'uſage, juſqu'à l'âge de puberté. Je ſouſcris à cet avis d'autant plus volontiers, que les uns ſont ou aigrelets & oligophores, & alors ils ont le danger de fermenter dans l'eſtomac; ou ils ſont forts & vigoureux, & alors ils donnent aux fibres un ton dont elles n'ont pas beſoin, & qui pervertit l'ordre de la nature.

(a) *De morb. infantum acutis.*

Doit-on varier les alimens chez les enfans? Doit-on s'en tenir exactement aux mêmes? C'est la derniere question qu'on peut proposer sur le régime de cet âge, & sur laquelle je ne crains pas de répondre que la variété est de beaucoup préférable à l'uniformité.

L'enfant accoutumé à une nourriture uniforme, quelque salutaire qu'elle soit, a nécessairement l'estomac apprivoisé à son impression. Les organes sont paresseux à digérer, parce qu'ils ne sont pas aiguillonnés par une sensation vive & insolite, la bile doit se séparer en moindre quantité. Tout languit, & tous les maux de l'inaction peuvent à peine être corrigés par l'exercice.

D'ailleurs ce genre de vie impraticable, si ce n'est dans les premieres années, affoiblit le ton des fibres de l'estomac, & le rend incapable de la moindre espece de changement. La variété au contraire dans les choses saines, l'anime à la digestion, lui donne le plaisir du chatouillement & éveille l'appétit. Cette différence dans les principes des liqueurs admises dans la masse du sang, ne permet pas aux mauvaises qualités de s'y introduire, d'y prendre racine, & de plus, fait acquérir l'habitude de pou-

voir ſe nourrir impunément de ce que la nature nous offre. Le conſeil de Celſe, tant de fois répété dans cet Ouvrage, a donc auſſi ſon application à l'enfance.

L'homme par l'obſervation de ces préceptes, que la nature ſemble lui avoir dictés, & que la raiſon doit faire exécuter, croît & augmente tous les jours. Ses fibres deviennent plus fortes, plus ſolides, ont plus de réaction. Les liqueurs gagnent auſſi plus de conſiſtance; de pituiteux, l'homme devient ſanguin vers l'âge de puberté. De ce ſang qui a enfin acquis toutes ſes qualités eſſentielles, & qui ſe trouve formé comme il doit l'être pour les beſoins futurs de l'humanité, coulent les liqueurs les plus précieuſes. La ſemence, les eſprits, l'odeur même affectée à chaque ſexe, qui n'exiſtoit pas dans l'enfance, & une infinité de parties plus ſubtiles encore qui donnent de la force aux déſirs, de la vigueur aux nerfs, qui ſont l'inſtrument par lequel les paſſions ſe développent. La puberté eſt le tems où les corps des deux ſexes commencent à différer entr'eux; les viſceres glanduleux ſemblent y acquérir une action qu'ils n'avoient pas, les muſcles chez les mâles y deviennent ſingulièrement forts.

M. Ruſſel, Médecin Anglois, a développé avec la plus grande ſagacité, les différences énormes que la puberté développe entre les corps des animaux qui jouiſſent de toutes leurs propriétés, & ceux qu'on a mutilés. Mais par rapport aux digeſtions & à la nourriture, la ſeule diſtinction que nous ayons à faire; c'eſt que l'on doit être beaucoup plus réſervé ſur l'uſage des aromates, des alimens de haut goût, des ſpiritueux pour les hommes ordinaires, que pour les Eunuques qui tendent toujours au relâchement, & chez leſquels la graiſſe eſt toujours prête à s'épancher; la puburté des femmes fait des effets moins violens, elle augmente l'action des nerfs & des viſceres glanduleux; mais elle eſt ſi ſouvent précédée de langueur, d'atonie, toujours occaſionnée par une enfance oiſive & contrainte, qu'ordinairement dans les Villes, & chez les gens opulens, les Médecins ſont obligés d'aider ſon apparition par des remedes, & par des alimens toniques.

C'eſt à cet âge, dans l'un & l'autre des ſexes, que l'action tonique augmente conſidérablement la tenſion des fibres, & diminue leur ſoupleſſe. Les vaiſſeaux y prennent le plus de diſpoſi-

tion à se tendre, & à se rompre s'ils ne sont pas forts. Le sang plus brillant & plus dense, donne aussi occasion à plus de miasmes & de parties étrangeres de se développer. Son activité est plus grande ; les levains étrangers, qui séjournent dans quelques parties du corps, cédent à son impulsion, & font éclorre leurs effets. Quand une fois l'homme a passé cette premiere jeunesse, il peut jouir de tous ses biens avec plus de sécurité ; cet âge est l'âge des précautions. Chez la plûpart des jeunes gens exercés, il faut s'attacher au régime des tempéramens sanguins. Chez les filles au contraire, ce sont les toniques & les aromatiques qu'il faut employer, avec la précaution cependant d'éviter tout danger de rupture, sur-tout vers les vaisseaux du poumon, les plus foibles & les plus fatigués dans les filles qui ont les pâles couleurs.

Lorsque l'homme est parfait, qu'il n'a plus à augmenter le volume de son corps, son seul objet doit être de conserver les biens qui lui sont acquis. Les accidens qui peuvent lui survenir, font l'objet des différens Chapitres de cet Ouvrage, avec les régles générales qui lui appartiennent comme à tous les hommes ; il

n'a qu'à ſuivre celles du climat qu'il habite, de ſon tempérament, de l'état qu'il a embraſſé. Portons nos vues ſur la vieilleſſe reſpectable, qui, après avoir conſumé ſes forces pour le bonheur général, implore de nouveau les ſecours des hommes. Tâchons de lui faire paſſer des jours ſereins, adouciſſons-lui les incommodités néceſſaires de ſon âge.

Cet état brillant de l'homme, dans lequel, après avoir acquis toutes ſes forces, il les conſerve ſans rien perdre, eſt en lui-même un point indiviſible, qui, ſi-tôt qu'il a exiſté, n'exiſte plus. Hippocrate l'a prononcé (*a*); ſi tôt que notre corps eſt parvenu à ſon point de perfection, il marche néceſſairement à la décadence. La ſource des richeſſes du corps, eſt auſſi la ſource de ſes pertes.

La circulation, l'action du cœur, la réaction des arteres, après avoir développé & fortifié les fibres, les endurcit, les rend moins ſouples, en continuant le même méchaniſme, en leur appliquant toujours des ſucs nutritifs. Les parties molles, par la raiſon qui les a affermies, ſe durciſſent, deviennent moins propres à l'action. Quoique plus foiblement, le

(a) *Sect. 1. Aph. 2.*

même méchaniſme continue juſqu'à ce que la circulation devienne impoſſible, & que la mort ſuccede néceſſairement à l'exercice de la vie.

Deux choſes font donc le point de vue de la vieilleſſe ; en premier lieu, la rigidité & la dureté dans les ſolides, qui produiſent un deſſéchement & une immobilité dans les fibres & dans les vaiſſeaux ; en ſecond lieu, le peu de coction des principes des liqueurs, qui les rapproche de l'état des enfans & des femmes, mais avec des différences bien remarquables.

La vieilleſſe eſt ſeche & froide, ſuivant les Anciens ; elle approche beaucoup de la mélancolie, auſſi lui en donne-t-on le tempérament ; il y a ſéchereſſe dans les ſolides, il y a froideur, ou *glutinoſum iners* dans les liqueurs.

Cependant comme il importe beaucoup pour les régles du régime de la vieilleſſe, d'avoir une connoiſſance exacte de ſes humeurs, il eſt bon de nous arrêter un peu ſur le *glutineux*, qui appartient à cet âge, & qui lui eſt propre. L'eau ne peut pas abbreuver les fibres & ſe gliſſer dans leurs intervalles comme dans la jeuneſſe ; le corps n'a point un aſpect humide, il eſt ſec & décharné.

Mais tout ce qu'il y a de plus humide dans le corps ſe porte aux couloirs naturels, s'y épanche, & ſort hors du corps. Leurs crachats ſont d'une abondance & d'une groſſiéreté qu'on ne retrouve point ailleurs. Leurs urines ſont copieuſes, mais toujours crues. Les glaires prédominent chez eux, mais les glaires ſortent. La maſſe du ſang reſte donc poiſſeuſe, ſans avoir la denſité de l'âge meur; au contraire les principes groſſiers ſe trouvent réunis enſemble dans la vieilleſſe, comme dans ces mucilages que Galien appelle *craſſarum partium*, ou des parties peu élaborées ſont jointes enſemble; c'eſt le παχυμερης oppoſé au λεπτυσμὸς, mais bien différent de l'ατρέον ou du *denſe* (a). Il faut que les liqueurs quelles qu'elles ſoient, ſe renouvellent; les alimens leur ſont donc néceſſaires. La nutrition des fluides eſt toujours indiſpenſable; cependant ſuivant la définition que Galien nous donne des glaires, les vieillards ſont toujours pleins d'un aliment à demi-cuit, & l'on re-

(a) *Vid. Galen. de facult. medicam. paſſim; & Gorris definition. medic. ad verba citata.*

connoît aiſément la vérité de l'axiome d'Hippocrate : *Quædam aluntur tantùm ad robur uti ſenes.*

Ce peu de théorie fait aiſément comprendre pourquoi (*a*) Hippocrate a dit que les vieillards ſupportent aiſément le jeûne. Pourquoi il dit que (*b*) les catharres chez eux ne reçoivent aucune coction. Pourquoi enfin il prononce (*c*) que cet âge eſt ſujet à beaucoup moins de maladies vives que les autres.

Au ſurplus on doit diſtinguer pluſieurs périodes dans la vieilleſſe. Une vieilleſſe fraîche & commençante ne doit pas être conduite comme une vieilleſſe décrépite ; il y a outre cela deux objets de déſirs, quand on eſt parvenu à cet âge. L'un eſt la ſalubrité de la vie, l'autre eſt de prolonger ſa durée ; frêle eſpérance que tous les hommes ſe permettent.

Le commencement de la vieilleſſe nous indique de travailler à retarder ſes progrès, en entretenant la ſoupleſſe des fibres, ſans diminuer l'activité des viſ-

(a) *Aph. ſect. 1.*
(b) *Ibid, ſect. 2.*
(c) *De victûs ratione, lib. 1.*

ceres. On doit commencer par bannir du régime toutes les ſubſtances qui ſont capables d'endurcir les ſolides, & de produire une rigidité anticipée. Les liqueurs fortes, les aromates qui, en augmentant l'action des ſolides, fouettent les liqueurs, donnent une nouvelle intenſité à leur action. Les exercices violens, les paſſions vives, doivent en être excluſes par les mêmes raiſons. A leur place, peu d'alimens, puiſque leur trop grande quantité eſt nuiſible ; mais des alimens délayans, pris à de grands intervalles, & en petite quantité ſuffiſent : ces alimens ne doivent point être glutineux. On ne doit faire uſage que de pain bien fermenté, bien cuit ; les viandes légeres doivent être ſeules d'uſage : on doit rejetter les pâtiſſeries & les préparations où la farine eſt mal cuite & mal fermentée. Le vin (*a*), que les vieillards regardent ordinairement comme un remede qui appartient à leur âge, & qu'ils appellent leur lait, a été capable de précipiter la vieilleſſe avant le terme qui lui étoit preſcrit. L'obſervation journaliere des yvrognes le démontre. Cette liqueur n'eſt donc point

(a) *Vid. Galen. de ſanitate tuendâ, lib.* 5.

un contre-poiſon pour la vieilleſſe ; la fauſſe force qu'elle donne, eſt un ſecours d'un moment qu'on achete par la rigidité qu'elle augmente. Le vin, & ſur-tout ſon eſprit, ont la propriété de coaguler le ſang, la lymphe & les humeurs du corps humain. Freind, Boerhaave, tous les Médecins Chymiſtes en conviennent. Les ſquirrhes du foie, des glandes, de l'eſtomac, du goſier, les indurations du pylore, ſont des obſervations familieres dans les cadavres de ceux qui ont abuſé des liqueurs ſpiritueuſes. Comment donc peut-on les propoſer à la vieilleſſe, où tout tend à cette induration oſſeuſe ou calleuſe ? Au contraire, les vieillards bien conſeillés doivent tremper leur vin, doivent en faire uſage de très-légers ; & après tout l'eau pure convient à tous les âges de l'homme, & n'eſt exclue pour aucun. Les fruits ſavonneux de l'été peuvent juſqu'à un certain point empêcher la viſcoſité de leurs humeurs ; mais pour que leur uſage ſoit ſalutaire, il faut conſulter les forces de l'eſtomac. Galien (*a*) conſeilloit le miel aux vieillards, à l'exem-

(a) *De ſanitate tuendâ, lib. 5.*

ple du Médecin Antiochus qui en faisoit usage, ayant soin dans tous ses repas de choisir pour alimens des légumes légers que leur qualité savonneuse rendoit propres à tenir le ventre libre. Ce conseil est fondé dans la nature même; mais le miel & les savonneux sucrés n'ont pas assez de vertu pour corriger la glutinosité & la ténacité des alimens farineux, comme cet Auteur paroît le faire entendre. Nous sommes bien davantage de son avis, lorsqu'il conseille aux vieillards de se faire sécher & conserver pour l'hiver des fruits de l'été, afin de faire toujours couler dans leurs liqueurs un suc capable de prévenir & de combattre la viscosité.

Les exercices des vieillards doivent être doux & modérés : ils ne doivent ni fatiguer leurs solides, ni fouetter trop leur sang ; mais les promenades à pied, telles qu'elles conviennent à des gens graves, mais les jeux & les exercices modérés, mais les plaisirs de la campagne, & sur-tout ceux de l'agriculture qui conviennent à la prudence des vieillards, qui environnent leurs corps des parties subtiles des plantes, & qui leur font respirer un air pur & salutaire, doivent occuper la plus grande partie de

leur vie (*a*). Les bains qui étoient si fort en usage chez les Grecs & les Romains, sont un remede pour les vieillards.

Les Anciens, dès les premiers âges, comme on le voit par l'exemple de Nestor dans Homere, ont porté l'exactitude du régime à un point auquel nous ne parviendrons jamais. Ce héros, le plus vieux des Grecs, se baigne ; il prend après son bain sa nourriture, & se livre ensuite au sommeil. La souplesse des fibres nécessaires pour l'une & pour l'autre digestion, est procurée dans cet exemple, d'abord par le bain, puis par le sommeil (*a*). La doctrine d'Hippocrate est conforme à celle d'Homere, & toutes les deux reçoivent un nouveau jour de la théorie des Modernes (*b*).

La vieillesse décrépite est plutôt une espece de maladie qui mene à une mort inévitable, qu'un état qu'on puisse appeller santé : courbé vers la terre, incapable d'aucune action, privé de l'exercice libre de ses sens, ayant la diges-

(a) *Vid Galen. de sanitate tuendâ, lib. 5.*

(b) *Victûs ratio quæ refrigeret & humectet, labores minimè calefacientes, nec colliquantes.* De victûs ratione, lib. 1.

tion foible, les solides racornis, les fluides visqueux & coulans à peine, un vieillard dans cet état n'ose plus demander qu'on lui prolonge la vie ; cependant si on ne veut pas abbréger ses jours, il faut toujours un régime humectant. Ces vieillards sont fanés par la sécheresse, pour me servir de la comparaison que Galien (*a*) emprunte des plantes : la réparation que produit le peu de nourriture qu'ils peuvent prendre à la fois, est pour eux un cordial qui les ranime ; mais si on leur en laisse trop prendre, elle opprime cette même force, & les tue quelquefois, lorsqu'on s'y attend le moins. Laver les humeurs, en ôter les sels trop âcres, ranimer un peu les solides, voilà les effets qu'on peut attendre de la nourriture chez ces vieillards. Ce qui nourrit aisément & en peu de volume, doit faire leur nourriture. Les panades, les soupes, le chocolat, doivent en être la base. Cette derniere liqueur est d'une grande ressource pour eux, quand elle est suffisamment aromatisée ; elle contient un mucilage en émulsion qui n'est point visqueux, peut-être un peu trop huileux, mais que les aro-

(a) *De sanitate tuendâ, lib.* 10.

mates corrigent aiſément : après ces légers repas un peu de repos, après le repos un peu d'exercice dans un air plutôt humide que ſec. L'on ſent aiſément la théorie & les raiſons de la conduite que nous propoſons après la nourriture ; le repos & le ſommeil léger ouvrent tous les conduits, permettent aux parties préparées pour la nutrition d'entrer dans le ſang : quand elles y ſont, l'exercice aide leur aſſimilation. Leur boiſſon doit être un vin léger qui contienne peu d'eſprits : s'il étoit légérement aromatique, je le préférerois (*a*) ; mais ils doivent éviter les vins auſteres, forts, rouges & aſtringens.

A meſure que le fardeau augmente, on doit diminuer la quantité des alimens & augmenter le nombre des repas. Les vieillards s'endorment enfin, malgré tous nos ſoins, & une mort paiſible finit une vie miſérable, plus à charge encore à eux-mêmes, qu'elle ne l'eſt aux autres.

C'eſt au régime de ces âges que l'on doit rapporter l'objet des recherches de pluſieurs Sçavans, la méthode de prolonger la vie de l'homme. On peut en-

---

(a) *Vid. Galen. de ſanitate tuendâ, lib. 4.*

trer dans cette recherche par deux motifs. L'un est l'orgueil d'un homme qui se croit au-dessus des loix de la nature, & qui veut chercher à les enfreindre. L'autre est simplement un motif digne d'un Physicien, qui veut sçavoir jusqu'à quel point on peut retarder la vieillesse & prolonger les jours que le Créateur veut bien que nous passions sur la terre. On ne peut reprocher qu'un orgueil insupportable aux prétendus Adeptes, qui comptoient vivre trois cens ans, s'ils le disoient de bonne foi; & leur mort précipitée a couvert cet orgueil de ridicule.

L'élixir des propriétés, par lequel Paraselve, au milieu de la mal-propreté & des excès, se promettoit les années de Mathusalem, ne l'a pas empêché de mourir à quarante-sept ans : malgré tous les êtres premiers que les autres Adeptes sçavoient tirer des métaux, à peine en peut-on compter un qui soit parvenu à une vieillesse extrême.

Il est assez inutile de réfuter ces prétentions frivoles ; mais il n'est pas hors de propos de remarquer que presque tous ces prétendus moyens d'allonger le cours de la vie, sont au contraire propres à l'abbréger. Toutes ces préparations sont des teintures métalliques,

très-échauffantes, qui augmentent l'action des ſolides, & qui, par un uſage habituel, procurent la rigidité. Souvent même l'eſprit de vin qui en fait la baſe, criſpe & coagule les humeurs, & concourt auſſi à accélérer la vieilleſſe.

Si quelque choſe peut prolonger la vie des hommes, ce qui devient preſque impoſſible par les accidens inévitables dont l'humanité eſt aſſiégée de tous côtés, c'eſt la méthode que nous allons propoſer, & dans laquelle nous avons pour guide le grand Chancelier Bacon (*a*), & M. Boerhaave (*b*).

Pour prolonger la vie autant qu'elle peut l'être, il faut tâcher d'entretenir la ſoupleſſe des fibres autant qu'il eſt poſſible. Si les fibres ſont ſouples, elles ſeront abbreuvées d'humidité : les vaiſſeaux auront une action modérée, & les qualités eſſentielles des liqueurs qui en dépendent, auront de même leur perfection ; par conſéquent il faut éviter tout ce qui peut produire de grandes alternatives de tenſion dans les fibres, de grands mouvemens dans les humeurs ;

(a) *Hiſtoria vitæ & mortis.*
(b) *Inſtit. medicin. n. 1053.*

& pour le faire avec fruit, il faut commencer dès la premiere jeunesse. En général, la santé est une des choses les plus nécessaires à conserver à quiconque veut jouir d'une vie longue ; les maladies qui sont accompagnées de fiévre, par le mouvement qu'elles occasionnent dans les fluides & dans les solides, font faire plusieurs pas en avant vers la rigidité. Cependant on ne peut pas nier qu'il n'y ait des maladies qui, suivant M. Boerhaave, disposent le corps à la longévité. Ce grand homme l'a prononcé des fiévres intermittentes. Le mouvement accéléré que ces fiévres procurent, cesse promptement, & fait place au repos. Elles servent par les alternatives de crispation & de relâchement qu'elles occasionnent, à fondre & à résoudre les obstacles qui peuvent naître dans les glandes ; elles délivrent le corps des maux, que leur guérison imprudente y laisse au contraire. Mais après tout, suivant les idées de M. Boerhaave (*a*), ces fiévres ne disposent à la longévité, qu'en enlevant des obstacles, qui, s'ils n'existent pas, n'étoient pas en état de nuire.

Il faut donc commencer de bonne

(a) *Aph. n.* 457.

heure à penser à son corps, & observer exactement la proportion qui doit exister entre la somme des excrémens & celle des alimens. Les grands travaux sont interdits, puisqu'ils produisent dans les jeunes gens même la rigidité.

Les travaux de l'esprit desséchent & endurcissent encore plus ceux du corps (*a*), sur-tout quand ils sont joints aux vieilles & aux fortes méditations, il faut donc les écarter. Des exercices légers, un repos proportionné à l'exercice, une diéte légere, humectante, sont les secours que l'on doit employer de bonne heure, quand on veut parvenir à un grand âge. Il faut, en un mot, diminuer l'intensité de la vie, quand on veut en prolonger la durée.

Dans les choses qui nous environnent, il faut choisir celles qui peuvent le moins produire de sécheresse & de densité, & qui par conséquent s'opposent toujours à la callosité & à l'induration. Ces précautions sont moins nécessaires jusqu'à l'âge de cinquante ans ; mais elles le deviennent extrêmement, lorsque la callosité & la rigidité des vaisseaux commencent à se former.

(a) *Cels. lib. 1. cap. 2.*

C'eſt alors qu'en conſervant le plus qu'il eſt poſſible la ſanté, il faut commencer à faire uſage d'un régime humectant & rafraîchiſſant ; il faut éviter les chaleurs âcres & ſeches de l'atmoſphere, qui, diſſipant beaucoup par la tranſpiration inſenſible, laiſſent les fibres ſeches, qui même, ſuivant la théorie de M. Boerhaave & du Chancelier Bacon, diſſipent les eſprits animaux, qu'il importeroit au contraire de répercuter & de laiſſer ſéjourner dans la machine. Il eſt certain que quoique les ſuppreſſions ſubites de tranſpiration produiſent des ſymptomes violens, une habitude de moins tranſpirer conſerve le corps plus frais & plus humecté.

On remarque que, toutes choſes étant égales, on trouve beaucoup plus de vieillards dans les Pays froids que dans les Pays chauds. La vieilleſſe y étoit, dit-on, beaucoup plus commune, avant que nous y tranſportaſſions nos liqueurs & nos eſprits fermentés, remedes pernicieux contre les rigueurs des ſaiſons. Après les Pays foids, les lieux ombragés de beaucoup de forêts, où une tranſpiration abondante des plantes entretient toujours une atmoſphere humide autour des corps humains, ſont les lieux favorables

à la longueur de la vie. Les Prés arrosés de ruisseaux ont le même privilége ; les maladies & la mort appartiennent aux lieux arides, sablonneux, peu fertiles.

C'est sans doute pour cette raison que M. Boerhaave met au rang des exercices salutaires, ceux de l'agriculture. On doit en convenir, pourvu qu'on entende par ces travaux, non pas ceux auxquels sont condamnés les malheureux qui sont courbés sous le poids des fardeaux, & qui supportent tout le faix du jour, mais ceux que nous présente le Laboureur dépeint par Virgile, donnant des ordres au milieu de la campagne, & faisant devant lui couper ses moissons ou fouler sa vendange ; tantôt voyant traire ses troupeaux, tantôt occupé à compter ses génisses. Cette belle simplicité de la vie champêtre, éloignée du luxe des Villes, du désir insatiable d'amasser, & de l'ambition, source intarissable de chagrins & de remords, mérite bien d'être chantée par les Poëtes ; s'il est impossible de la retrouver aujourd'hui, du moins leurs Vers sont d'aimables leçons qui nous apprennent à la regretter : du moins tout nous invite dans ces belles Poësies, à la médiocrité & à la sobriété qu'on peut trouver plutôt dans les champs, que par-tout ailleurs.

La vie oisive & contemplative des Moines qui tient l'esprit dans la médiocrité des désirs, & qui fait naître dans l'ame l'état le plus doux qu'on y puisse imaginer, l'espérance, sans la fatiguer par des craintes & par des passions, est un acheminement à la longueur de la vie chez les Anachoretes; joignez-yl a nourriture réglée & peu assaisonnée dont ils font usage, la boisson simple à laquelle ils s'en tiennent, on verra aisément pourquoi nos Cloîtres sont remplis de vieillards respectables. Le Chancelier Bacon atttribuoit la longueur de l'âge des Moines, & la vieillesse si généralement répandue dans tous les Ordres sacrés, à la pratique des austérités qui endurcissent le corps; mais quoique beaucoup d'Ordres soient austeres, on mange communément assez, dans quelque Institut que ce soit, pour soutenir les travaux du corps ou de l'esprit, qui, sans être pénibles, sont cependant suffisans pour occuper. L'austérité tombe plus sur le peu de choix & de délicatesse, que sur la quantité des alimens : d'ailleurs l'endurcissement que produiroit le jeûne, seroit plutôt contraire à la longueur de la vie, qu'il ne pourroit lui être utile. Nous ne périssons point par corruption,

nous ne nous conſervons point par deſſéchement ; & garantir un corps mort de la pourriture, ou un corps vivant de la rigidité, ſont deux choſes tout oppoſées.

Les relâchans, à l'intérieur & à l'extérieur, peuvent ſuppléer en quelque façon à tous les avantages du climat, du régime de vie. L'uſage où étoient les Anciens de ſe baigner, après le bain, de retenir les eſprits animaux qui ſeroient portés à s'évaporer par le relâchement que procure l'action de l'eau, en ſe frottant d'huile & en ſe couvrant de poudre, étoit une méthode ſalutaire, qui tendoit à produire la ſoupleſſe dans les vaiſſeaux, & à retarder la vieilleſſe. Ces précautions avoient été introduites par les habitans des Villes, dans des climats plus chauds que le nôtre ; elles n'entroient point dans les mœurs groſſieres des Gaulois & des Germains, qui, dans un air plus tempéré, habitoient des Pays couverts de forêts. Au ſurplus, tant que les paſſions, les chagrins environneront de tous côtés les hommes, il eſt inutile de ſonger à leur prolonger la vie au-delà de ſes bornes naturelles. Ces préceptes de précaution ſont écrits pour les Médecins, mais il ſeroit dangereux que les Particuliers s'appliquaſſent trop à

cette étude hazardeuſe. Il eſt plus avantageux pour eux de s'étudier à être bons Citoyens, que de mériter le reproche que faiſoit Platon à Hérodicus & aux ſectateurs de la Gymnaſtique, Qu'ils oublioient la République & les plus eſſentiels des devoirs, pour prolonger une vie inutile, & pour jouir d'une ſanté qui, n'étant d'aucun uſage pour l'Etat, lui étoit à charge, & d'un exemple pernicieux.

Portons donc nos ſoins ſur la ſanté des hommes utiles, & ſur la vie agitée. Elle l'eſt ou par les occupations qu'on s'eſt faites à ſoi-même, ou par les paſſions qui la troublent & qui la bouleverſent.

Les hommes qui méritent le plus notre attention, ſont les gens utiles à la Patrie, qui ne vivent pas pour eux-mêmes, & qui ſacrifient leurs jours à l'utilité de leurs Concitoyens. Quelles que ſoient leurs occupations, on peut en général les diviſer & les ranger en deux claſſes; les uns ſont les bras de l'Etat, font un exercice violent; les autres plus ſédentaires, lui prêtent un miniſtère plus tranquille. Cette claſſe contient une ſubdiviſion toute naturelle de ceux qui, ſans fatiguer leur eſprit, ſont occupés à des métiers

métiers sédentaires, & de ceux dont tout l'art consiste dans la réflexion, la méditation, & le travail d'esprit.

Les hommes qui sont livrés par leur état à des exercices violens, doivent perdre plus d'humeurs utiles, que le reste des hommes ; il leur est permis par conséquent de réparer davantage. L'action des vaisseaux est plus forte, le cœur élance les liqueurs avec plus de rapidité, la vie est dans son plus haut dégré d'intensité, il est donc à souhaiter que les matieres que l'on leur donne à briser leur présentent plus d'obstacles, & s'alterent moins vîte. Cette nourriture leur évitera les inconvéniens d'une réparation trop fréquente, ou d'une voracité insupportable, qui les rendroit moins propres aux usages auxquels ils sont destinés. Leurs organes ont une force excessive. Cette espece d'hommes digere des substances, dont peu d'autres pourroient faire usage. C'est ainsi que le pain de seigle le moins fermenté, & les légumes, servent de nourriture aux soldats & aux laboureurs. L'orge, & le miel dont Galien fut si fort incommodé, étoit la nourriture ordinaire des paysans. Les Négres qui sont esclaves en Amérique, mangent le riz, le mays, le millet, sans

aucune autre préparation que le broyement, qui leur ôte la peine de le mâcher. Les mucilages les plus forts & les plus condensés, qui se divisent le moins aisément, font la base de leur nourriture & doivent la faire ; il en résulte plusieurs avantages. Le ventricule & les intestins plus long-tems pleins, forment pour le diaphragme un point d'appui qu'il n'a plus, quand l'estomac est vuide & languissant ; ce qui fait qu'on ne peut pas aisément travailler aux ouvrages de force, quand on est à jeun. La digestion de ces alimens plus longue, occupe plus long-tems la bile, elle en devient moins âcre. Le chyle passe dans le sang dans des intervalles plus longs ; il répare ainsi petit à petit les pertes continuelles de la machine. Ses principes plus éloignés de l'état ordinaire des animaux, tiennent plus long-tems contre les efforts redoublés de la circulation, & fournissent des principes utiles, dans le tems que d'autres alimens seroient déja depuis long-tems devenus excrémens.

Les alimens légers n'assouviroient pas la faim qu'excite chez eux une humeur plus âcre & plus atténuée, qu'elle ne l'est chez les autres hommes. Il y au-

roit de la cruauté à exiger des gens qui ſont occupés à un travail forcé & continuel, des jeûnes, ou une abſtinence des choſes qu'on appelle *mal-ſaines*, uniquement parce qu'elles ſont lourdes, & preſqu'impoſſibles à digérer à d'autres eſtomacs : ce ſeroit préciſément la même choſe, ſi l'on vouloit faire fermenter l'avoine pour la donner aux chevaux. La foibleſſe humaine a été la ſource des préparations diverſes que l'on a inventées, & que l'on fait ſouffrir aux farineux (*a*). Les fruits & les herbes potageres ne ſont pour les gens forts & robuſtes, que des aſſaiſonnemens ſalutaires.

Il ne faut cependant pas croire que les forces de ces hommes leur permettent de manger indifféremment toutes ſortes de nourritures : on peut dire en général qu'ils ſentent moins les excès ; que les inconvéniens qui ſont ſemés ſur les pas des autres hommes, exiſtent moins pour eux : mais l'habitude de manger conſtamment du gibier & des choſes putrides, eſt pour leurs forces même une habitude deſtructive. Ces principes atténués ne les nourriſſent pas ; ils leur ôtent même leurs véritables

(a) *Hipp. de priſcâ Medicinâ.*

forces ; l'eſtomac a cet empire ſur les nerfs, que lorſqu'il contient quelque choſe de putride, il agit ſur tout le genre nerveux, l'aſſoupit, l'appeſantit, juſqu'à ce que toutes les parties putrides, devenues promptement excrémenteuſes par leurs excès, ſoient ſorties du corps.

Cette eſpece de fatigue du corps ne doit appartenir qu'à l'âge meur & formé ; ſi telle eſt la deſtinée d'un enfant, qu'il ſoit obligé de s'y livrer avant le tems, il doit alors manger, à proportion, davantage qu'un homme adulte qui ſeroit dans le même cas. Sa nourriture doit être la ſource de ſon accroiſſement. Ses alimens ſeront choiſis plus tendres & moins condenſés, relativement à ſa conſtitution ; mais la quantité doit en être plus grande. Le ſommeil ſur-tout doit en faciliter la diſtribution, & procurer aux fibres d'autant plus de relâchement, qu'elles ont été plus ſerrées & plus tendues dans la journée. Les Capitaines qui ont des Soldats jeunes, dont le corps n'a point encore atteint ſa juſte proportion, s'ils veulent que leur taille augmente & ſe façonne bien, doivent avoir ſoin de ne les point trop fatiguer ; il ne faut pas les laiſſer oiſifs, mais leur

permettre plus de repos qu'aux gens formés, ſur-tout ne point les laiſſer courber ſous les fardeaux : on en tirera un jour un profit plus réel, qu'on ne le feroit par des efforts prématurés, qui les rendroient incapables d'augmenter leurs forces.

L'eſpece d'hommes auxquels ces préceptes s'appliquent, ignorant les choſes les plus ordinaires, conſultent peu les régles de la Médecine : c'eſt à ceux qui les conduiſent à avoir pour eux de la prudence. Ils doivent ménager leur âge, leur tempérament, & ne leur faire courir que les dangers néceſſaires. Après de longues courſes, & lorſque les ſolides ſont énervés, il ne faut point leur laiſſer ſe ſurcharger l'eſtomac. Epuiſé comme toutes les autres parties du corps, ce viſcere ne peut point alors prêter ſon miniſtere à la digeſtion. L'accident le plus ordinaire qui ſuit ces repas précipités, eſt de revomir ce qu'on a mangé ; ſinon les alimens croupiſſans ſe corrompent, & préparent le corps à la putréfaction, d'ailleurs ſi ordinaire dans les Armées.

C'eſt un ſoin eſſentiel qui doit les occuper, que de faire ſuccéder des repos longs aux travaux forcés ; ſans cette

précaution, la diſtenſion des fibres les menera bientôt à la rupture, ou à la foibleſſe.

Il faut encore retrancher du volume de la nourriture aux Artiſans & aux Soldats, lorſqu'ils ont ſouffert des ſueurs exceſſives : alors on doit donner à la nourriture un caractere & des qualités humectantes & rafraîchiſſantes.

Lorſqu'on eſt obligé de leur faire changer de climat & d'alimens, on peut les ſevrer d'une partie de leurs alimens, pour les y accoutumer petit à petit. Le caractere même de la nourriture, qui eſt nouvelle pour l'eſtomac, lui tient lieu d'obſtacle & de difficulté. Il eſt vrai qu'il faut auſſi en moins exiger de travaux, car ils ſont moins nourris. Nos Marchands d'eſclaves Négres, & les habitans des Colonies d'Amérique, qui veulent tirer un long profit d'hommes qui leur coûtent cher, ne font pas travailler leurs eſclaves auſſitôt qu'ils les ont achetés ; ils les préparent au nouveau genre de vie qu'ils leur deſtinent, par la diéte, par les bains, ne les forcent pas de travailler, ou ne le font que peu-à-peu. On peut conſulter le Pere Labat ſur ces précautions.

L'eau eſt la boiſſon naturelle de tous les hommes, cependant elle ne peut pas leur ſuffire ; & ſi on lit l'Hiſtoire générale des Peuples, on verra qu'il n'en eſt preſque point dans tous les âges, qui n'ait cherché à la rendre plus agréable & plus utile. On comprendra la raiſon de la néceſſité qui a forcé l'eſpece humaine à chercher des ſecours hors de la nature, ſi l'on fait réflexion que l'obſervation démontre que dans les chaleurs de l'été, lorſque l'on eſt obligé de faire des travaux forcés, l'eau ne ſuffit pas. A peine ſe mêle-t-elle avec les liqueurs, elle eſt forcée & chaſſée hors du corps, par l'action des muſcles qui augmentent le mouvement du ſang dans les arteres; elle eſt rapidement préſentée à la ſurface du corps, & ſert de véhicule à ce qu'il y a de plus fin & de plus volatil dans les liqueurs. Il faut tâcher de choiſir alors pour boiſſon des liqueurs qui ayent la qualité de reſſerrer un peu les extrémités des vaiſſeaux, qui, ſans condenſer les liqueurs, s'y uniſſent, leur fourniſſent une partie aqueuſe qu'elles leur attachent & qu'elles fixent avec elles. Telles ſont, ſuivant la théorie de Boerhaave, les liqueurs

acidules, légérement ſavonneuſes, qui ont la propriété d'étancher la ſoif, en adhérant plus aux parties que l'eau commune, en combattant davantage & la chaleur, & l'eſpece d'acrimonie que la ſoif excite dans le pharynx & dans la bouche.

Les Romains donnoient pour boiſſon à leurs Soldats, dans les longues marches qu'ils leur faiſoient faire, & pendant leſquelles ils étoient énormément chargés, deux tiers d'eau & un tiers de vinaigre; les citrons, les limons multipliés dans les Pays chauds, s'offrent, pour ainſi dire, aux voyageurs ſur leur paſſage.

Les plantes aigrelettes ſe trouvent dans tous les pays de l'Univers où l'on peut porter la guerre, & peuvent aiſément ſuppléer à la petite biere, au petit cidre, au vin léger & peu ſpiritueux, dont nous faiſons uſage dans nos climats plus ſeptentrionaux.

Une des choſes auxquelles Hippocrate fait la plus grande attention dans un climat, celle pour laquelle on doit auſſi avoir une très-grande conſidération dans la guerre & dans les voyages, c'eſt la ſalubrité, ou l'inſalubrité des eaux,

L'eau eſt ſimple par elle-même. C'eſt un élement qui eſt le véhicule de tous les changemens intérieurs qu'éprouvent tous les corps ſublunaires, à l'exception peut-être des métaux. Mais on la trouve ſi rarement ſimple, qu'à peine les efforts de l'art peuvent-ils parvenir à lui donner ſon exacte ſimplicité (*a*). Celle que les hommes emploient pour leur uſage, eſt mêlée d'une infinité de minéraux particuliers, ſoit pierreux, ſoit ſalins, ſoit métalliques; pourvu que ces ſubſtances ne frappent point le goût, ou que leurs effets ne ſoient point évidens, on trouve des gens qui s'en accommodent. La peſanteur ſpécifique, la légéreté des eaux, les croûtes qu'elles laiſſent dans les tuyaux par leſquels elles paſſent, tout cela eſt indifférent à la plûpart des hommes : cependant ces qualités ſont ſi peu indifférentes, qu'Hippocrate leur a attribué, à juſte titre, le privilége d'être la cauſe, ou de la ſanté, ou de pluſieurs maladies (*b*); & il a été ſuivi dans ſes obſervations par plu-

(*a*) Voyez *Nieuwentyt, liv. 2. chap. 4.*
(b) *De aëre, locis & aquis.*

ſieurs Médecins habiles (*a*) ; mais dans le ſujet que nous traitons, ce travail ſeroit déplacé ; & nous ſommes d'autant plus diſpenſés d'en parler, que pluſieurs autres Médecins l'ont fait avec ſuccès (*b*).

Une claſſe de Citoyens auſſi néceſſaires que ceux dont avons parlé, ſont ceux qui, ne menant pas une vie plus oiſive, ſont cependant plus ſédentaires ; les uns, comme nous l'avons dit, ont l'eſprit occupé, les autres exercent des arts plus vils ; & ſans prendre d'exercice, ils vaquent paiſiblement à leur miniſtere.

Elevés à ces travaux dès l'enfance, ils n'ont pas la force, ni la vigueur des ſoldats ou des laboureurs : la partie ſeule dont ils travaillent eſt plus forte, ou les doigts dont ils ſe ſervent ont plus d'adreſſe ; leurs propriétés particulieres conſiſtent dans ces deux points principaux, plus d'adreſſe & de force dans les parties qui agiſſent dans leur métier,

---

(a) *Claromontius, de aëre, locis & aquis Angliæ.*

Klein, de aëre, aquis & locis Agri Erbacenſis.

(b) *Vid. Boerhaav. Elementa Chemiæ, tom. 1, de aquâ.*

plus de délicateſſe & de foibleſſe dans les parties qui ſont paſſives, courbées, ou comprimées. La poſture courbée qui leur eſt propre à preſque tous, les vapeurs des métaux qu'ils manient, les particules des corps ſur leſquels ils travaillent, contribuent encore à leur donner des maux particuliers, ou des délicateſſes qui n'appartiennent qu'à eux. On reconnoît ces Artiſans à leur air foible. Leurs jambes ſont ſouvent cagneuſes, leur taille mal proportionnée; ils affectent dans leur contenance la poſture qui eſt familiere à leurs travaux; ils ſont ſouvent malades, & ſont ſur-tout fort à plaindre, quand ils ſont obligés d'exercer leur art paiſible dans des climats mal-ſains. Malgré tous les inconvéniens qui ſont attachés à la vie trop exercée, les travaux forcés éloignent du moins les cauſes humorales des maladies. Si ces travaux font approcher la vieilleſſe à pas précipités, du moins la vie exercée donne-t-elle une ſanté actuelle; ici, au contraire, les forces ſont peu de choſe; les vaiſſeaux ont peu d'action: les corps étrangers admis dans la maſſe des humeurs, n'en ſont point chaſſés avec force. Ajoutez-y la malpropreté ordinaire à la miſere de ces

fortes d'états, l'on verra aiſément pourquoi les maladies épidémiques commencent toujours par cette eſpece de peuple.

Quand le repos du Dimanche ne feroit pas un juſte tribut que nous payons à Dieu qui l'a commandé, l'utilité de notre corps devroit nous engager à l'obſerver; le repos après les travaux, eſt néceſſaire dans l'agriculture, il faut accorder quelque choſe à la foibleſſe de nos organes. Les ouvriers des Villes doivent partager ce jour entre la priere & l'exercice; l'une éleve leur eſprit, leur apprend à porter leur penſée ſur des choſes ſublimes, & au-deſſus de la portée ordinaire de leur imagination, elle lui donne un aiguillon ſalutaire & un motif de réflexions; l'autre exerce leur corps, donne un ton à leurs ſolides, & à leurs liqueurs une atténuation qui leur manque.

On remarque entre ces Artiſans beaucoup plus de gens gras, qu'entre les ſoldats & les laboureurs; mais on y trouve moins de denſité & de peſanteur ſpécifique.

On peut ſe convaincre de cette vérité, en plongeant dans l'eau un corps gras, & un corps robuſte & denſe de pareil volume, le corps denſe s'enfon-

cera bien plus vîte que celui qui eſt plus gras ; la graiſſe, les humeurs, les parties ſolides même, ſont moins denſes dans l'un que dans l'autre.

C'eſt ſur-tout à cette eſpece d'hommes que la ſobriété eſt néceſſaire. Leurs alimens doivent être le contraire de ceux qui conviennent aux premiers ; le ſuc des viandes, le pain bien cuit & bien fermenté, peu de mucilages difficiles à briſer, & ſolides, en tout peu d'alimens, parce qu'ils font peu de dépenſe. Les fruits d'été, les ſubſtances ſujettes à s'aigrir & à fermenter dans l'eſtomac, doivent être preſque bannies de leur régime. S'ils peuvent y tenir place comme ſavonneux, ils ſont fort à craindre, ſi l'eſtomac ne les embraſſe pas bien, alors la quantité conſidérable d'air qu'ils contiennent, ſe développe, gonfle leur eſtomac, produit des vents, des coliques & des aigreurs. Si ce viſcere, premier organe de la digeſtion, eſt bon, il ne peut ſe conſerver que par la ſobriété ; ſi les ſucs & les ſolides n'ont aucun défaut, il ne faut pas laiſſer les uns ſe relâcher, les autres croupir, de peur qu'ils n'en acquierent ; la choſe eſt plus aiſée aux Artiſans ſédentaires, qu'à ceux dont l'eſprit travaille. Ceux-là ſont

gais & contens, charment leurs travaux par des chants, & leur digeſtion dans les premieres voies peut ſe bien faire. Auſſi doivent-ils être attentifs à bannir de leur régime tout ce que le plaiſir a inventé de contraire à la modération dont ils doivent compoſer leur vie. Ils faut qu'ils évitent ſoigneuſement l'yvrognerie, ils peuvent tout au plus faire uſage d'une quantité médiocre de vin; & ce vin, ils doivent le choiſir, ou rouge & généreux, ou blanc & léger; le premier doit être trempé d'eau, le ſecond doit être pris modérément. Ils ne doivent pas non plus multiplier les boiſſons aqueuſes, qui, ſous prétexte de laver le ſang, affoibliſſent les ſolides, & n'emportent de ce liquide que les parties les plus fines, les plus utiles & les plus atténuées. Ils ne peuvent avoir d'excuſes légitimes dans l'uſage que pluſieurs d'entr'eux font des liqueurs ardentes; elles ne ſervent qu'à racornir leur eſtomac, & à retarder leur digeſtion. Leur eſtomac ne doit point être expoſé à la fatigue, ainſi il ne doit point être aiguillonné. Leurs humeurs ſont diſpoſées à croupir, elles n'ont pas beſoin d'être encore coagulées par un agent étranger, Les apéritifs, les légers

amers qui divisent les liqueurs qui affermissent les solides, sont presque les seuls préservatifs qu'ils doivent se permetrre contre des maux, dont la sobriété seule suffiroit pour les garantir, s'ils sçavoient l'observer.

L'usage des plantes légérement antiscorbutiques, qui donnent un peu d'action aux solides & aux fluides, sont pour eux d'un usage salutaire.

Les régles que nous prescrivons à nos Artisans, sont aussi celles qui appartiennent à la plûpart des femmes oisives de corps & d'esprit, auxquelles les amusemens les plus vains servent d'occupation. Les fibres chez elles sont plus minces encore, & plus irritables que chez cette espece d'hommes. Il faut agir prudemment dans les assaisonnemens qu'on leur conseille. Toute espece d'âcre développé fait un effet très-violent sur leur estomac qui, presque toujours dans les femmes de nos pays, est languissant, & cependant irritable par la moindre chose. Trois causes concourent à le rendre misérable, la premiere est la sympathie extraordinaire qu'a ce viscere avec la matrice, en second lieu, l'oisiveté qui régne même dans la plus belle éducation des femmes : plusieurs

femmes ont l'eſprit fort orné, capable de s'occuper de grandes choſes; mais on n'en trouvera pas une, dans celles qui vivent avec opulence, qui ſçache ce que c'eſt que l'exercice. La matrice ſouffre de cette oiſiveté, & a beaucoup de peine à ſe développer; elle prépare ainſi des tourmens à l'eſtomac, rendu d'ailleurs foible & délicat, par l'inaction qui nuit aux digeſtions.

La troiſieme eſt leur habillement qui, dans nos Pays eſt propre à empêcher l'action du bas-ventre, la circulation & la ſécrétion des liqueurs dans cette partie, & à produire dans la poitrine des étouffemens; mais il eſt inutile de nous arrêter ſur cet inconvénient que nous ne corrigerons pas, puiſque de grands hommes, & qui avoient le droit de parler, l'ont eſſayé inutilement (*a*).

Une femme, quand elle n'a pas ſes régles, doit ſe conduire comme un homme ſage, en raiſon de ſes forces & de ſon exercice; quand elle les a, il faut qu'elle mange moins, le ſang joue un rolle dans tous les viſceres abdominaux

---

(*a*) Voyez *M. Vinſlow. Mém. de l'Acad. ann.* 1740.

pendant ce tems, & il eſt rare que l'eſtomac ne donne pas alors des marques évidentes de ſa ſouffrance.

L'étude & la méditation auxquelles nous devons ce qui fait l'ornement le plus brillant de l'humanité, & la diſtinction la plus réelle des hommes entr'eux, a ſouvent, ſelon la remarque de Celſe, été auſſi nuiſible au corps, qu'utile à l'eſprit : on pourroit compter un grand nombre de belles ames que cette louable intempérance a précipités vers une mort prématurée, & qui ont mérité de nous des regrets anticipés. Beaucoup de vrais Philoſophes ont ſacrifié à l'étude les plaiſirs, les honneurs & les richeſſes, & n'en ont remporté pour fruit que des infirmités. A Dieu ne plaiſe que le ſoin de la ſanté nous porte jamais à conſeiller à quelqu'un de s'écarter du ſanctuaire des Sciences ; mais ſi nous voulons conſerver un homme de Lettres, & appliqué à l'étude, il faut beaucoup plus de ſoin que pour un homme placé dans toute autre circonſtance.

Dans l'étude & dans la méditation, on trouve deux ſortes de vices ; le premier eſt une vie toujours ſédentaire, le ſecond eſt l'attention continuelle de l'eſprit. Nous ſçavons déja ce que nous

devons penſer des effets de la vie ſédentaire ; mais quel eſt l'effet d'un travail d'eſprit, combiné avec cette vie ſédentaire ?

Le travail d'eſprit, & l'attention profondément fixée ſur un objet, occupe l'ame, & laiſſe toutes les fonctions du corps en ſuſpens ; tout eſt interrompu, ou du moins ſe fait d'une maniere bien plus languiſſante. Si vous conſidérez l'extérieur d'un homme entiérement appliqué à ſon objet, vous le verrez dans une eſpece d'extaſe. Il ne voit, n'entend, ne reſpire qu'à peine. Si vous prenez ſon pouls, vous le trouverez égal, développé, mais lent. Les évacuations ſe ſuſpendent ; il ne tranſpire, n'urine point. Les évacuations reparoiſſent, quand le travail eſt fini. Cette diſtraction des ſens eſt auſſi la ſuſpenſion des fonctions ; on oublie la néceſſité de la réparation de la machine, elle eſt auſſi moins néceſſaire. Tout le mouvement eſt dans l'ame ; il y en a moins dans le corps. On rapporte que l'Algébriſte Viette fut trois jours ſans manger, trois nuits de ſuite ſans dormir, pendant qu'il cherchoit à reconnoître un chiffre que le Cardinal de Richelieu vouloit découvrir. On ne peut comparer l'état produit dans la machine

par le travail & l'application, qu'aux effets du chagrin & de la crainte, dans lesquels l'esprit de même occupé d'un objet, ne peut se distraire par aucun autre.

Nous avons déja dit, & c'est une remarque qu'il ne faut point oublier dans l'œconomie animale, que les solides acquierent une habitude par la répétition de l'action. Ainsi les gens qui ne se distrayent point sur les justes sujets de chagrin qu'ils ont, en acquierent l'habitude de juger de tout mélancoliquement ; & les hommes qui sont accoutumés à méditer, acquierent la promptitude & la facilité de fixer leur esprit, de concevoir & de résoudre les problêmes. Mais ils font une perte bien réelle, du côté des digestions, & de l'exercice des autres fonctions.

Il faut donc regarder l'étude & la méditation comme une espece de vie intérieure, qui se fait aux dépens de l'extérieure, & qui nuit à la végétation de la machine. Il n'est pas étonnant que les corps humains, nés pour labourer la terre, ne soient infiniment dérangés dans leurs fonctions, quand ils sont transportés si loin de leur institution. L'estomac des Gens de Lettres fait moins de

fonctions ; leurs sécrétions sont plus lentes, leurs humeurs moins travaillées, la posture même qu'ils prennent naturellement en étudiant, nuit à l'action des muscles du bas-ventre & du diaphragme, par conséquent à l'expulsion des alimens hors de l'estomac, des excrémens hors des intestins, à la sécrétion de la bile : aussi les gens de Lettres sont-ils assez généralement constipés ; leur sommeil devient mauvais, & par des raisons empruntées du corps, & par l'habitude où sont les fibres d'être tendues. La veille produit de nouvelles veilles ; c'est un vieux axiome de Médecine démontré par l'expérience. Ils desséchent, maigrissent, accumulent de mauvais sucs, deviennent sujets aux infirmités ; & l'on remarque que leur tête dans leurs maux s'affecte toujours, plutôt que chez les autres hommes.

La Philosophie & la vie qu'elle entraîne avec elle, est donc de tous les instituts de vie le plus contraire à la nature, si l'exercice, la sobriété & la régularité de la conduite n'en réparent les défauts. Nos gens de Lettres, justement curieux de toutes les pratiques de l'Antiquité, devroient imiter les anciens Philosophes qui à la méditation ont toujours joint l'exercice.

Il eſt fort ſingulier que dans des âges où les excès étoient moins ordinaires, où les maladies étoient moins fréquentes, on ait eu plus de ſoin de la conſervation de la ſanté, que dans les ſiécles poſtérieurs, où la nature humaine a certainement beaucoup perdu de ſon ancienne vigueur.

Des Lieux publics conſtruits pour l'exercice, épargnoient aux Gens de Lettres la perte irréparable du tems; le bain même étoit un exercice ſalutaire pour eux, dans lequel ils ſubiſſoient par dégrés les plus grandes alternatives de l'atmoſphére, & où ils excitoient des oſcillations très-vives dans les fibres, par leſquelles ils leur donnoient de l'aptitude au mouvement, & empêchoient les ſucs de croupir. Ces bains étoient toujours accompagnés de frictions ſur les membres qui ſont un exercice ſalutaire, & que nos Gens de Lettres devroient ſur-tout rappeller pour leur ſanté. Au défaut de ces précautions, les promenades à pied doivent être forcées chez eux, de façon à ſuppléer en quelque ſorte à cette eſpece de ſuſpenſion de fonctions, dans laquelle les jette leur extaſe philoſophique.

La premiere attention d'un Philoſo-

phe doit être de ne point travailler ni méditer, pendant que ſon eſtomac digere. Pluſieurs d'entr'eux dorment un peu pendant ce tems ; s'il réſulte quelque inconvénient du ſommeil, c'eſt ſurtout de prolonger l'intervalle qui doit être entre le repas & le travail, & de les obliger à être plus long-tems ſans rien faire. Car les ſucs étant repompés par des vaiſſeaux relâchés, pendant qu'ils ſont encore dans un état de crudité ; ils ſont portés dans le ſang avant leur maturité, & la bouche ſe trouve pâteuſe, & même la tête eſt peſante après le ſommeil. Le tems qui ſuit les repas peut être plus avantageuſement employé à des entretiens philoſophiques, qui ne fatiguent pas, qui aident l'action de l'eſtomac, par l'état tranquille qu'ils procurent à toute la machine.

Il y a tout autant d'inconvéniens à s'exercer après le repas, qu'à ſe livrer au ſommeil (*a*), Sanctorius même croit que l'exercice eſt plus dangereux. Ses inconvéniens ſont oppoſés à ceux du ſommeil ; il pouſſe à la tranſpiration, quand toutes les forces du corps doivent

---

(a) *Vid. ſect. 5. paſſim.*

ſe concentrer ſur l'eſtomac. Quand une fonction de cette importance ſe fait, il faut que le corps & l'eſprit ſoient oiſifs.

Le tems de l'exercice ne peut guéres être fixé que ſept heures après le repas, puiſque Sanctorius exige que la premiere & que la ſeconde coction ſoit faites (*a*); alors l'exercice fait autant l'application des matieres cuites & utiles, que l'expulſion de celles qui ſont devenues excrémentielles. Dans cet intervalle, à peine a-t-on eu deux heures à donner au travail; mais quand une fois on a fini l'exercice, qui peut n'être que d'une heure, mais vif & forcé, on peut reprendre le travail, s'y livrer tout entier, &, pour ainſi dire, s'y enſevelir. Beaucoup de Médecins croient cependant que l'exercice ne peut être que très-utile, pendant la ſeconde coction. Le mouvement augmenté, diſent-ils, forme une aſſimilation plus prompte; mais il ne faut qu'avoir un peu réfléchi ſur la nature de la coction & de ſes effets, pour ſentir que la précipitation du mouvement doit nuire à ſa perfection. Il eſt un tems donné dans lequel la nature

(a) *Sect. 5. Aph. 23.*

opere avec la plus grande perfection. Ce tems ne doit être ni trop accéléré, ni trop retardé. Quand la coction est faite, les excrémens ne demandent plus qu'à se séparer des matieres utiles ; c'est alors que l'exercice produit les plus grands effets.

Dans cet arrangement, il reste encore aux Gens de Lettres la plus grande partie de leur vie pour le travail. Même en leur supposant deux repas, les heures précieuses de l'aurore, celles qui précédent leur premier repas, sont celles qu'ils doivent se ménager avec le plus d'attention ; il leur restera bien plus de tems, s'ils ne font qu'un repas. Ils peuvent suppléer à l'autre par deux heures différentes de la journée, où ils prennent assez peu de nourriture, pour que l'estomac l'embrasse sans peine, & le digere sans fatigue ; mais alors il faut augmenter la dose de l'exercice, de peur que deux de ces repas sans conséquence, ne soient une source de crudités dans les humeurs.

Le choix des alimens est essentiel aux Gens de Lettres. Des substances qui contiendroient beaucoup de mucilages sous un petit volume, seroient trop condensées, & trop difficiles à digérer pour des organes peu actifs. A la place de ces substances,

ſubſtances, on doit employer les plus légeres, celles qui, briſées aiſément, donnent un mucilage qui ne préſente point à la digeſtion des difficultés qu'un eſtomac fort & vigoureux peut ſeul réſoudre. Il eſt fort à ſouhaiter de trouver même dans ces ſubſtances un aiguillon qui aide la digeſtion de l'eſtomac, tels ſont tous ceux qui portent un caractere aromatique. Le ſel marin a la facilité d'aider la digeſtion plus que toute autre ſubſtance : ſa qualité laxative eſt d'autant plus à rechercher, que preſque tous les Gens de Lettres ſont ſujets à être conſtipés. On trouve encore cette propriété dans la jeune laitue, & c'eſt pour cela que Pline prononce qu'elle eſt *ſapientium ventribus amica*. La qualité ſavonneuſe des herbes potageres & des fruits, eſt pour les Gens de Lettres un préſervatif contre la mélancolie, à laquelle la vie ſédentaire & la difficulté des digeſtions les rendent ſi ſujets.

La bile par leur moyen coule aiſément, jouit de tous ſes aiguillons ; & même la mélancolie commençante peut ſe guérir ſans autre ſecours, que le ſuc conſervé de ces fruits, la diſtraction, la diſſipation & l'exercice.

Il faut cependant remarquer que les

herbes potageres ſont beaucoup plus avantageuſes pour les Gens de Lettres, que les fruits, ſur-tout que les fruits cruds. Le ſuc de ces dernieres ſubſtances eſt tout prêt à fermenter & à gonfler l'eſtomac. Il s'en développe une quantité d'air prodigieuſe qui, dans les inteſtins pareſſeux, peut produire beaucoup de maux. Galien ne ſe permettoit, entre les fruits, que les figues & les raiſins ſecs. Ces fruits contiennent peu d'air, & fermentent peu. Un autre inconvénient des fruits, eſt de s'aigrir dans un eſtomac foible, & l'aigre développé eſt l'ennemi mortel des Gens de Lettres, comme étant une ſource de mélancolie. C'eſt un levain qui ſe multiplie dans des eſtomacs ſans action, qui détruit l'activité de la bile.

Il vaut mieux que les Gens de Lettres ne faſſent point uſage d'aſſaiſonnemens, que d'en prendre de putrides ou d'acides. Les uns & les autres ont des inconvéniens oppoſés; mais leurs eſtomacs ſont ſuſceptibles de tous les inconvéniens Après tout, ces ames divines, détachées des choſes terreſtres, peuvent s'en tenir à du pain bien cuit & bien léger, aux volailles jeunes & tendres, avec peu de viande de boucherie & les

fruits cuits, & conſervés dans le ſucre. Il faut qu'ils évitent les vins terreux & groſſiers, qui fixent & arrêtent la digeſtion. Il peuvent ſe permettre ceux qui contiennent des principes apéritifs, qui donnent un léger aiguillon aux digeſtions; les vins blancs, ceux qui ne ſont point foncés en couleur, & qui ne contiennent pas beaucoup d'eſprits.

Mais c'eſt une douce erreur pour les Gens de Lettres, que l'uſage preſque univerſel qu'il font du caffé après leurs repas. Cette décoction d'une ſemence brûlée, contient une huile âcre, mêlée avec l'eau dans une longue décoction, par l'intermede d'une partie ſaline; il en réſulte une eſpece de ſavon mal lié, amer, aromatique, qui fait les délices de ceux qui veulent digérer promptement. La décoction de caffé eſt échauffante; elle augmente l'action des ſolides, des nerfs, & la qualité active du ſang. L'expérience apprend qu'elle aide la digeſtion dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qu'elle augmente & précipite la tranſpiration inſenſible. Elle peut être permiſe à ceux qui ſont gras, dont l'eſtomac languit, qui ont beaucoup de glaires, ou les principes du ſang peu & mal liés; mais elle doit être interdite à ceux qui

ont les fibres trop tendues & trop ſeches. Elle peut habituer au travail, car elle donne aux fibres une tenſion contre nature ; mais les gens que l'exercice de l'eſprit a deſſéchés, doivent la regarder comme un poiſon. Cette ſemence devroit être rangée plutôt au nombre des remédes que des alimens, & je puis aſſurer avec ſincérité, que j'en ai vu une application très-heureuſe dans une affection ſomnolente, le corps du malade ayant été vuidé ſuffiſamment.

Après avoir parlé de ces hommes que la paſſion ſeule de l'étude affecte, il eſt naturel d'examiner quelle eſpece de régime convient aux différens états de l'eſprit troublé & agité par les autres paſſions. On doit diſtinguer deux ſortes de paſſions.

Les unes ſont vives, frappent l'ame avec fureur, l'empliſſent toute entiere, & peu après font place à la raiſon. Telle eſt, par exemple, la colere. On a vu des hommes tranſportés de fureur, après avoir mangé, vomir tout à coup. Une pareille émotion de l'eſprit trouble le corps de fond en comble, & détruit ſes fonctions. Il eſt inutile dans un état auſſi violent de boire ou de manger ; ſi l'on boit, ce doit être de l'eau froide, de l'eau

de fleurs d'orange, celle de tilleul faite pour calmer, pour rappeller à eux-mêmes les ſens égarés. On doit penſer la même choſe de la douleur ſubite & violente, le plus ſouvent mêlée de colere, comme l'eſt celle des enfans. Les paſſions qui méritent particuliérement notre attention, ſont les paſſions lentes & habituelles, où l'ame ſouffre conſtamment. Telles ſont la triſteſſe, la crainte, le chagrin. Quel eſt l'état des gens plongés dans ces affections de l'ame? c'eſt une attention fixe & permanente à des objets déſagréables, dont l'eſprit entiérement occupé procure dans les organes une eſpece de ſuſpenſion & de langueur, d'autant plus capable de détruire la digeſtion, que de quelque côté que l'eſprit ſe tourne, il ne peut trouver aucun repos. Dans l'étude du moins, ſi l'ame quitte l'objet dont elle eſt affectée, elle ſe retrouve toute entiere à elle-même, & avec la joie d'avoir bien fait. Cette joie ranime le corps abîmé par la réflexion, & lui redonne une force nouvelle. Cette reſſource ne ſe trouve pas dans la triſteſſe. Auſſi eſt-il impoſſible de ſuppoſer une triſteſſe ſoutenue pendant long-tems, ſans qu'elle dégénere en maladie. Dans les plus courts accès de

triſteſſe, la nature tâche de ſe défaire du fardeau qui lui eſt impoſé par des ſoupirs réitérés.

Dans ces paſſions lentes, le ſuſpens général où ſont toutes les fonctions, eſt extrême, & produit une langueur univerſelle; la digeſtion n'eſt poſſible que des choſes, pour ainſi dire, toutes digérées, comme dans la foibleſſe & dans l'épuiſement. Un ſpaſme particulier s'eſt emparé du cœur, la diéte qui convient aux maladies aiguës eſt celle qui convient à ces paſſions. On doit ſeulement faire entrer dans leur régime des ſubſtances capables de donner aux ſolides un aiguillon, aux fluides plus de mobilité; le vin, non pas auſtere, mais léger, pétillant, ſpiritueux, mêlé avec de l'eau, eſt une reſſource pour eux. Les ſels volatils, les gommes aromatiques ſont les remedes des ſuites de cet état.

La joie immoderée produit de même le ſpaſme & la ſuſpenſion des fonctions; mais elle eſt rarement longue, à moins que la folie n'en ſoit la compagne. Quand elle eſt modérée, c'eſt l'état le plus heureux du corps humain, où tout eſt dans l'ordre le plus naturel, où la tranſpiration ſe fait bien, & où la ſeule régle applicable ſoit de fuir l'excès. Pour

une tristesse médiocre, comme elle se dissipe aisément, elle prévient les régles de la médecine, & ne les écoute pas.

CHAPITRE III.

Sur les différens Régimes qu'exigent & les climats, & les saisons.

IL est peu d'animaux qui soient également répandus dans tous les climats; chaque espece paroît confinée dans un espace de terrein que la nature lui a accordée, elle n'a jamais passé les bornes qui lui ont été prescrites. Si quelques oiseaux semblent changer de séjour & fuir pendant une partie de l'année les climats qu'ils habitent dans l'autre, la crainte de la disette, les rigueurs d'une saison qu'ils sentent approcher, sont les causes de leur fuite; ils cherchent à se procurer une température toujours égale, une nourriture toujours abondante.

Le corps des animaux brutes n'a pas apparemment la propriété de s'endurcir tantôt aux rigueurs du froid, tantôt à l'ardeur brûlante du Soleil; ou du moins

ils n'ont pas l'art de se nourrir de plantes & de substances vers lesquelles leur instinct ne les porte pas.

L'homme seul a le droit de s'accoutumer dans tous les climats de la terre ; elle est toute entiere à lui : il y trouve de quoi suffire à ses besoins, il s'y multiplie, il n'y éprouve que des différences qui ne font pas varier son espece, & qui ne lui ôtent aucune de ses propriétés essentielles.

Il en coûte cependant aux hommes pour se transplanter ; & avant qu'ils ayent acquis dans leurs fibres & dans leurs humeurs le ton & les qualités proportionnées au pays qu'ils viennent habiter, ils ont plusieurs révolutions à éprouver, que l'expérience a appris à connoître : elles sont si marquées & si palpables dans les Colonies que les Européens ont établies en Amérique, qu'il n'est aucun voyageur qui n'en soit instruit : elles sont d'autant plus évidentes, que les climats dont on éprouve les variations, sont plus différens entr'eux.

Il est rare que ces révolutions se passent sans fiévre & sans une maladie décidée, qui change, pour ainsi dire, l'homme, & qui forme son tempérament sur un nouveau modele.

Les Voyageurs même qui passent le tropique pour la premiere fois, au rapport de Purchas, sont avertis par les Navigateurs les plus expérimentés, de se soumettre à quelques remedes, & surtout de se faire saigner; sans cela, l'impression des nouveaux climats qu'ils vont parcourir, pourroit produire dans leur santé une violente altération, capable peut-être de les conduire à la mort.

M. Stubbes (*a*) nous a rapporté l'exemple d'une maladie appellée *Calentura* en Espagnol, qui n'est autre chose qu'un délire violent & convulsif; sans être accompagné de fiévre évidente, il entraîne vers le plus grand danger. Cette maladie régnoit dans l'équipage du vaisseau sur lequel il étoit, lorsqu'il approcha du tropique, & disparut ensuite.

Il est bien moins étonnant que ces révolutions se fassent sentir dans la machine humaine, qu'il ne l'est au contraire que les Mortels, d'une structure si frêle & si délicate, s'accoutument à des excès si violens.

L'homme est un composé singulier de force & de foiblesse, il est constitué de

(a) *Philosoph. Transm. ann. 1677. n. 67.*

façon à pouvoir tout souffrir, quand il peut endurcir sa machine & l'apprivoiser aux excès. Quand elle n'a pas acquis cette propriété, quand elle a laissé ses forces dans l'inertie & dans la langueur, le moindre changement est un excès pour elle.

Sydenham remarque qu'une fiévre bénigne, mais qui dure cependant quatorze jours, est très-ordinaire à ceux qui changent de pays, quoique le climat, les mœurs & le régime soient supposés les mêmes; c'est ce que nous voyons tous les jours à Paris dans les Colléges & dans les Séminaires, où l'on envoie de tous côtés des hommes dans leur premiere jeunesse, & dont la texture est délicate. Il en est peu qui ne tombent légérement malades, en arrivant pour la premiere fois dans une Ville, dont il est après cela si difficile de les arracher. Quand ils en sortent, la même chose leur arrive, quoiqu'ils retournent dans leur patrie, malgré les prérogatives que l'on attribue communément à l'air natal.

Mais il est aisé de concevoir comment il est difficile de s'accommoder à un nouveau climat dont l'air nous est étranger, puisque les révolutions ordinaires des saisons n'épargnent guéres que

les gens robuſtes, puiſqu'à force d'obſervations, on eſt venu à pouvoir prédire de loin quelles maladies nous menacent, lorſque les ſaiſons ſe ſuccedent avec précipitation, & ſans nuances intermédiaires.

Leur effet eſt ſi évident, que dès l'enfance même de la Médecine, Hippocrate (*a*) nous a laiſſé des préſages infaillibles ſur les effets que nous devions attendre de la froideur du vent du nord, de la chaleur humide du vent du midi; prédictions qui, faites dans la Gréce, ont été depuis vérifiées en Italie par Varron, par Galien; en France, par le grand Baillou, une des colonnes de l'Ecole de Paris; en Italie, par Sanctorius, & de nos jours, par MM. Dodart, Ramazzini, Arbuthnot, Keill, les Médecins de Breſlaw, les Académies des Sciences, de France, d'Ecoſſe & d'Angleterre, & ſur-tout par l'illuſtre M. Huxham. Conſultez Proſper Alpin & Bontius, l'un ſur la Médecine des Indes, l'autre ſur les Obſervations précieuſes qu'il a faites en Egypte; vous trouvérez

(a) *Sect. 2. Aph. 5. 6. 7. Epid. lib. 1. & 3. paſſim.*

toujours les mêmes observations vérifiées.

Les climats & les saisons ont les mêmes sources d'action ; dans les uns & les autres, l'aspect du Soleil fait la principale différence : c'est le même astre qui produit tantôt la chaleur, tantôt le froid, tantôt la sécheresse & l'humidité, qui forme les combinaisons de ces qualités. C'est au seul cours du Soleil qu'on doit rapporter toute la variété des saisons.

Pour les climats, quoique l'on ne puisse pas reconnoître d'autres sources générales de leurs différences que l'action puissante du Soleil, il en est cependant quelques-unes de moins évidentes ; elles sont enfantées par la disposition de la terre même & de l'atmosphere qui l'environne, soit qu'il faille admettre le concours du Soleil, soit que cet astre ne joue que le second rolle ; telles sont les différentes qualités de l'air, sa pesanteur, sa légéreté, son plus ou moins de ressort, les différentes exhalaisons qui le remplissent, & qui le rendent ou impur ou salutaire. Les montagnes enfantent plusieurs especes de climats ; les uns sont plus profonds, les autres plus élevés ; la croupe d'une montagne, sa cime,

ſont dans des poſitions qui font varier l'atmoſphere à une très-petite diſtance. On voit d'un côté, les fleurs du printems, de l'autre, les fruits de l'automne ; plus loin l'ardeur d'un été violent brûle & deſſeche tout : la neige & un froid rigoureux occupent le nord de la montagne & ſon ſommet ; mais après tout, ces variétés ſont des différences ſecondaires ſur leſquelles nous porterons nos vues, quand nous aurons examiné les grandes différences de la chaleur, du froid, de la ſéchereſſe & de l'humidité.

Ces qualités ſi évidentes des climats & des ſaiſons ont encore, indépendamment de leurs dégrés, une infinité d'actions différentes, ſuivant le ſujet ſur lequel ils tombent. Il eſt bien différent d'être né dans les ſables de l'Afrique ſous la ligne entre les tropiques, ou d'y avoir été tranſporté; d'éprouver la chaleur d'une ſaiſon brûlante pendant deux mois, ou d'y reſter expoſé pendant la moitié de l'année.

Mais avant tout, il ne faut pas confondre l'action de la chaleur & du froid ſur des corps méchaniques, avec celles que ces qualités peuvent exercer ſur les corps vivans des hommes. Notre premiere attention doit ſe porter ſur deux proprié-

tés particulieres à la nature animale; l'une est d'engendrer de la chaleur, l'autre est d'avoir les fibres sensibles.

Le corps des hommes a la propriété d'engendrer par lui-même de la chaleur, indépendamment de toute cause extérieure; elle sort de son propre fond, soit que l'homme vive dans un climat brûlant, soit que son destin l'ait exposé aux plus violentes rigueurs de l'hiver; il semble qu'il tire de cette source intérieure le même nombre de dégrés de chaleur. Dans un air brûlant, il s'approche davantage du dégré de chaleur de l'atmosphere; dans le froid, il s'éloigne plus des qualités de l'air, pour lui il varie peu, & si l'on s'en rapporte aux expériences de M. Douglass (*a*), il ne varie pas.

M. Martine (*b*) Physicien plein de sagacité, par le calcul de la vîtesse du sang & du diametre respectif des vaisseaux, prétend nous prouver que la chaleur doit être la même dans toutes les parties du corps, si nous les supposons également éloignées des impressions

(a) *Vid. Douglass. de calore naturali.*

(b) *Vid. Martine de calore animalium, & vol. 3. Essays medical of, Edimburgh.*

extérieures de l'air ou des corps froids. Son calcul emprunté de la proportion des diametres & du nombre des vaiſſeaux capillaires, établi d'après les Anatomiſtes les plus illuſtres d'Angleterre, peut être très-bien fondé, ſi nous admettons avec lui, que la chaleur eſt excitée dans notre corps en raiſon doublée du mouvement & du frottement du ſang contre les parois des vaiſſeaux. Cette cauſe de chaleur une fois admiſe, elle doit être dans tout le corps, en raiſon directe des vîteſſes, & en raiſon inverſe des diametres.

Mais comme beaucoup d'Auteurs illuſtres, entr'autres Meſſieurs Stevenſon (*a*) & Douglaſſ, ont embraſſé d'autres opinions; nous ne nous attacherons pas à celle de M. Martine, quoiqu'elle ait été celle de M. Boerrhaave.

Il nous ſuffira de ſçavoir que réellement l'obſervation de M. Martine eſt vraie, même indépendamment de ſes calculs. Le corps humain engendre à-peu-près la même chaleur dans toutes ſes parties, quoiqu'il la perde plus aiſément dans les endroits expoſés aux im-

(a) *Edimburgh medical Eſſays, tom. 4.*

pressions de l'air, & les plus éloignés du centre de la circulation.

Supposez un homme dont les pieds soient bien couverts, ainsi que toutes les autres parties de son corps, qu'il se porte bien, pour que la chaleur soit dans l'ordre général de la nature; & pour qu'aucune partie n'ait des prérogatives d'action sur l'autre, supposez encore qu'il soit endormi, approchez alors le thermometre de chacun de ses membres, quand une fois cet instrument aura pris le dégré de chaleur animale, il ne variera plus, quelque partie qu'il touche.

Nous n'entreprendrons pas ici de discuter la plûpart des opinions des Auteurs. Il est cependant essentiel en général, de sçavoir si la chaleur dépend du fond des liqueurs même, comme Willis, Lower & Stevenson entre les Modernes, l'ont pensé; ou si les solides y ont quelque part, comme MM. Douglass, Martine & la plûpart des Auteurs modernes l'établissent. Nous ne balançons pas un moment à nous décider en faveur de ce dernier sentiment.

En effet, sans répéter ici les preuves que M. Martine a accumulé sur cette matiere, combien de fois ne voyons-nous pas la chaleur augmenter par l'ac-

tion ſeule des ſolides, devenue plus vive & plus violente, ſans que les humeurs puiſſent y avoir d'autre part, qu'une part ſecondaire? Les irritans extérieurs qui échauffent une partie, ſans intéreſſer les autres, n'en ſont-ils pas une preuve complette? Dira-t-on que le mouvement inteſtin des humeurs eſt plus violent dans cette partie, ſans ſe communiquer au reſte des liqueurs, qui cependant ſe ſuccedent mutuellement, & varient continuellement dans le même endroit du corps? Le pouls n'eſt-il pas augmenté dans l'exercice, avant que la chaleur ſoit plus vive & plus violente; & celle-ci au contraire ne ſuit-elle pas la force de la circulation?

La ſeule tenſion augmentée ſubitement dans les fibres par la colere, par quelque paſſion vive, produit une quantité conſidérable de chaleur; & comme Hippocrate (*a*) l'avoit remarqué, un froid cuiſant qui reſſerre vivement les fibres, eſt ſuivi ſi-tôt que ſa cauſe ceſſe, de la chaleur la plus brûlante. Le ſeul reſſerrement des vaiſſeaux a-t-il produit le froid? la force de la circulation produit à ſon tour dans ces vaiſſeaux reſ-

(a) *Lib. de priſcâ Medicinâ.*

ſerrés un frottement conſidérable dont l'effet eſt bientôt une ardeur violente ? Il ne faut pas s'attendre que la chaleur augmente toujours en proportion exacte des efforts du cœur & des vaiſſeaux ; la choſe n'eſt pas poſſible. M. Martine l'a démontré. D'ailleurs il eſt rare que l'érétiſme des vaiſſeaux ſoit général : une partie eſt relâchée, pendant que l'autre eſt tendue ; ce qui fait que l'on ne peut avoir une comparaiſon exacte de la circulation, même dans les fiévres les plus ardentes.

Nous regarderons donc la chaleur animale comme dépendante des cauſes méchaniques, dans leſquelles les ſolides & les fluides ont une part égale. Du concours de leur action, il réſulte pour l'homme 92 dégrés de chaleur du thermometre de Fareinheit, & deux ou trois dégrés de plus pour les enfans & pour les femmes. Cette conſtitution eſt à-peu-près la même dans tous les hommes, dont les ſolides ſont également tendus, ſecs, vibratiles, où les fluides également denſes, parcourent un cercle auſſi étendu.

Rien ne peut faire varier cette chaleur, que la variation des cauſes qui la produiſent. Elles luttent dans un tems

rigoureusement froid contre l'atmosphere : elles semblent lui céder, quand elle est trop brûlante ; & si l'on en croit M. Douglass, une atmosphere dont la chaleur seroit égale à celle de l'humanité, lui épargneroit la peine d'en engendrer de nouvelle.

Le froid de l'atmosphere fronce au contraire les fibres, & leur donne plus de force pour engendrer de la chaleur, quoique son impression actuelle la détruise ; si elle persiste, la chaleur animale prendra le dessus, ou le froid sera donc porté à un dégré absolument destructeur.

Au surplus, il ne s'agit point dans l'examen que nous avons à faire des effets de la chaleur, de celle que peut engendrer le corps humain. Il faut regarder ici l'homme comme un être qui partage avec tous les autres êtres les bienfaits du Soleil. Il faut voir quels changemens produit cet astre dans la machine. Dans cet examen, la seconde propriété dont nous avons déja parlé, sa sensibilité est peut-être plus importante encore que la chaleur qu'il enfante. C'est elle qui lui fait sentir les excès, c'est par elle qu'il s'apprivoise avec eux, lorsqu'il y est exposé par des nuances,

& des gradations insensibles. C'est elle qui fait la différence d'un homme né dans un climat, ou d'un homme qui est obligé de s'y transporter ; & c'est elle qui va nous diriger dans l'examen des effets des climats & des saisons sur notre machine.

La chaleur sur laquelle nous allons porter nos premieres recherches, comme étant une qualité plus active que le froid, & dont les effets sont beaucoup plus universels, est toujours dans l'univers. Elle est l'agent de la végétation, & de tous les mouvemens intérieurs q'éprouvent les corps sujets, suivant les loix de la nature, à être changés & altérés. Nous ne connoissons sans elle, ni accroissement, ni nourriture, ni réduction des corps en leurs principes. On l'a appellée l'ame de l'univers, & c'est avec raison, puisque c'est par elle que tout vit, que tout s'augmente & se renouvelle : quand elle est diminuée, tout semble mort, languissant, engourdi ; quand elle reparoît, elle donne une grace nouvelle à l'univers ; suivant ses différens dégrés, elle change ses productions, leur donne plus ou moins de vigueur. De-là les hommages que tant de peuples divers ont rendu au Soleil, dont l'appa-

teil brillant & les bienfaits sembloient devoir faire naître la plus pardonnable de toutes les idolâtries, si l'on n'eût dû bientôt reconnoître dans la régularité même à laquelle il est asservi, les ordres d'une main plus puissante qui dirige son cours.

Au reste, l'action par laquelle la chaleur produit la fécondité de la terre, & combine les élémens, en se servant de l'eau, a été pour nous un objet de travail dans notre premiere Partie. Nous n'en parlerons plus. Il faut ici exposer ses effets méchaniques sur le corps humain, en suivant pour guide M. Boerhaave (*a*), & en divisant le corps humain en deux corps différens l'un de l'autre pour les propriétés. Le premier n'est qu'un être méchanique, le second est un être organisé & sensible.

L'effet le plus univoque & le plus universel de la chaleur, selon M. Boerhaave, est la raréfaction & l'expansion des corps auxquels elle donne un plus grand volume. Cette propriété suit les dégrés de la chaleur & la densité des corps. En

(a) *Vid. Boerhaav. Chem. tom. 1. sect. 2. de igne.*

général, plus un corps eſt denſe, plus il réſiſte à ſortir de l'état dans lequel il eſt une fois poſé : ainſi un corps denſe admet moins de raréfaction ; mais quand il l'a une fois admiſe, il la conſerve plus long-tems. Il n'eſt point de corps connu qui ne ſuive cette loi, & qui n'obéiſſe à la raréfaction que la chaleur tend à produire en lui. Les métaux, les diamans, les corps les plus durs, les liquides les plus légers ; tout y obéit, en raiſon de ſa denſité. L'air, ce corps ſi délié, ſi ſubtil, perpétuellement expoſé au Soleil; troublé par des nuages, agité par mille autres cauſes, eſt dans une eſpece d'oſcillation perpétuelle, de raréfaction, de condenſation, qui fait varier ſa peſanteur ſpécifique ; c'eſt cependant cet agent ſi léger, ſi continuellement troublé, qui dirige abſolument la vie des hommes.

Indépendamment de cet effet général de la chaleur qui exiſte dans les corps les plus ſimples, comme dans ceux qui ſont plus compoſés en raiſon de leurs denſités ; il en eſt encore trois qui appartiennent aux corps mucides, dont les ſolides de notre corps auſſi-bien que nos liqueurs, tirent leur origine, dont ils ſont pénétrés & abbreuvés, & auxquels ils ſe rapportent.

Le premier de ces effets eſt l'évaporation de l'eau, le ſecond eſt la fuſion des corps huileux ; & le troiſiéme eſt le mouvement inteſtin des liqueurs.

L'évaporation de l'eau eſt toujours conſtante dans la nature, parce qu'il y a toujours aſſez de chaleur dans l'atmoſphere pour élever l'eau en vapeurs. Dans les plus grands froids, la glace même s'évapore, ainſi que la neige, ſuivant les expériences de M. Gauteron (*a*) ; & lorſque l'on rompt les baſſins couverts de glace, l'eau qu'elle recouvre, répand beaucoup de fumée, même dans les climats les plus froids du Nord (*b*) ; malgré le froid relatif qui nous pénetre, la nature eſt toujours animée par la chaleur, ſoit qu'elle l'enfante dans ſon ſein, ſoit qu'elle la reçoive du ſoleil. L'homme tranſpire en tout tems ; il eſt vrai que la cauſe de ſa chaleur eſt en lui.

L'évaporation, toujours d'autant plus grande que la chaleur eſt plus conſidérable, eſt un effet de la dilatation des liqueurs & du mouvement que la chaleur y produit.

(a) *Mém. de l'Acad. ann. 1709.*
(b) *Vid. Hamberger, de frigore.*

La fusion des huiles est de même un produit de la dilatation de leurs parties pénétrées de chaleur. On peut dire avec M. Boerhaave, que l'eau même n'est rendue fusible, que par un dégré de chaleur très-médiocre, & qu'il fixe au 33e dégré du thermometre de Fareinheit : il en faut un bien grand, pour fondre absolument les huiles animales ; mais du moins on peut, sans craindre de se tromper, prononcer qu'elles sont d'autant plus dures que le froid est plus grand, & d'autant plus fusibles, qu'elles sont exposées à une chaleur plus considérable. Il en est de même des huiles concretes, & des résines des végétaux.

Enfin la derniere action de la chaleur sur les corps dont nous parlons, est le mouvement intestin qu'elle excite dans les liqueurs & dans les corps solides, dont les parties ne sont unies que par une glu humide, capable encore d'être mise en mouvement ; ce mouvement dépend de la raréfaction, il est la source de la végétation & de la vie de l'univers. Il se trouve dans le corps animal, où toutes les liqueurs ne sont pas emportées par un mouvement prompt & rapide. Le mouvement, dans une chaleur douce, est lent & insensible ; il ne

donne

donne aucun mouvement à une ſubſtance légere qui flotteroit ſur une eau qui n'auroit que cette chaleur; plus vif, il fait tourner légérement les corps poſés ſur l'eau; plus violent, il agit avec force, il ſe tourne en ébullition, & devient tout-à-fait deſtructeur.

Ces effets appartiennent à la chaleur conſidérée dans tous ſes dégrés, mais ils ne lui appartiennent pas avec la même force. La chaleur qui paroîtra ſubitement, produira une raréfaction ſubite, qui ſeule peut avoir des effets évidens; ce n'eſt que dans ſa continuation que l'on doit rechercher les effets des trois autres propriétés.

Si le corps humain compoſé de ſolides & de liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, mais conſidéré comme un corps abſolument méchanique, eſt expoſé à un dégré de chaleur, quel qu'il ſoit, pourvu qu'il ſoit ſenſible & ſubit, toutes les parties de ſon corps ſe raréfient; mais en ſuivant la loi des denſités, les fluides éprouvent une bien plus grande raréfaction que les ſolides, ils doivent donc occuper un eſpace proportionnellement beaucoup plus grand. Qu'en arrive-t-il? Ils forcent le diametre de leurs vaiſſeaux, & ſi ceux-ci ne cédent pas, le ſang

s'ouvrira un paſſage. De-là tant d'hémorragies ou de pléthores au printems, où les phénomenes de la chaleur naiſſante ſont d'autant plus violens, qu'ils ſont ſubits & inattendus. Tel eſt le premier effet d'une chaleur trop ſubite, néceſſairement deſtructive, ſi elle paroît avec violence, & ſans aucuns dégrés intermédiaires.

Si c'eſt de l'atmoſphere que dépend cette chaleur, l'effet deſtructif eſt encore plus grand, parce que l'air raréfié n'a plus le même poids ſpécifique; il ne comprime & ne borne pas ſi bien l'expanſion des vaiſſeaux de la ſuperficie du corps, mais ſur-tout de la poitrine. Le ſang n'eſt pas ſi bien foulé, il n'acquiert pas tant de condenſation.

Cette pléthore apparente peut ceſſer auſſi-tôt que la chaleur ceſſe, & alors les vaiſſeaux gardent un diametre plus grand que le volume des liqueurs qui ſe condenſent, ne paroîtroit l'exiger.

Si la chaleur continue, ſi elle augmente, ſoit qu'on ſuppoſe cette augmentation ſenſible, ſoit qu'elle ſoit graduée, ſes effets ne ſont plus ceux d'une chaleur ſubite, la raréfaction s'accroît par dégrés; mais les autres effets de la chaleur ſe font mieux ſentir, la tranſpiration inſen-

ſible eſt plus grande; l'évaporation plus forte, rend la maſſe des liqueurs plus ſeche; les parties huileuſes ſe mêlent davantage au ſang, & quoique dans l'état naturel la graiſſe ſoit fluide, ſuivant les obſervations de Ruyſch, elle ſe réſorbe davantage, parce qu'elle s'affine & s'atténue. La tranſpiration ſera plus huileuſe, les urines plus chargées d'huile, la bile plus abondante, c'eſt ce que l'expérience journaliere démontre, & dont l'homme le moins inſtruit peut ſe convaincre lui-même.

Dans les ſaiſons chaudes, le mouvement inteſtin augmentant, toutes les parties ſeront plus atténuées & plus affinées; elles ſeront encore rendues telles par la réſorption des matieres qui, n'ayant qu'un mouvement lent, ſont plus expoſées à l'uniformité du mouvement inteſtin.

D'un autre côté, ſi l'évaporation produit la ſéchereſſe, la ſéchereſſe des fibres augmente leur tenſion & leur vibratilité; la ſéchereſſe des fluides rend le frottement plus grand; de-là la facilité à ſe condenſer. Ainſi l'atténuation & la condenſation dans les liqueurs ſeront plus fortes, l'action des ſolides plus grande, ou, ce qui revient au même, la vie

prise en elle-même, aura une plus grande intensité dans la chaleur.

Tels sont les effets méchaniques de la chaleur continuée, si on la compare aux corps humains dans un dégré supportable; l'expérience démontre ce que la raison seule indiquoit.

En effet, dans nos climats tempérés, si-tôt que la chaleur est une fois établie, les linges dont nous nous couvrons se salissent plus vîte, notre urine est plus chargée, la transpiration est plus abondante, nous maigrissons, nous sommes sujets aux dévoimens bilieux, nous avons plus de soif, moins d'appétit pour les animaux, sur-tout pour le gibier; nous ne respirons qu'après les fruits; les désirs vifs de l'amour se font sentir, il semble que nous soyons rajeunis.

Les habitans des pays chauds sont plus bruns que nous; & à mesure que nous avançons vers des climats plus méridionaux, les teints brunissent, la maigreur devient plus grande, la sécheresse paroît dans tout le corps, les cheveux sont noirs & crépus, les odeurs des parties génitales sont plus fortes & plus puantes; les appétits vénériens plus violens; le sang est plus noir, au rapport des Médecins qui ont exercé leur art

dans ces contrées ; il eſt plus denſe, & les os même de chevaux Africains ſont plus denſes que les os de chevaux de nos pays, au rapport d'Arbuthnot : il en eſt ſans doute de même des os des hommes ; & pourquoi la choſe ne ſeroit-elle pas, puiſque les arbres même de ces contrées nous fourniſſent des huiles plus peſantes. Tels ſont les effets de l'évaporation & de la condenſation chez les hommes.

Les effets de l'atténuation n'y ſont pas moins évidens. Toutes leurs maladies ſont produites par des humeurs âcres & bilieuſes, les évacuations y ſont promptes & conſidérables, le ſang ſe fait jour par-tout, leurs ſueurs ſont immodérées ; de-là tant de maladies, dont nous ne voyons que des diminutifs en Europe. Ces flux hépatiques, ces dyſſenteries, ces teneſmes dont Boutius nous a laiſſé la deſcription (*a*), ces fiévres peſtilentielles qui, au rapport de Proſper Alpin, régnent à Alexandrie & au Caire, feroient-elles tant de progrès, ſi elles ne tomboient ſur des corps qui y ſont ſi diſpoſés par la chaleur de leur climat (*b*) ?

(a) *Vid. Bontius de Medicinâ indor.*

(b) *Vid. Proſp. Alpin. de Med. Ægypt. lib. 1. cap. 14. & 15.*

Le mal de Siam qui eſt devenu épidémique à nos Colonies, trouve-t-il de même entrée en Europe? La mélancolie, eſpece de putréfaction particuliere, n'eſt-elle pas plus commune en Syrie, à cauſe de l'ardeur du climat; & ſeroit-elle devenue ſi familiere à nos Etats, ſi les alimens aromatiques & huileux que le luxe a introduits dans nos cuiſines, n'avoit enfanté dans nos humeurs une chaleur étrangere, une atténuation artificielle? De-là mille maux qui nous ſont étrangers, & que nos Peres ne connoiſſoient pas.

Ces effets généraux de la chaleur ſont, pour ainſi dire, dirigés par ſes dégrés & par ſa conſtance; ils exiſteroient, quand même l'homme ſeroit dénué de nerfs, & l'on peut remarquer qu'ils ont les mêmes effets ſur les plantes. Les ſaiſons & les pays chauds produiſent plus d'aromates, de graines plus ſeches & plus huileuſes, des tiges plus arides: les ſels ſont plus volatils, les huiles plus peſantes; mais tous ces objets ont été traités dans notre premiere Partie, nous ne parlons ici que de la chaleur ſupportable. Nous ſçavons que ſes bornes ſont étroites, & que peu de dégrés de plus que ceux que l'on éprouve dans les climats

les plus chauds, feroient périr les habitans de la terre.

Ces effets mécaniques & généraux étant une fois posés, ils nous serviront de bouſſole pour étudier les effets de la chaleur ſur l'homme ſenſible & animé. Ces effets varient ſuivant ſes dégrés. Ainſi pour pouvoir les mieux concevoir, nous diviſerons les dégrés de chaleur que peut éprouver un corps vivant, en trois différens.

Nous fixerons le premier à la ceſſation du froid, telle qu'eſt, par exemple, la douce chaleur que nous ſentons, lorſqu'il ſe fait un dégel; ce dégré peut appartenir à différens états de l'air. Dans un froid modéré, un peu plus de chaleur produira le même effet. Il ſuffit que le changement de ſenſation ſe faſſe du froid au chaud, car les augmentations de chaleur ne ſuivent plus les mêmes loix. De ce dégré juſqu'aux plus grandes chaleurs de nos étés, dans un climat tempéré, nous n'en compterons qu'un, & le dernier renfermera tous ceux qui peuvent s'accroître juſqu'à ce que la chaleur ſoit inſupportable & deſtructive.

On ſent bien que ces dégrés ſont abſolument arbitraires, qu'ils en contiennent une infinité d'autres; il ſuffit que

leurs nuances ſe trouvent renfermées dans ceux dont nous parlerons ici.

On voit encore que la chaleur eſt une ſenſation relative à l'état dans lequel l'homme ſe trouve ; ce n'eſt pas abſolument par le thermometre qu'on peut meſurer les effets de la chaleur par rapport aux hommes, c'eſt plutôt par la différence qui eſt entre l'état duquel ils ſortent, & celui dans lequel ils entrent. L'expérience la plus ordinaire & la Phyſique la moins relevée en donnent des preuves ſur leſquelles nous n'inſiſterons pas. Il ſuffit que d'après ce peu de remarques, on ſente de combien de variations doivent être ſuſceptibles les dégrés de chaleur, dont nous allons examiner les effets.

Tous les effets du premier dégré de chaleur ſur les fibres ſenſibles, ſe terminent à l'agrément & au plaiſir. Après avoir ſouffert les rigueurs de l'hiver, le corps haraſſé, tendu, reſſerré, ſemble avoir reçu un développement nouveau, il paroît dans toutes les fibres un relâchement qui les porte à l'inertie, mais qui ſemble la ceſſation d'un érétiſme. Le pouls eſt moins ſerré & plus plein, parce que les liqueurs ſont plus raréfiées, & les ſolides moins ſerrés & moins ten-

dus. La même raiſon fait qu'on a ſouvent mal à la tête dans les tems de dégel, ou que les anciennes cicatrices ſouffrent : on ſe trouve comme tranſporté dans un printems ſubit, quoiqu'il y ait encore un froid réel dans l'atmoſphere ; on n'a pas la vivacité & l'activité qui accompagnent ordinairement les grands froids, mais à ſa place, on jouit dans tout le corps d'une eſpece de paix & de tranquillité, qui ſemble le reméde des maux qu'on a ſoufferts par le froid.

Dans cette eſpece de chaleur relative, les ſenſations jouent le premier rolle. L'air moins condenſé agit moins ſur les poumons, une ombre de raréfaction ſe fait ſentir ; mais le relâchement des fibres ſenſibles en eſt le plus grand effet, auſſi s'en faut-il de beaucoup que la tranſpiration augmente, & que les excrémens ſenſibles diminuent en même proportion. Toute ſenſation devient habitude, auſſi dans les dégels, lorſque la premiere ſenſation s'eſt fait ſentir, ſi l'air ne garde que ce premier dégré de chaleur, le froid reprend bientôt ſes droits. Le lendemain du dégel, on recommence à s'en plaindre, on a perdu cette aménité procurée dans les fibres

par la diminution de la rigueur de la ſaiſon trop froide.

Dans le ſecond dégré de chaleur, nous enfermons tous les dégrés par leſquels nous paſſons communément dans nos climats tempérés. Leur effet ſur le corps ſenſible & animé, eſt plus ou moins vif, ſelon les nuances qui ſont plus ou moins marquées entre ces dégrés. La chaleur eſt un ſentiment relatif à nos ſens. Ainſi pendant que le printems parcourt ſes périodes, avant que de ſe changer dans la ſaiſon brûlante de l'été, tous les jours nos ſolides acquierent plus de relâchement, nos fluides plus d'expanſion. La tranſpiration & l'évaporation ſe font de plus en plus, les excrémens ſenſibles diminuent; mais il eſt rare que ces nuances ſe faſſent ſi imperceptiblement, qu'il n'y ait aucune variation entr'elles. Tantôt l'atmoſphere eſt plus chaude, tantôt elle eſt plus froide. L'air eſt de tous les corps, celui qui éprouve le plus d'oſcillations ſucceſſives; il eſt dans un mouvement continuel, il nous preſſe, comprime nos organes avec une peſanteur & une élaſticité qui varie de momens en momens. La chaleur eſt ſujette à des alternatives continuelles, ſurtout au printems dans les climats tem-

pérés, auſſi les fibres ſont-elles dans des oſcillations perpétuelles qui répondent à celles de l'atmoſphere. Au bout de huit jours, le dégré du thermométre qui marquoit la chaleur, eſt celui qui nous marque une ſenſation évidente de froid. Ces alternatives ſont ſalutaires, quoique quelques Particuliers en reſſentent des effets pernicieux : elles donnent l'entrée à la matiere nutritive dans les fibres, elles l'y logent & l'y reſſerrent; mais de plus elles endurciſſent & fortifient les fibres ſenſibles de telle ſorte qu'elles ſont en état de réſiſter aux excès de la chaleur qui bientôt prend le deſſus.

Cette remarque nous apprend d'où vient au printems la nouvelle vigueur que notre corps ſemble avoir acquiſe, pourquoi nous croiſſons davantage dans cette ſaiſon, & pourquoi le développement qui s'eſt fait dans notre machine, ſemble avoir donné à nos fibres plus d'activité.

On ne peut pas rapporter ces changemens à la ſeule chaleur : la chaleur par elle-même relâche, produit la raréfaction, comme on l'a dit plus haut; elle rend plutôt pareſſeux & engourdis, qu'actifs & vigilans. Les premieres chaleurs du printems ſemblent nous inviter

au ſommeil, & nous rendre plus lourds que nous ne l'étions; double effet dépendant également & du relâchement des fibres, & de la raréfaction des liqueurs. Mais les alternatives de froid modéré & de chaleur que l'on reſſent dans cette ſaiſon, & qui, ſuivant les expériences de M. Hales, ſervent beaucoup à la végétation des plantes, rendent nos corps plus fermes & plus agiles; deux qualités qu'Hippocrate a fait dépendre des variations de l'atmoſphere (*a*).

L'été au contraire par ſa chaleur nous abbat; quelque peu de nuances que cette qualité ait dans ſes progrès, jamais elle n'affecte les nerfs avec vivacité, à moins qu'elle ne ſoit brûlante, & par conſéquent pouſſée à un dégré deſtructeur. La chaleur eſt l'amie des nerfs, dit Hippocrate avec raiſon, cependant ſuppoſons-la continuée pendant quelque tems; l'évaporation, la tranſpiration trop grandes ſéchent les ſolides, & produiſent des humeurs approchantes de la ſolidité. Les nerfs eux-mêmes participent à la ſécheresſe, ils ſont relâchés; mais ſi quelque cauſe que ce ſoit leur donne trop de tenſion, alors la langueur & l'amour de

(a) *De aëre, locis & aquis.*

l'oiſiveté ſe tournent en activité violente, incapable de modération ; il ſemble que les fibres ne ſoient pas capables d'avoir des oſcillations douces.

Mais c'eſt ſur-tout dans le dernier dégré de chaleur, telle qu'on l'éprouve dans les jours les plus chauds, & dans les contrées les plus brûlantes, qu'il faut ſuivre ſes effets. Nous les verrons à leur plus haut point, & de-là, en les diminuant, nous les diſtribuerons mieux dans leurs claſſes.

L'abbatement eſt exceſſif, il dégénere, dans le tems de la journée le plus chaud, en une néceſſité inſurmontable de dormir. Tous les peuples qui habitent ces contrées, ont été forcés de partager leurs travaux en deux, de chercher les aſyles les plus profonds contre le ſoleil, de ſe livrer au ſommeil pendant une partie de la journée, ils aiment mieux prolonger leurs occupations juſqu'au milieu des ténebres. La chaleur ne fait aucun effet ſenſible ſur chaque fibre en particulier. On éprouve une fatigue générale, une anxiété, une impuiſſance au travail, ce qui a fait donner à la chaleur le nom d'ami incommode.

Les ſources générales de cette anxiété ſe rapportent à deux points prin-

cipaux, le premier eſt la foibleſſe & le relâchement des nerfs & des vaiſſeaux. M. Boerhaave, & les Auteurs qui regardent les eſprits animaux comme une émanation de nos liqueurs, nous donnent auſſi, comme une cauſe de cette foibleſſe, l'évacuation que fait la chaleur exceſſive de la partie la plus ſubtile de nos humeurs, & par conſéquent de nos eſprits. Mais ſi cette partie eſt capable de s'évaporer, les conduits de la peau ne doivent-ils pas être toujours aſſez ouverts pour leur laiſſer une fuite libre, même en hyver. Il nous ſuffira de ſentir combien la chaleur relâche les nerfs, ſans nous embarraſſer des cauſes inconnues qui dirigent leurs mouvemens.

Une ſeconde ſource auſſi puiſſante de cette incommodité, eſt le peu d'effet que peut avoir l'air raréfié ſur le ſang dans la poitrine. En effet l'action d'une chaleur conſidérable produit une oppreſſion marquée, c'eſt elle qui nous fatigue d'abord, qui fait que nos vêtemens nous importunent, & que nous cherchons l'air frais, à quelque prix que ce ſoit. Le ſang ne trouve pas dans l'air qui lui eſt appliqué immédiatement, le rafraîchiſſement qu'il a coutume d'y trouver, comme M. Boerhaave l'a démon-

tré par une expérience irréfragable. Le diaphragme ne peut pas ſe fixer avec force, ni ſervir d'appui dans les exercices.

Les vaiſſeaux qui ſont à la ſurface du corps ne ſont point rafraîchis, & ne communiquent point à l'intérieur du corps le froid qu'ils ont coutume d'emprunter de l'atmoſphere. Nous cherchons tous un élément plus denſe & plus froid; l'eau qui abſorbée humecte, qui rafraîchit & qui comprime d'avantage la ſurface du corps, ſemble nous donner une force nouvelle, & réparer ce que la chaleur détruit. M. Boerhaave nous dit que dans l'iſle d'Ormus, il eſt des heures dans la journée où l'on ne peut vivre que dans le bain, ce qui ne dépend pas ſeulement de la chaleur du ſoleil, mais de la répercuſſion & de la réflexion de ſes rayons, par des montagnes extrêmement blanches & brillantes.

L'inertie & le relâchement actuel des nerfs n'empêche cependant pas qu'ils ne ſoient très-aiſés à irriter. La chaleur ne les tient que dans une eſpece de ſuſpens; ſi quelque cauſe irritante les en tire, ils font alors des mouvemens violens, prompts, précipités. La ſenſation relâchante de la chaleur n'exiſte plus

pour eux; ils ſont entraînés par une autre cauſe, & jouiſſent du privilége de la ſéchereſſe qui eſt d'être beaucoup plus ſuſceptibles de tenſion, & d'avoir par conſéquent des oſcillations plus vives & plus promptes. Les occaſions de ces irritations ſe rencontrent fréquemment, parce que les humeurs elles-mêmes ſont plus actives, plus animées, plus capables de fournir des aiguillons. Les eſprits animaux, ſi cette matiere ſi ſubtile & ſi indéfinie exiſte réellement, doivent moins participer d'un caractere aqueux & rapide, & avoir reçu plus de puiſſance par l'élaboration générale des humeurs.

Cette inertie, d'un côté, cette facilité à s'en tirer & à monter à l'excès oppoſé, de l'autre, produit un contraſte bizarre entre l'inaction, l'amour de l'oiſiveté & les paſſions les plus violentes. C'eſt en cela que conſiſte le caractere des hommes qui habitent les pays chauds, & nous nous ſentons nous-mêmes dans cette diſpoſition pendant les ardeurs de la canicule.

On eſt languiſſant pour les actions, pour les plaiſirs même; on eſt ſans appétit, & la ſobriété n'eſt plus une vertu; on ne déſire que le repos & les li-

queurs fraîches. On invente mille précautions pour ſe ſouſtraire aux ardeurs de la chaleur, on ſemble ne faire autre choſe que végéter. On nous rapporte l'exemple d'un grand Poëte Anglois qui ne pouvoit point faire de vers dans les ardeurs de l'été (*a*) : M. de la Hire a connu un enfant qui perdoit ſa mémoire pendant l'été, pour ne la retrouver qu'à l'équinoxe d'automne. Cependant cet homme ſi dégradé a une eſpece de fureur inſurmontable pour les plaiſirs de Venus ; plaiſirs qui exigent de la force, & qui ſuppoſent de la vivacité dans les ſenſations ; il s'en épuiſe : il ne peut y réſiſter.

Cette ſenſation doit être dans les pays chauds plus vive que toutes les autres. Non-ſeulement elle dépend des nerfs, mais elle eſt excitée encore par la préſence d'une humeur qui, dans les Pays chauds plus dégagée des principes aqueux, a plus de force, plus de parties utiles ramaſſées ſous un même volume & dont les principes ſont plus affinés. Les corps des hommes & des animaux ſont plus odorans, plus aromatiques, & l'on re-

---

(a) *Hiſt. de l'Acad. ann. 1707.*

marque que les aromates tirés des animaux ſont de tous, les plus ſubtils, & ceux qui portent la ſphere d'activité la plus étendue. La ſemence eſt de toutes les humeurs du corps, celle qui a le plus d'odeur & le plus d'atténuation ; combien doit-elle en avoir davantage dans des pays où une ardeur continuelle exalte & brûle les principes, où le mouvement inteſtin que la ſemence ſouffre dans les véſicules ſéminales doit être ſi fort & ſi actif? De-là l'origine de ces ſerrails dont toute l'Aſie eſt pleine; de-là le libertinage ſi commun dans les Colonies Européennes. Les hommes, dans cette diſpoſition, ſe mettent peu en colere; mais lorſqu'ils croient en avoir un juſte ſujet, leur colere eſt une fureur qui ne peut s'éteindre que par la mort (*a*). Quoique lâches & craignant les dangers, ils ſont les plus forts des hommes, & capables des plus grands efforts. Leurs maladies ſont très-aiguës & très-vives, preſque toujours accompagnées de convulſions. Ils en ont que nous ne connoiſſons pas, terribles par leur vivacité & par leurs ſymptomes; & ſans citer

(a) *Vid. Hippocrat. de aëre, locis & aquis.*

encore Prosper Alpin, & Bontius, si l'on confronte les observations de Baglivi & de Ramazzini avec celles de Baillou & d'Huxham, on verra que l'Italie reçoit & admet plus de convulsions dans ses maladies, que la France ou l'Angleterre.

Les jours chauds de l'été produisent en petit, sur-tout s'ils sont continués pendant un long espace de tems, le même effet que les climats; ceux-ci causent une bien plus grande altération à ceux qu'on y transplante, qu'à ceux qui y sont nés, & qui ne connoissent point d'autre patrie. Les Historiens remarquent que les conquêtes & les incursions des peuples, se sont toujours faites du Nord vers les pays plus chauds; mais bientôt les vainqueurs héritant du luxe des vaincus & de l'énervation que produit chez eux la chaleur, enfantent des races d'hommes aussi molles que ceux qu'ils ont dépouillés de leurs états. Ces peuples devenus riches, & ayant retiré l'oisiveté pour prix de leurs richesses, ne peuvent pas concevoir la vivacité des Européens; elle paroit auprès d'eux avoir quelque chose de ridicule, quoique les Européens qu'ils voient ainsi transplantés, ayent beaucoup perdu de leur vivacité, & que de retour dans notre patrie, ils nous paroissent

à leur tour, ridicules par leur gravité orientale.

Tels ſont les effets de la chaleur ſimple & ſans complication avec des qualités étrangeres, ſoit qu'on la regarde comme cauſe méchanique, ſoit qu'on la conſidere comme cauſe de ſenſation; elle peut appartenir à trois circonſtances différentes.

La premiere, & la plus importante pour ceux qui vivent dans des climats tempérés, eſt une chaleur de ſaiſon, telle que nous l'éprouvons dans les jours de l'été.

La ſeconde eſt celle où nous ſommes tranſplantés dans un climat brûlant. La derniere appartient aux habitans de ces climats. Les effets généraux dont nous avons parlé appartiennent également à ces trois cas, mais ils ont cependant leurs différences.

La chaleur de l'été peut être graduée, nuancée ou ſubite; ſi elle eſt ſubite, agiſſant encore plus par la ſenſation que méchaniquement, elle produit d'abord l'abbatement le plus grand, & ce n'eſt que ſa continuation qui fait naître les autres effets; au contraire ſi elle eſt nuancée, les effets méchaniques prennent le deſſus. Mais ſi cette chaleur eſt inſo-

lite, qu'elle ſoit parvenue à un dégré que nous n'avons pas coutume d'éprouver, alors notre climat transformé en un climat brûlant, nous affecte beaucoup plus qu'il n'affecteroit en même proportion les habitans des Zones-torrides. Les gens gras ſouffrent beaucoup plus que les gens maigres, parce que l'huile de leur graiſſe échauffée relâche encore les ſolides, & conſerve plus long-tems la chaleur de l'atmoſphere. Les enfans ſeuls dont les ſucs ſont plus aqueux, conſervent plus de liberté dans leurs actions. Le ſommeil eſt inquiet, agité, parce que la tranſpiration pouſſée à la peau dans le tems qu'elle n'eſt pas mûre encore, irrite les nerfs de la peau, & parce qu'on ne peut pas ſe prémunir dans un lit contre la chaleur, comme on le fait contre le froid.

Si nous nous trouvons tranſplantés dans un climat brûlant, le corps éprouve toutes les incommodités & de la ſenſation de la chaleur, & de ſes effets méchaniques; mais la continuité de la chaleur changeant & le caractere des humeurs & le ton des ſolides, il eſt rare qu'après pluſieurs mois de ſuite d'habitation dans ces climats, les changemens évidens ne produiſent enfin quelque mala-

die qui familiariſe, pour ainſi dire, avec le climat, ſi l'on peut en ſoutenir les impreſſions. On peut conſulter ſur cet article tous les Voyageurs des Nations de l'Europe qui ont fixé leur ſéjour ou dans des Comptoirs de l'Afrique, ou dans les Iſles de l'Amérique. Le Pere Labat, entr'autres, en fournit pluſieurs exemples frappans.

Pour les habitans naturels de ces climats, la ſenſation de la chaleur ne les frappe plus, à moins qu'il n'y ait une augmentation dans la chaleur habituelle; mais les effets méchaniques exiſtent tous entiers.

Ces habitans ſont entr'eux diviſés comme les autres hommes; mais ils ont de plus qu'eux des dégrés de ſéchereſſe, de tenſion, d'atténuation & de condenſation. Ils ont des pituiteux, des bilieux, des ſanguins; mais leurs pituiteux ne ſont pas comparables aux nôtres, leur pituite eſt toujours accompagnée d'une âcreté qui la fait dégénérer promptement, leurs bilieux ſupportent des excès qui ne ſeroient pas tolérables pour les nôtres. En un mot, tout n'eſt que par comparaiſon, mais ils ſont tous bilieux par rapport à nous.

Cette expoſition des effets de la cha-

leur ſuffit pour nous faire ſentir quelles ſont les indications du régime que nous devons ſuivre. Les effets de la chaleur ſe rapprochent infiniment, ſoit qu'elle ſoit ardente dans nos climats, ſoit que nous la ſentions dans une terre étrangere. Les corps des gens qui ne ſont point habitués à la chaleur, ont beſoin de beaucoup plus de précautions dans leurs régimes, que ceux qui, nés pour vivre dans les climats chauds, ont contracté avec cette qualité de l'air une eſpece d'habitude ; cependant dans quelque cas que ce ſoit, la chaleur indique toujours de ſonger à prévenir l'aridité des fibres, la condenſation des ſucs, l'atténuation des principes.

Hippocrate prononce (*a*) que la boiſſon abondante & légere appartient principalement à la chaleur, & qu'exceſſive dans tout autre tems, elle ne peut trouver ſa place que dans l'été.

Les alimens liquides ſont donc par la même raiſon préférables dans cette ſaiſon : plus les alimens portent de l'eau dans leurs ſubſtances, plus leur uſage appartient à l'été, parce qu'ils ſont un remede contre l'aridité que procure la

(a) *De victûs ratione ſalub.*

chaleur par elle-même, qu'ils suppléent à ce qui leur est enlevé par la transpiration & par l'évaporation. Ils divisent les humeurs trop âcres, humectent les solides trop desséchés, de sorte qu'à cette liquidité il suffit de joindre des principes éloignés de l'atténuation, ou qui corrigent celle qui est faite naturellement, & nous aurons rempli tous les points qu'exige le régime préservatif de la chaleur.

Les premiers antidotes de la chaleur, ceux qui sont les plus naturels, sont les acides. Ces sels ont sur-tout une qualité anti-putride dans l'ordre de la nature. Les sels acides sont les substances qui s'éloignent le moins du principe de leur formation; ils empêchent par-tout le développement des sels âcres & l'expansion des huiles: ils ont d'ailleurs dans le corps la propriété de donner aux solides une espece de froncement qui retient dans la masse du sang les principes les plus subtils, toujours prêts à s'évaporer par des vaisseaux trop relâchés.

Après les acides, les savonneux acidules tirés des plantes dont nous avons déja parlé, sont un second secours que la nature a multiplié dans l'été; leur combinaison formée par la main de la

nature

nature même, de l'huile la plus douce & d'un ſel acide, outre les qualités des acides, a encore celle de diminuer la condenſation des parties du ſang, d'en empêcher l'imméabilité, & de diviſer les parties les plus diſpoſées à croupir, ſoit dans les vaiſſeaux ſanguins même, ſoit dans les couloirs de la bile.

Ils agiſſent ſi puiſſamment ſur cette derniere humeur, qu'ils la fondent & la font paroître évidemment liquide par les ſelles. Cette propriété relâchante appartient à tous les fruits d'été, qui portent le nom de la ſaiſon pour laquelle le Créateur les a deſtinés. Ils ſont diſtribués abondamment dans tous les Pays où ils peuvent être de quelque uſage. Si-tôt que la chaleur paroît, ils paroiſſent & s'évanouiſſent avec elle. Les climats chauds ſemblent être encore plus fertiles que les nôtresde ces ſortes de ſubſtances. On y en trouve de toute eſpece, dont nous ne connoiſſons que le nom, auſſi leur ſont-elles plus néceſſaires qu'à nous.

Un privilége qui appartient également aux acides & aux ſavonneux, eſt de rendre l'eau qu'ils portent toujours abondamment dans leur ſubſtance plus mixible aux principes du ſang. C'eſt encore une réflexion de Monſieur Boer-

haave, que dans les grandes chaleurs de l'été, les principes du ſang ſont ſi condenſés & ſi privés d'eau, que l'eau pure réſorbée avidement par les vaiſſeaux lactés, ne ſe mêle que très-difficilement avec la maſſe des humeurs; mais emportée avec rapidité dans les voies de la circulation, elle eſt préſentée, offerte à la peau & aux conduits des urines avec la même promptitude, & elle eſt enlevée hors du corps, ſans avoir ſouffert preſque aucune altération; elle eſt ſeulement chargée de quelques parties ſalines, qu'elle a entraînées, & qui laiſſent la maſſe du ſang encore plus huileuſe. La même imméabilité des liqueurs paroît tout auſſi évidemment, mais a des ſuites plus funeſtes, ſi l'eau eſt retenue à l'intérieur du corps.

J'ai vu des hommes imprudens en été fatre une eſpece de débauche d'eau, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme; elle ne pouvoit agir chez eux, ni par ſon poids, ni par ſa fraîcheur. Cependant après en avoir bu une quantité aſſez conſidérable, on les voyoit étouffer comme ſi on leur avoit injecté de l'eau dans les veines. Une anxiété violente, les vertiges s'emparoient de toute leur machine, juſqu'à ce que la ſueur ou les urines

eussent emporté cette eau surabondante.

La nourriture doit être en général moins solide en été : *molliores cibi*, dit Hippocrate ; on doit rechercher pour alimens les substances qui tendent le moins à la putridité, ayant toujours devant les yeux la langueur & le peu de force de l'estomac. Heureusement par un ordre bienfaisant de la Providence, la terre est couverte de légumes, & de semences fraîches & tendres en été. On pourra choisir entre ces alimens ceux qui sont plus denses, dont les parties sont plus liées entr'elles, pour en faire la nourriture des gens qui sont livrés à l'exercice. Les plus tendres & les plus légeres seront la nourriture des gens oisifs & plus sédentaires. S'il est nécessaire de faire usage de la viande, au moins choisissons celle qui, sortie d'animaux ou granivores, ou herbivores, n'a pas encore souffert une grande atténuation. L'usage des jeunes animaux peut être permis ; mais le gibier, les viandes des animaux exercés doivent être rejettées loin de l'été. Hippocrate recommande de faire usage plutôt de bouilli que de rôti, les Anciens regardoient les choses rôties comme séches ; mais dans le fond, quoique les fibres des viandes bouillies

ſoient plus ſéparées que celles des viandes rôties, les dernieres ont plus de ſuc nutritif, & doivent être préférées en tout tems.

Il eſt eſſentiel en été de ne point ſurcharger ſon eſtomac. On n'a point d'appétit, & cependant on ſupporte le jeûne très-difficilement. La raiſon en eſt aiſée à ſentir : les fibres nerveuſes & les organes des ſenſations ſont dans l'abbatement ; cependant les humeurs ont plus d'atténuation & d'âcreté, elles perdent continuellement davantage, elles ont un beſoin continuel de réparation.

Il faut donc diviſer ſes repas, les faire légers, ne point ſurcharger ſes forces, mais ne pas laiſſer les humeurs ſe corrompre par le défaut de nouveaux ſucs. Le jeûne ſeroit inſupportable dans les Pays chauds, ſi on n'y trouvoit des adouciſſemens. Les Ordres Monaſtiques les plus réguliers, que les Eſpagnols ont tranſportés au Pérou, jeûnent exactement dans la privation des viandes, des huiles, des laitages : l'abſtinence eſt portée juſqu'à ne faire aucun uſage des choſes chaudes & apprêtées ; c'eſt pour eux une légere pénitence ; mais ils ne peuvent ſe paſſer de tempérer le jeûne avec des liqueurs fraîches, & ſur-tout avec le chocolat.

Cette boiſſon eſt une invention des Pays chauds : elle eſt en elle-même une eſpece d'émulſion faite avec la partie huileuſe du cacao, rendu mixible à l'eau par le broyement, & avec les entraves du ſucre ; elle eſt animée avec la cannelle & la vanille, aromates qui donnent de la force à l'eſtomac, & qui aident à la digeſtion du mucilage doux & de l'huile légere que contient le cacao.

L'avantage qu'a le chocolat dans les Pays chauds, eſt de nourrir ſans fatiguer l'eſtomac ; ſans produire de peſanteur. Auſſi en Europe, l'Italie, l'Eſpagne, la Provence, ſont les Pays où l'on en fait le plus d'uſage. Il y eſt ſi univerſellement répandu, qu'il ſemble que l'expérience ait appris aux habitans qu'il leur étoit ſalutaire. Il l'eſt en effet, ſi l'on conſulte les lumieres de la Phyſique, avec quelque reſtriction cependant ; car beaucoup d'eſtomacs ont de la peine à le digérer. On doit ſe conſulter ſoi-même ſur cette peine, & n'en pas prendre, quand il excite quelque peſanteur dans ce viſcere.

On doit bannir du régime de l'été les huiles ſujettes à ſe rancir, les beurres, le jus & les coulis, tous les aromatiques qui enflamment, qui irritent, qui augmen-

tent le mouvement du cœur & des arteres.

Il faut, pour ainſi dire, rentrer dans le régime du ſiécle d'or. Vivre des productions de la nature; le laitage, les fruits, le miel & les légumes ſuffiroient pour nourrir les hommes ſainement pendant la chaleur; mais que faire, & comment ſe conduire pour la boiſſon?

Hippocrate ſemble défendre abſolument l'uſage du vin en été; & à ſuivre exactement les loix de la raiſon, il eſt certain qu'il ſeroit très-à-propos de le bannir dans les ſaiſons chaudes & dans les climats brûlans. Cependant une trop grande quantité d'eau énerve l'eſtomac, forme un chyle crud, en troublant la proportion des principes qui doivent le compoſer, en diviſant les parties de la lymphe qui doit continuellement ſe mêler avec lui dans les vaiſſeaux lactés. Il eſt donc permis de mettre dans l'eau dont on fait uſage en été, un léger ſtimulant, qui donne de l'action aux membranes de l'eſtomac, qui facilite la diſtribution de l'eau, & qui la faſſe même adhérer aux principes du ſang.

Ce ſtimulant peut être tiré des vins légers, aigrelets, qui contiennent peu d'eſprits, peu d'huile, beaucoup de par-

ties ſalines ; de la petite biere, qui eſt une boiſſon ſi recherchée en été dans nos Pays : du cidre & du poiré ; mais en mêlant ces liqueurs avec l'eau, & en en faiſant ſa boiſſon, il faut bien ſonger que l'on boit une liqueur ſpiritueuſe, & que malgré le froid apparent qu'on lui procure, elle contient toujours une partie échauffante.

C'eſt une douce erreur en été, que de faire uſage de trop de boiſſon, ſur-tout pendant les repas. Trop de boiſſon dans ce tems a tous les inconvéniens que nous reprochions à l'eau. On peut boire davantage, quand on eſt plus éloigné des repas ; mais la boiſſon doit toujours être aiguiſée.

Mais eſt-il auſſi ſalutaire de procurer à ſa boiſſon une fraîcheur artificielle ? C'eſt une queſtion qui eſt aſſurément aiſée à décider, puiſque nous cherchons à combattre les inconvéniens de la chaleur.

Oui ſans doute, plus l'eau & les boiſſons ſont fraîches, plus elles ſont ſalutaires ; il faut néanmoins que le corps ſoit diſpoſé à les recevoir, qu'il ne vienne point d'admettre des principes trop chauds, que le ſang raréfié par l'exercice ne rende point l'action de cette fraîcheur & ſon impreſſion ſur les nerfs trop vive,

trop ſubite ; il en réſulteroit des inconvéniens conſidérables, des engorgemens ſubits, inflammatoires ; des oſcillations vives des nerfs, capables d'interrompre tout-à-coup le cours des fonctions. Il ne faut faire uſage de ces liqueurs, que lorſque le corps eſt raſſis. Ces boiſſons ſont moins utiles en mangeant, que ſeules & iſolées. L'uſage où l'on eſt en France de prendre des glaces à la fin du repas, eſt mauvais. L'action du froid ſe rapporte toujours à une eſpece d'engourdiſſement & d'inaction. Par conſéquent, quelque paſſager que ſoit le froid que procurent les glaces, il ſuſpend toujours la digeſtion. Mais la coutume où l'on eſt en Italie de les prendre à différentes heures de la journée loin des repas, eſt un uſage ſalutaire qui donne de la force aux ſolides, au ſang un principe de condenſation, & qui retarde ſur le corps les effets de la chaleur.

L'exercice dans les grandes chaleurs doit être fort modéré ; il faut même avoir un ſoin tout particulier de n'en faire aucun dans le tems de la journée, où la chaleur eſt la plus violente. Ce repos du midi eſt une pratique reçue dans les Pays chauds, dans leſquels on s'abandonne à la ſenſation du relâche-

ment que produit la chaleur, & au ſommeil qui en eſt la ſuite. Dans nos climats plus tempérés, tous les ouvriers qui travaillent en plein air, ceſſent pendant ce tems, la plûpart dorment; & ſi la néceſſité de dormir n'eſt pas ſigrande que dans des Contrées plus brûlantes, du moins ne peut-on vaquer à aucun exercice qui exige beaucoup de force. Les animaux ſemblent ſuivre en cela l'eſprit de la nature : car jamais les forêts & les bois ne ſont plus tranquilles que dans l'ardeur de ce tems du jour. Tous les animaux terreſtres ſont au gîte; ils aiment la terre, diſent les chaſſeurs, les oiſeaux ne font point entendre leur ramage. Le ſilence du midi eſt comparable au ſilence de la nuit.

La néceſſité de l'exercice eſt fondée ſur ce qu'il ſert à établir la proportion qui doit exiſter entre les alimens & les évacuations, qui ſont le ſigne & le fruit de la coction; cette néceſſité eſt donc moins grande, ou du moins la quantité doit en être moins conſidérable. Les anciens Guerriers entroient en quartier d'été, comme les nôtres entrent en quartier d'hiver. Si l'exercice donne de la force aux fibres, il fait une trop grande dépenſe d'humeurs; & le choix

étant permis, l'exercice à cheval doit être préféré à l'exercice à pied.

Mais ces ſortes de choix n'appartiennent qu'à la moindre partie des hommes; beaucoup ſont obligés par état, & pour vivre, de ſe livrer à des travaux forcés, de porter des fardeaux, de traîner des pierres & du bois, de marcher, de faire la moiſſon. Ces travaux, au milieu de l'été, ſont inconcevables aux gens nourris dans le luxe & dans la molleſſe. Ils n'imaginent pas que leur nature ſoit dégénérée; ils ſe perſuadent que celle des payſans & des ouvriers eſt autre que la leur. Tout le myſtere dépend de la force qu'ont acquis les ſolides de ces gens endurcis par les travaux, que les anciens Poëtes appelloient avec raiſon : *ferrea progenies*. Les oſcillations de leurs fibres ſont lentes, tardives, la raréfaction des liquides moindre. Ces liqueurs ſont un corps plus denſe, la ſenſation moins vive. Ces priviléges n'empêchent pas que ſouvent dans l'été les porte-faix, tous dégouttans de ſueurs, ne ſoient prêts à tomber en défaillance; c'eſt ſeulement dans ces cas, que M. Boerhaave permettoit de faire uſage d'eſprits ardens : la ſueur eſt devenue colliquative, l'atténuation des humeurs eſt extrême, le relâchement

des ſolides peut faire naître des ſymptomes à craindre : l'eſprit de vin & l'eau-de-vie peuvent remédier par leur action méchanique à tous ces inconvéniens. Mais ces eſprits ne perdent jamais leur qualité endurciſſante ſur l'eſtomac ; ainſi les cas où l'on les permet doivent être rares. La chaleur ne produit jamais des effets ſi violens ſur les habitans des Pays chauds, à moins qu'ils ne ſe livrent à des travaux extraordinaires ; mais cet état eſt très-commun à ceux qui, quittant des Pays tempérés, ſont tranſplantés dans des climats plus chauds & n'y ſont pas encore accoutumés. De-là l'eſpece de langueur que les voyageurs nous décrivent avec tant d'énergie, & l'uſage immodéré des liqueurs fortes qu'ils emploient pour ſe ranimer ; ils diſent que ces liqueurs les rafraîchiſſent. Les Médecins Anglois & François ont tous parlé avec force contre l'abus exceſſif que l'on fait de ces liqueurs dans leurs Colonnies ; mais vraiſemblablement ils ne perſuaderont jamais ces hommes qui écoutent peu la voix d'une théorie qu'ils n'entendent pas, qui ne font aucune attention à une expérience qu'ils rejettent. Ils aiment mieux accuſer l'intempérie de l'air,

de la plûpart des morts prématurées de leurs climats. Ils ne conçoivent pas que leur intempérance pour les liqueurs, pour les femmes, puiſſe en être la cauſe.

Dans ces cas de chaleur même exceſſive, on pourroit préférer aux acides ſavonneux les acides terreux ; ceux qui portent avec eux une qualité aſtringente, comme les verjus, les grenades, &c. Ils ont les proprietés de l'eſprit de vin ſur les ſolides & ſur les fluides, ſans en avoir les inconveniens ; le reſſerrement paſſager qu'ils procurent aux fibres, les principes groſſiers qu'ils fourniſſent aux liqueurs, dépendent d'une qualité racorniſſante, telle que l'eſprit de vin. Pourquoi a-t-on abandonné la pratique des Romains, qui faiſoient boire à leurs ſoldats de l'eau & du vinaigre dans leurs marches.

Le ſommeil eſt en général, nous l'avons déja dit, plus inquiet, plus troublé en été, plus long, plus tranquille en hiver (*a*). Hippocrate l'avoit obſervé ; la qualité que cet Auteur donne au ſommeil de rafraîchir, d'humecter ; les obſervations que l'illuſtre Gorter a faites ſur

---

(a) *Vid. Hippocrat. de victûs ratione, & paſſim.*

la qualité du ſommeil, par laquelle il diminue la tranſpiration, le relâchement & la fraîcheur qu'il produit, tout prouve que la réparation du ſommeil eſt auſſi néceſſaire pour le moins en été qu'en hiver. Hippocrate recommande de dormir dans un endroit frais, & de ſe bien couvrir (*a*). Je crois que la pratique qu'Homere fait tenir à Neſtor, eſt encore plus favorable pour appeller le ſommeil dans l'été & dans les Pays chauds; le bain, après le bain; un léger repas; après ce léger repas, le ſommeil.

Tels ſont les préceptes de régime auxquels on doit s'aſtreindre dans la chaleur & dans les Pays chauds. Il faut cependant toujours obſerver la régle d'Hippocrate, qu'il répete expreſſément, en parlant du régime qui convient à chaque ſaiſon : il faut que les changemens ſe faſſent petit-à-petit, que la façon de vivre ne ſoit point portée tout à coup d'un excès à l'autre; les inconvéniens de la chaleur, ceux de ce changement ſubit concourroient à produire dans le corps une trop grande altération, qui peut-être ne pourroit exiſter, ſans produire une maladie.

(a) *Epid. lib. 2.*

Nous avons considéré la chaleur dont nous venons de parler, comme simple & isolée, sans aucun autre accident que celui qu'elle porte naturellement avec elle, qui est la sécheresse de l'atmosphere; c'est cette constitution simple qui appartient à la plûpart des climats chauds, dans lesquels les pluies sont fort rares. Elle doit aussi naturellement appartenir à l'été; cette saison a toujours été regardée comme chaude & seche, quoique souvent la constitution naturelle ait été dérangée, & qu'elle ait au contraire été très-humide. La constitution de l'air dont nous venons de traiter, étoit appellée par les Grecs αυχμοι, *squallores*, par les Latins; mais la combinaison de la chaleur de l'air avec son humidité, est une combinaison très-essentielle à examiner, & dont les inconvéniens, différens de ceux de la chaleur même, doivent influer beaucoup sur les loix du régime.

Un été chaud, humide, si l'air n'est pas balayé par les vents, est peut-être un des présens les plus funestes que la colere du Ciel puisse faire aux hommes (*a*).

(a) *Vid. Lucret, de rerum naturâ, lib. 6.*

Un climat dont l'atmoſphere eſt toujours prête à prendre cette qualité, ſoit dans une partie de l'année, ſoit pendant toute l'année, eſt un climat qui eſt pernicieux par lui-même, & qui ne peut être ſalutaire que par accident, & pour des ſantés délabrées d'ailleurs par la ſéchereſſe. Auſſi Varron (*a*) conſeille-t-il aux poſſeſſeurs d'héritages ſitués dans des vallées brûlantes où les vents n'abordent point, & où les marais font naître beaucoup d'exhalaiſons, de les vendre autant qu'ils pourront, s'ils ne peuvent pas les vendre, de les abandonner.

Beaucoup de Villes cependant ont été bâties dans cette ſituation. M. Chirac fait dépendre de l'aſſiette de la Ville & du Port de Rochefort les maladies putrides & même peſtilentielles qui y régnent ſouvent. Varron accuſe auſſi la Ville principale de l'iſle de Corfou, d'avoir été bâtie dans une ſituation mal-ſaine; preſque toute l'Italie eſt inondée d'eau, & cependant elle eſt très-chaude. Pline nous apprend dans ſes Lettres, que l'on regardoit par cette raiſon, toute la Toſcane comme mal-ſaine. Le vent du

(a) *De re ruſticâ, lib. 1. cap. 12.*

Midi, *chaud & humide*, depuis les tems d'Horace jusqu'aux nôtres, est regardé comme le profit de Libitine.

Dans les Indes, beaucoup d'Isles & de Pays ne sont funestes aux voyageurs & aux habitans, que par ces deux qualités ; telle est entr'autres l'Isle de Saint-Domingue, sur-tout dans la partie habitée par les François.

Hippocrate a regardé cette constitution comme celle qui enfante la peste & les maladies pestilentielles ; cette maladie cruelle, qui a fait de tems en tems des incursions dans l'Europe, & qui elle seule a mérité le nom de peste, que l'on donnoit jadis à un genre de maladies, y est apportée par le Commerce des régions chaudes & humides de l'Ethiopie ; & l'on connoît dans l'Asie plusieurs especes de maladies qu'on appelle *pestes*, qui toutes sont accompagnées d'un vent humide & brûlant. La constitution chaude & humide dans nos climats, donne des forces à la contagion, qu'un air plus brûlant & plus humide encore a fait naître. Elle va continuellement en se dégradant vers les climats Septentrionaux, où elle rencontre des corps plus fermes, plus difficiles à vaincre, & prémunis par le froid contre ses attaques. Des nuées

d'inſectes précedent ordinairement l'éruption des maladies contagieuſes ; jamais cette eſpece d'animaux n'eſt plus abondante que dans les ſaiſons chaudes & pluvieuſes. Les Anciens attribuoient leur génération à la pourriture ; ils s'y plaiſent en effet, & ſont les plus exaltés de tous les animaux dans leurs principes.

Pour faire voir comment cette conſtitution de l'air peut produire tous ces malheurs, & comment on peut y remédier par le régime, parcourons ſes effets ſur le corps. L'air nébuleux eſt plus léger que l'air ſec ; la reſpiration eſt donc moins profonde, le mouvement de la circulation moins rapide ; les vaiſſeaux étant relâchés, les humeurs s'arrêtent, & croupiſſent dans les derniers canaux des viſceres, & ſur-tout dans ceux de la peau. L'évaporation & la tranſpiration ſont peu abondantes, & au contraire le corps réſorbe beaucoup de l'humidité dans laquelle il nage, & qui, réduite en vapeurs, l'environne entiérement & s'applique continuellement à la peau & aux vêtemens. De toutes ces cauſes combinées, dépend l'atonie générale des ſolides, la lenteur de la circulation, & l'arrêt preſque total des

liquides dans les vaiſſeaux capillaires. Le ſéjour des parties âcres qui croupiſſent, & qui, en croupiſſant, ſe pourriſſent, énervent encore l'activité de tous les organes, & ſervent de levain pour produire une nouvelle putréfaction. L'air eſt dans la ſituation où on peut le déſirer pour avancer la fermentation; les viandes les plus fraîches, dans l'eſpace de quatre heures, ſont pourries par cette conſtitution de l'air, à la Jamaïque, ſuivant l'obſervation du Docteur Hans-Sloane (a).

Quoique les corps vivans, animés par un mouvement intérieur, rejettent loin de leur centre toutes les parties étrangeres, & réſiſtent plus long-tems à la pourriture, malgré toutes les cauſes qui concourent à la former; cependant l'homme le plus ſain, placé dans un air qui a ces deux qualités de chaleur & d'humidité, tombe dans la langueur, & perd ſa vigueur : ce tems eſt celui où il y a plus de maladies dans les Armées, ſuivant les obſervations du Docteur Pringle; & l'Italie n'a jamais été funeſte aux François, que par ces qualités de l'air qu'elle a éminemment.

(a) *Hiſt. nat. of Jamaïc, Introd. 15.*

Le premier précepte qu'on ait à donner aux hommes qui s'y trouvent, c'eſt de fuir, s'il eſt poſſible ; ſi la fuite n'eſt pas permiſe, il faut ſuivre un régime abſolument médicamenteux.

La chaleur exige toujours les antiputrides dont nous avons déja parlé plusieurs fois ; mais il faut que ces antiputrides ſoient joints à des toniques qui, ſans enfanter une nouvelle chaleur, donnent cependant des forces paſſageres à l'eſtomac. On trouve cette combinaiſon dans la nature ; & l'écorce amere & aromatique des fruits rafraîchiſſans que le Créateur a fait naître dans les Pays chauds, eſt en même tems un ſtimulant léger & un antiputride. Les inflammations ſont moins fréquentes dans cette conſtitution de l'air, que dans la précédente, mais la putridité & la colliquation en ſont l'apanage. Les ſolides doivent être aiguillonnés & ne doivent point être ſurchargés de nourriture ; la ſobriété eſt néceſſaire dans ces climats, les alimens doivent y être aiſés à digérer, & toujours aſſaiſonnés d'aromates légers qui en facilitent la digeſtion. Les habitans des pays plus Septentrionaux conçoivent à peine le goût décidé des Aſiatiques pour les odeurs les plus fortes &

les aromates les plus violens que le Créateur a prodigués dans leurs Pays ; ils ne remarquent pas que les odeurs excitent le mouvement & l'oscillation des nerfs languissans dans la chaleur ; que les aromates sont eux-mêmes des remédes antiputrides. Les Arabes, & les Médecins qui ont le plus vu de maladies pestilentielles, ces maladies ne sont autre chose que la putridité développée autant qu'elle peut l'être dans un corps vivant, chargent toujours les formules de leurs ordonnances de ces aromates. Ils ont observé qu'en relevant le principe des forces, ils donnent plus de jeu à la nature, arrêtent la pourriture, rendent l'ennemi moins fort, & par conséquent préparent à la guérison, quand elle est possible. Les acides minéraux mêlés avec les aromates, sont à juste titre, regardés par tous les Médecins modernes, comme les antidotes de la peste.

L'exercice doit être plus considérable que dans la chaleur seche & brûlante, modéré cependant, & toujours assaisonné de l'usage des antiputrides. Les seuls bains froids peuvent convenir ; le sommeil doit être court, & dans les chambres les mieux exposées, qu'il est possible de les construire, toujours fort élévées au-

dessus de la surface de la terre ; & l'on doit se défendre avec soin de l'impulsion que l'âcreté des humeurs nous donne aux plaisirs de Venus, plaisirs qui épuisent & qui détruisent de plus en plus les forces de l'estomac. Au reste, l'observation nous démontre encore que les hommes sont moins féconds dans ces climats, que dans ceux qui sont plus secs & plus froids (*a*).

Le froid est précisément le contraire de la chaleur ; ses effets méchaniques lui sont directement opposés ; plus de froid, moins de chaleur, sont des termes synonimes. Ainsi, sans nous embarquer dans cette grande question agitée par les Physiciens, si le froid est quelque chose de positif, ou si l'on doit le regarder comme l'absence de la chaleur, nous le traiterons comme un état des corps absolument opposé à la chaleur.

Le froid condense les corps & tous les êtres matériels connus, quels qu'ils

---

(a) *Hippocrat. de aëre, locis & aquis.*

Il faut lire avec la plus grande attention les deux Livres d'Hippocrate, l'un, *de salubri victûs ratione*, l'autre, *de aëre, locis & aquis ;* les vérités qui y sont contenues, se rapportent à cet endroit de notre Traité. Nous nous dispenserons de les citer ; il faudroit les copier.

ſoient, ſont ſujets à cette loi, en raiſon inverſe de leur denſité : ils conſervent la condenſation, en raiſon directe de cette même denſité.

Le froid arrête le mouvement inteſtin des liqueurs, & diminue leur action ; il tend à diminuer leur fluidité, & à en faire un corps ſolide ; le mercure eſt peut-être ſeul exempt de cette fixation.

Il diminue l'évaporation des corps ; & quoiqu'il y ait toujours quelque évaporation dans la nature, on ne peut pas refuſer cette propriété au froid, parce qu'on ne connoît point de froid abſolu, & que la chaleur a toujours quelque effet évident.

Son action ſur le corps humain, eſt ou méchanique ou relative à la ſenſibilité. Nous nous ſommes aſſez étendus, en parlant de la chaleur, ſur les différences que l'on doit mettre entre l'action méchanique de ces agens, & leur action ſur un corps ſenſible. Mais les effets même méchaniques du froid ſur nos corps, variant ſuivant leurs dégrés, nous diviſerons ces effets, en partageant le froid en trois dégrés, entre leſquels on en peut diſtinguer beaucoup d'intermédiaires, mais qui peuvent ſe rapporter plus ou moins à ces trois principaux.

Le premier dégré de froid ſera celui qu'on peut regarder comme abſolument relatif, tel eſt le froid d'une nuit fraîche en été, d'un lieu ombragé, & qui ne reçoit jamais les rayons du ſoleil; tel eſt celui qui, dans l'hiver, eſt au-deſſus du point de congellation au thermometre.

Le ſecond ſera celui d'une forte congellation, telle que celles de nos hivers rigoureux.

Dans le troiſieme enfin, nous examinerons les rigueurs du froid le plus vif, & nous étudierons ſon action, ſoit dans une impreſſion paſſagere, ſoit dans une impreſſion continuée.

Les cauſes générales du froid extérieur qui affecte les hommes dans leur état de ſanté, ſe réduiſent à l'obliquité du ſoleil, par rapport à eux; les vents froids, les nuages qui interceptent les rayons de cet aſtre, les montagnes qui les empêchent de parvenir juſqu'aux habitations ſituées à leur nord, ſont des cauſes ſecondaires qui augmentent ou qui diminuent le froid, qui le font plus ou moins cuiſant, & qui ſur-tout cauſent ſes complications.

Le premier dégré de froid commence à quelques dégrés au-deſſus de la congélation

légere ; ainſi c'eſt dans ce dégré que ſont compris les froids légers que nous reſſentons en Octobre, & dont le printems n'eſt pas exempt. Ces gelées légeres qu'on appelle blanches, parce qu'elles ne congelent que l'eau extrêmement diviſée qui ſort des gazons, que la roſée qui tombe ſur les lieux les plus élévés, les ponts, les clochers, les collines ; c'eſt dans ce même dégré que ſont compriſes les nuits fraîches de l'été commençant ou avancé.

Les effets ſubits & ſenſibles de ce premier dégré de froid, ſont une eſpece de tremblement & de friſſonnement qui s'excite dans tout le corps, & qui ſemble pénétrer de l'extérieur à l'intérieur. Il ceſſe promptement, quand on eſt expoſé long-tems à l'air. Le ſentiment qu'il excite, eſt vif & piquant, mêlé de froid & de chaleur. La chaleur eſt bientôt décidée, ſi l'on quitte les approches de l'air extérieur. Si le froid eſt ſec, & la peſanteur de l'air auſſi grande qu'elle l'eſt dans un beau tems, à l'exception de la ſenſation qui eſt vive & douloureuſe, tout le reſte de l'œcomie animale paroît être augmenté en vigueur, il ſemble qu'il y ait une force & une action tonique plus grande, plus de

de vibratilité & d'activité dans tous les nerfs ; le visage a un air de gaieté, les membres une activité plus grande : l'esprit même paroît plus prompt & plus délié ; le froid a agi sur les nerfs précisément comme un stimulant : aussi les gens délicats, ceux qui ont de vieilles cicatrices ou quelque humeur étrangere dans la masse du sang, ressentent-ils des douleurs nouvelles. Les goutteux, les gens à rhumatisme souffrent davantage, mais souffrent plus gaiement ; on urine davantage, on dort mieux, on a plus d'appétit.

Tout froid subit produit ces phénomenes ; mais sa continuation, si elle est sans augmentation, perd ses effets agréables, & ne conserve que son action méchanique.

L'action physique du froid sur le corps, est le resserrement : ce resserrement appartient aux solides & aux fluides. Les fluides, comme moins denses, se condensent plus promptement & plus fortement ; mais le rétrécissement général du diametre d'une infinité de vaisseaux capillaires ferme au sang une partie de la route qu'il trouve plus libre dans la chaleur : aussi la résistance que trouvent les liquides à parcourir leurs vaisseaux

capillaires, eſt-elle plus grande, le frottement plus conſidérable, & la génération de la chaleur effective, produite par le corps, eſt-elle plus vive ? Au reſſerrement méchanique, joignez celui que produit l'action tonique augmentée, & l'on trouve dans l'action du froid ſur la peau les élémens de l'inflammation. Le viſage des gens qui ont été expoſés au froid, brûle & ne peut ſoutenir l'action du feu. Ces deux excès oppoſés font parcourir aux fibres l'eſpace le plus grand de la contraction au relâchement, qu'elles puiſſent ſupporter. Auſſi cette premiere impreſſion du feu ſur un viſage & ſur des mains refroidies, eſt-elle accompagnée d'une vive douleur. Le tremblement & le friſſonnement dépendent de l'interception de la circulation dans les fibres ſur leſquelles le froid agit vivement. Diminuez la cauſe de ce reſſerrement, le ſang reprend ſes droits avec vivacité, le reſſerrement n'eſt plus qu'une raiſon pour que la chaleur ſoit plus forte, parce que le frottement eſt plus grand. Telle eſt la théorie du froid & de la chaleur qu'excite dans les fibres une atmoſphere fraîche & ſeche. La tranſpiration diminue par le reſſerrement de ſes conduits, le poids réel du

corps augmente ; mais les forces des fibres augmentant auſſi, la peſanteur ſpécifique diminue : on eſt moins léger, & on ſe ſent cependant plus léger ; l'urine emporte le réſidu de la tranſpiration : les ſecrétions qui ſe font au centre du corps, ſemblent être augmentées aux dépens de celles qui ſe font à l'extérieur ; l'appétit eſt plus fort, la premiere digeſtion ſe fait mieux. Les Anciens qui regardoient la chaleur comme une des ouvrieres principales de nos fonctions, croyoient la ſanté plus ferme dans le froid, parce que la chaleur ſe concentroit davantage à l'intérieur : *Ventres ſunt calidiores*, diſoit Hippocrate.

Quoique la théorie moderne nous démontre que la choſe ne peut être vraie que dans un ſens allégorique, il n'en eſt pas moins démontré par l'expérience, que les fonctions intérieures ſont plus fortes, & s'exécutent avec plus de vigueur.

La reſpiration elle-même eſt plus développée ; la peſanteur & la denſité de l'atmoſphere en ſont la cauſe : le pouls plus dur & plus ſerré, la réſiſtance ſuivant les parois de l'artere & les obſtacles ſuivant l'axe, ſont auſſi plus grands.

Cependant le corps a moins besoin de réparation ; les évacuations & les pertes sont moins grandes, la pléthore se montre quelquefois dans ces froids légers ; les hémorragies par le nez & par les hémorrhoïdes, y sont assez fréquentes.

L'altération des principes des liqueurs y est beaucoup moins forte & moins prompte : le sang tout chargé d'un nouveau chyle, est offert plus d'une fois aux parties froides du corps dans les veines cutanées ; il se l'assimile moins également, malgré l'action d'un frottement plus vif dans les capillaires, & l'on a plus besoin du sommeil & de la nuit, pour faire une nutrition salutaire.

Le tems le plus sain de l'année est peut-être celui de ce froid léger. Les pays qui y sont le plus exposés, sont ceux qui nous fournissent les corps les plus fermes, les plus robustes. Ils sont même de plus longue durée, car la répercussion de la transpiration, sans leur rien ôter de leur fermeté, empêche leur rigidité ; mais il a aussi ses inconvéniens, il nuit aux gens secs qui ont une grande vibratilité & une grande contractilité dans les fibres ; il procure l'inflammation autant qu'il nuit à la suppuration. La réunion des plaies se fait bien mieux

dans un climat chaud que dans un climat même légérement froid.

Jamais on ne peut compter dans cet état de l'air ſur une dépuration auſſi parfaite & auſſi réguliere des maladies, que dans l'été ; les ſucs s'accumulent bien davantage dans les vaiſſeaux capillaires.

Ce peu de principes peut nous guider dans nos préceptes diététiques. La premiere coction ſe fait bien, la ſeconde ſe fait plus lentement ; au ſurplus on peut & on doit l'accélérer par l'exercice. Mais l'eſtomac eſt fort, les nerfs prompts à l'exciter à l'action, ou appete ; auſſi eſt-ce l'état de l'atmoſphere ou le tems de l'année, où l'on peut jouir de la plus grande liberté dans le régime. On peut s'y permettre l'uſage des liqueurs fermentées. Le vin, la viande, les farineux un peu plus groſſiers, trouvent auſſi leur place dans cette ſaiſon, ſur-tout pour ceux qui menent une vie exercée, & qui ne ſe tiennent pas dans l'oiſiveté. Les gens oiſifs & les femmes participent peu aux bienfaits de cette ſaiſon. La tranſpiration eſt diminuée pour eux, le poids réel du corps eſt augmenté, le poids relatif n'eſt point diminué. C'eſt

d'eux que Sanctorius (*a*) a dit que dans un corps foible le froid léger diminue encore la chaleur. On sent bien que les aqueux, les délayans, les émulsions, les acidules même sont contraires dans cette constitution de l'air. Telle est la doctrine d'Hippocrate, telle est celle de la nature.

Ce dégré de froid est susceptible d'une complication, qui ne peut appartenir à aucune autre, c'est la légereté de l'air & son humidité; si-tôt que la gelée forte est établie, bientôt elle fait disparoître les brouillards & les pluies d'hyver. Le ciel n'est jamais plus pur & plus serein que dans ce tems. Le barometre se soutient toujours très-haut dans de fortes gelées. La complication du froid avec l'humidité est très-ordinaire; les anciens Grecs & Romains qui connoissoient peu les hyvers des pays Septentrionaux, avoient donné à l'hyver les deux caracteres de froid & d'humidité. Hippocrate a décrit cette constitution comme habituelle aux habitans des bords du Phase. Nous nous trouvons souvent dans nos pays même destitués d'autres constitutions pendant l'hyver.

(a) *Sect. 2. Aph. 1.*

Sanctorius (*a*) a décrit en peu de mots tous les inconvéniens de cette constitution, & l'on ne peut ajouter à sa description, qu'un langage plus moderne. Le froid de cet état de l'atmosphere se fait sentir moins vivement, parce que les fibres sont relâchées, mais plus désagréablement, parce qu'il y a moins de vigueur. A la condensation des liqueurs, au peu d'activité des solides se trouve jointe & combinée la diminution de la transpiration & de toutes les autres sécrétions, l'engorgement des vaisseaux. Non seulement il n'y a pas d'exhalation, mais le corps même nage dans une atmosphere humide; il repompe & résorbe une grande partie de l'eau qui l'environne de tout côté. Les excrémens s'accumulent, le poids réel augmente, le poids relatif augmente aussi. Tout se fait avec langueur, peu de force & d'activité; ces excrémens accumulés produisent une quantité considérable de pituite, de glaires à demi-cuits, de catharres, de fluxions, de rhumes. Sanctorius appelle cet air humide *aër cœnosus*. A la vérité, ces excrémens accumulés ne se putréfient pas si promptement que dans

(a) *Sect. 2. Aph. 8.*

la combinaiſon de la chaleur avec l'humidité. Les fibres ne ſont pas ſi deſtituées d'action, les liqueurs n'y tendent pas ſi fort à la putréfaction ; mais ce tems ſemble conduire par lui-même à la cachexie, aux maladies décrites par M. Boerhaave, ſous le titre de *Glutinoſo ſpontaneo*. Il n'y a pas d'irritation, ou s'il y en a, elle eſt irréguliere & ne tend jamais à la coction. Le régime que l'on trouve dans Hippocrate comme appartenant à l'hyver, eſt le régime propre de cette conſtitution ; le beſoin de réparation n'eſt pas conſidérable, l'exercice au contraire doit être preſque outré, s'il eſt permis d'outrer jamais rien. Il doit toujours tendre à vaincre l'inaction que le froid humide donne à nos fibres.

Il faut le faire à pied, autant que la ſaiſon le permet. Des frictions longues répétées, faites avec la vapeur du ſuccin ou d'autres aromates, peuvent en tenir lieu. On pourroit les joindre à l'exercice, comme le faiſoient les Anciens. Le ſommeil doit être court, les appartemens ſecs, les fenêtres tournées vers les vents les plus deſſéchans, défendues au contraire du côté des vents humides ; es chambres & les appartemens ſeront

échauffés de feux clairs & brillans ; la diéte doit être féche, les vins généreux & forts, les farineux bien fermentés, bien cuits ; les aigres, les oléagineux, les laitages, les amples boiffons doivent être interdits ; les épices, les aromates deviennent dans cette conftitution des affaifonnemens falutaires.

Cet état de l'atmofphere eft une conftitution habituelle dans des Pays marécageux, feptentrionaux, voifins & plus bas que la mer. Auffi pour peu que l'on confulte les Médecins qui ont écrit dans ces contrées, voit-on qu'ils fe plaignent de cachexies & de fcorbuts, d'obftructions, & fur-tout de fiévres intermittentes, rebelles ; ces accidens font auffi ceux dont fe plaignent les Médecins de nos Armées qui vont faire la guerre dans ces Pays. Si tout cet amas d'excrémens eft mis en mouvement par une faifon ardente, bientôt les dévoimens rebelles, les dyffenteries accompagnées des évacuations les plus abondantes, délivrent le corps de cet amas putride.

Dans ces climats, les enfans font foibles & délicats, leur méfentere s'obftrue & s'empâte aifément ; les cheveux des jeunes gens font blonds, le vifage

pâle, la taille petite, le bas-ventre pesant & plein de graisse.

Les Médecins leur défendent les boissons abondantes, les laitages, le beurre; mais la beauté de leurs pâturages les porte à en faire beaucoup d'usage, & la foiblesse de leur estomac les persuade mal-à-propos que le thé leur est salutaire. Il n'y a point d'autre loi de régime à leur prescrire, que celle qui appartient à cette même constitution de l'air, quand elle est passagere; il faut souhaiter pour eux des vents qui balayent leur atmosphere, qui n'y laissent point croupir de vapeurs : ces exhalaisons des eaux sont dangereuses, si dépendantes d'eaux croupissantes, elles infectent l'atmosphere des miasmes empestés des végétaux & des animaux qui y pourrissent, & qui rendent nécessaire l'usage des anti-putrides joints aux corroborans les plus forts.

Le second dégré de froid qui va être l'objet de nos travaux, est celui d'une forte congelation, tel que nous l'éprouvons dans un hiver rigoureux, quelquefois pendant un mois de suite, quoiqu'ordinairement il y ait plus de variations; mais cet hiver rigoureux, est l'hiver or-

dinaire des Pays plus ſeptentrionaux que le nôtre, & il augmente toujours de rigueur, à meſure que l'on s'approche du Pole. Ce froid eſt toujours néceſſairement ſec, puiſqu'il congele & fait des corps ſolides de tout ce qui eſt aqueux, & qu'on voit même quelquefois l'eau en paillettes claires & argentines, voltiger dans l'air. Il eſt toujours compliqué avec la peſanteur de l'air qu'il condenſe, & qui preſſe au moins d'un dixieme de plus toute la circonférence du corps, & la vaſte étendue de la poitrine & des bronches.

Le premier effet de ce froid, eſt de froncer & d'irriter les fibres nerveuſes. Tous ces phénomenes ſont contraires à ceux de la chaleur. Si celle-ci les relâche, le froid les irrite & les agace violemment. Si, ſuivant Hippocrate, le chaud eſt l'ami des nerfs, le froid en eſt l'ennemi mortel. Lorſque ſon invaſion eſt ſubite, il excite un ſentiment douloureux, vif & ſi cuiſant, qu'on auroit peine à perſuader à ceux qui le reſſentent, que le froid n'eſt qu'une privation. Il excite un ſentiment de brûlure, mêlé d'engourdiſſement & d'inaction; mais cette inaction dépend d'une tenſion trop grande, & ſi l'on donne

le moindre coup ſur des mains ou ſur un viſage glacé de froid, le ſentiment qu'il excite eſt des plus violens, & ſouvent ſuivi de rupture ou de contuſion dans la partie touchée; en un mot, le froid agit ſur les fibres ſenſibles du corps, comme un violent irritant : il ſemble pénétrer dans l'inſtant juſques dans l'intérieur du corps, morfondre & glacer tous les ſens, mais toujours avec douleur. Cette premiere action une fois paſſée, & le corps aguerri à ce ſentiment, il ne reſte qu'une ſenſibilité plus grande, qu'une vibration plus conſidérable dans les vaiſſeaux, plus de chaleur apparente à l'intérieur; ce qui produit une allégreſſe plus grande, une force plus conſidérable : le corps ſemble concentré en lui-même, & tourner tous ſes élémens à ſon profit. M. Huxham (*a*) remarque que le peſant caractere des Hollandois s'égaye ſi fort dans les gelées rigoureuſes, qu'ils pourroient diſputer aux François les plus légers en activité & en gaieté.

Cette vibratilité eſt réguliere & conſtante, ſi le froid agit généralement ſur

(a) *Prolegom. de aëre & morb. Epid. pag.* 12.

toutes les parties du corps, à un dégré à-peu-près égal; & si toute la masse des solides & des humeurs supportent à la fois son activité; s'il agissoit sur une seule partie, & que son action vive fût déterminée uniquement sur quelques nerfs, l'impression de ce froid seroit violente & douloureuse sur cette partie; mais elle ne produiroit sur toutes les autres qu'une inaction, un engourdissement dangereux, & la suppression totale des évacuations. Aristote proposoit pour problême, pourquoi on ne pouvoit pas s'endormir, quand les pieds étoient froids. Sanctorius a prouvé par sa balance, que le froid agissant sur une seule partie, avoit plus de pouvoir pour supprimer la transpiration, que celui qui agit uniformément sur tout le corps (*a*).

L'action méchanique du froid considéré dans ce dégré, sur les solides & les fluides, est la même que celle du froid médiocre dont nous avons parlé. Cependant la condensation est plus forte, la constriction des vaisseaux plus grande, & l'espace que le sang parcourt, plus retréci. Le frottement dans les vaisseaux capillaires devient plus grand, si-tôt que

(a) *Sect, 2. Aph. 16.*

la réſiſtance diminue, & que le corps n'eſt plus expoſé à la rigueur du froid; alors le ſang pénétrant dans un eſpace qui lui étoit interdit, il y fait une irruption violente, & comme ayant accumulé les efforts impulſifs du cœur dont il n'a pas pu jouir, il s'y jette avec force, fait parcourir aux fibres les excès les plus oppoſés. C'eſt ce qui arrive aux gens qui, ayant extrêmement froid, s'approchent du feu trop promptement, ils brûlent bientôt, & éprouvent la douleur de l'inflammation la plus violente, les fibres même ſe rompent, & on leur fait courir le riſque de la gangrene.

Non-ſeulement le ſang a plus de peine à pénétrer dans les extrémités des arteres, mais il a auſſi plus de peine à rentrer dans les vaiſſeaux veineux; quand il y eſt une fois, il ſemble y croupir, s'y condenſer, y ſéjourner. Les veines ſont encore plus cutanées que les arteres; le viſage expoſé au froid eſt violet du ſang veineux qui le gonfle; ſi-tôt que l'on eſt à l'abri, cette couleur ceſſe.

La tranſpiration, comme il eſt aiſé de le ſentir, eſt fort diminuée (*a*); mais, ſuivant les dogmes de Sanctorius,

(a) *Sect. 2. Aph. 7.*

les forces intérieures augmentant, on ne sent point les effets de cette suppression, à moins que le corps ne soit foible (*a*), elle se tourne toute entiere en urine (*b*); cependant en général, les corps des hommes sains sont plus pesans dans le froid que dans la chaleur; ils sont chargés d'un fardeau plus pesant, aussi ils ont plus de force (*c*); en un mot, la pesanteur réelle est plus grande, la pesanteur spécifique l'est moins, ce qui suppose toujours beaucoup plus de force dans les solides.

Pour avoir une idée complette des effets violens du froid sur le corps, il faut se représenter la surface considérable des bronches & l'intérieur des poumons sur lesquels le froid agit avec toutes ses qualités. Nous renvoyons à M. Hales pour les calculs de cette superficie, de leur transpiration. Nous ferons seulement remarquer que le froid peut augmenter d'un dixieme l'élasticité, la densité & la pesanteur de l'air; que par conséquent l'action des poumons sur le sang doit être augmentée de cette

(a) *Aph. 10.*
(b) *Aph. 19.*
(c) *Aph. 23. sect. 24.*

quantité, que le broyement doit être plus fort, plus grand, plus confidérable. Le fang doit y acquérir plus de vivacité, plus de rapidité que dans tout autre état de l'atmofphere ; mais il faut diftinguer ici foigneufement le tems auquel le froid a une impreffion continuë, de celui auquel il l'a fait fentir vivement & fubitement : car alors il refferre tout, & peut arrêter tout-à-coup la circulation, dont il augmente la force, quand il eft habituel. Ainfi il eft arrivé plus d'une fois, & j'en ai été le témoin fur un homme fort robufte, que des gens fortant imprudemment d'appartemens fort échauffés, & s'expofant à un air rigoureux, font tombés morts par le retréciffement fubit des bronches & les obftacles qui fe font oppofés dans le moment à la circulation du fang. Il arrive très-fouvent auffi, qu'en fortant d'un air chaud pour entrer dans un air froid, on éprouve plufieurs palpitations de cœur, & un étouffement. En général, on dit que le froid faifit, engourdit, empêche l'action. Il eft donc aifé de fentir par quelle raifon, quand il eft pouffé à un certain dégré, il peut caufer plufieurs efpeces de morts fubites.

Dans tout ce qui eft fenfation, il

faut avoir la plus grande attention à distinguer l'effet relatif, de l'effet absolu ; l'habitude, de l'action subite & imprévue.

Les Nations du Nord les plus habituées au froid, sont les plus grandes & les plus fortes de l'Univers, pourvu que nous ne pénétrions pas jusqu'aux glaces de l'Ourse, & que les gens dont nous parlons vivent dans des climats où le froid prédomine à la vérité, mais où il y ait des alternatives de chaud & de froid. Ces Nations supportent les excès beaucoup mieux que les autres hommes, se fatiguent moins & font plus d'exercice ; le suc nourricier se porte moins au dehors : leurs nerfs, par l'habitude de l'excès du froid, ne sont ni si tumultueux, ni si susceptibles de tant d'agitations que les nôtres ; leurs passions ne sont point vives, quoique leur corps soit fort actif. On leur reproche de la pesanteur dans l'esprit ; mais ce reproche est peu fondé, & ils ont fourni autant de grands hommes, que les climats plus tempérés.

En général, ces hommes sont moins malades que les Nations qui habitent des climats plus brûlans ; ils vivent plus vieux, mais leurs maladies se guérissent

moins promptement ; la coction dans les maladies est moins réguliere.

En effet, quel est l'état de l'assimilation dans le corps humain, pendant cet excès de froid ? Si l'impression vive du froid est insolite, qu'elle soit nouvelle, il est dangereux de s'y exposer, après avoir mangé, lorsque le nouveau chyle est encore étranger à la masse des humeurs, moins dense, moins atténué que le reste des liqueurs. Si on ne se tient pas à l'abri du froid, on le fixe, pour ainsi dire, dans cet état ; & le mouvement intestin des liquides qui lui servent de véhicule, diminuant, ses parties ont une pente prochaine à se désunir : les excrémens les plus liquides qui devroient s'évaporer, ne le font pas ; la coction doit être troublée, & les crudités se doivent accumuler. En général, dans le froid, l'atténuation des principes est diminuée, par conséquent la réparation est moins nécessaire, & l'assimilation retardée. Si l'estomac est plus fort & plus vigoureux, si les vaisseaux mêmes paroissent avoir plus d'action, la seule différence des milieux auxquels le chyle est nécessairement exposé, trouble la régularité de leur action, qui suppose toujours un mouvement unifor-

me, & la paix & la tranquilité de la machine. Toute coction des liqueurs étrangeres est moins réguliere & moins constante en hiver qu'en été, comme Ballonius l'a fait observer dans les maladies. Il en est de même de la coction des alimens dans les secondes voies, qui, paisible & relative à l'état de santé, a cependant en petit les mêmes phénomenes & les mêmes symptomes que la coction morbifique.

Cependant, suivant la doctrine de Sanctorius, tous ces inconvéniens ne sont sensibles que pour les gens foibles, infirmes & qui ne sont pas accoutumés aux impressions du froid.

En général, le froid est l'ennemi de la foiblesse; elle ne trouve pas en elle-même les ressources qui lui conviennent pour combattre les effets violens de cet irritant, qui agace les nerfs, & qui suspend les évacuations. La réaction de la nature n'est pas égale à l'action de son ennemi. Il faut que les gens infirmes se ménagent principalement dans l'hiver; ils sentent tout le poids de la transpiration retenue. Une fonction ne supplée pas parfaitement à l'autre. C'est à juste titre que nos Anciens ont prononcé que les gens robustes se trou-

vent encore plus forts en hiver, & que les gens foibles, au contraire, ſont en meilleur état dans l'été : l'hiver jouit des priviléges qu'Hippocrate a donné à la force. On eſt en général moins malade en hiver qu'en été, mais les convaleſcences ſont plus longues & plus difficiles.

Au reſte, il faut toujours ſe ſouvenir que le ſentiment joue un grand rolle dans la machine, & que l'habitude eſt une ſeconde nature ; ainſi les préceptes du régime que nous allons tracer pour cette ſaiſon, ne doivent point être auſſi exactement obſervés par les habitans du Nord, que par les Nations méridionales, quand elles ſe trouvent expoſées aux rigueurs d'un hiver froid.

Il faut commencer dans les climats & les ſaiſons froides, à faire enſorte que la proportion du ſommeil à la veille ſoit plus grande. Le ſommeil, dans une chambre bien fermée, bien à l'abri des rigueurs de la ſaiſon, procure le relâchement des fibres, augmente la coction des ſucs étrangers, & les prépare à l'expulſion. Il faut, après le réveil, procurer l'évacuation des matieres excrémenteuſes par l'exercice, & faire enſorte, par l'uſage des délayans légers,

d'assouplir les fibres trop tendues ; mais il faut non-seulement que l'usage en soit modéré, mais l'eau doit porter avec elle quelques parties aromatiques, ou salines, quelques esprits recteurs qui l'empêchent de séjourner dans le sang, mais qui soient, au contraire, un véhicule qui la fasse promptement sortir par la transpiration, ou par les urines. Il faut défendre d'abord la poitrine de l'impression d'un air froid & vif, lorsque l'on sort d'auprès du feu ; petit à petit on s'y apprivoise, & de l'impression mordante du froid, il ne reste plus qu'un sentiment vif & agréable. Ces conseils sont ceux de M. de Gorter.

On doit, dans cette constitution de l'air, diviser les repas, sans les rendre plus considérables, & éviter sur-tout les crudités.

La trop grande quantité de sucs qui passeroient dans la masse du sang, & qui seroient offerts indifféremment aux poumons, pourroient regorger dans les bronches, comme le font les injections d'eau arrêtées par des vaisseaux resserrés. La résistance pourroit être invincible ; ils produiroient des catharres suffoquans, des morts subites, fruits terribles de l'intempérance assez ordinaire

en hiver. La ſobriété doit donc être une loi eſſentielle à cette ſaiſon, quoique l'appétit ſemble la diſſuader.

La diéte doit être plus approchante de la ſeche que de l'humide, le vin peut être moins trempé (*a*), les viandes les plus atténuées dans leurs principes y ſont permiſes. Les alimens de haut goût ont moins d'inconvéniens, les farineux non fermentés ne peuvent convenir qu'aux gens très-robuſtes & très-exercés.

L'exercice doit être conſidérablement augmenté; mais on doit avoir la plus grande attention à ne le pas faire après le repas. Rien ne nuit plus à l'aſſimilation que de s'expoſer au froid pendant la coction.

On demande ordinairement s'il eſt utile ou nuiſible de faire chauffer ſa boiſſon? Queſtion peu importante en elle-même, puiſque les boiſſons aqueuſes ne doivent point entrer dans le régime de l'hiver. Il eſt certain cependant, & évident par nos principes, qu'une boiſſon trop froide, en reſſerrant par ſon action, momentanée à la vérité, mais ſubite, les fibres de l'eſtomac,

(a) *Vid. Hipp. de ſalubri victûs ratione.*

peut nuire à la digeſtion. La même choſe eſt vraie d'une boiſſon trop chaude, en relâchant. Un juſte milieu eſt preſque toujours la régle de la ſanté.

Le dernier dégré du froid eſt le froid extrême, tel que les Hollandois l'ont éprouvé dans leur navigation à la nouvelle Zemble, en 1556, ou même comme on l'a éprouvé quelquefois dans les Pays ſeptentrionaux de l'Europe, dans les hivers à jamais mémorables par leur rigueur. Ce froid ſi violent peut ſe ſubdiviſer lui-même en différens dégrés au thermometre; mais ſes effets ſont toujours violens & deſtructeurs.

La condenſation des fluides, la conſtriction des ſolides pouſſés à un point auſſi conſidérable, produiſent une incapacité à agir, dont nous ſentons ſouvent les prémices pour les bras & pour les jambes, même dans des dégrés de froid moins rigoureux, puiſque rien n'eſt ſi ordinaire que de les voir aſſez engourdis, pour que nous ne puiſſions ni écrire, ni tenir des armes. Cet engourdiſſement, cette inaction peut être portée juſqu'à la gangrene; ce qui arrive ſouvent dans les Pays, & dans les hivers malheureux dont nous parlons. Les pieds, les mains, le nez, les

endroits les plus éloignés de la circulation, en ſont les premiers ſaiſis. Une ardeur brûlante accompagne l'action de ce froid deſtructeur. Bientôt après, tout ſentiment eſt détruit. Il ſuccede à ces ſymptomes un engourdiſſement général qui porte au ſommeil, & ce ſommeil devient apoplectique. Cet accident penſa nous enlever en 1709 le grand Boerhaave, comme il nous l'a rapporté lui-même. Alors cet hiver eût été vraiment terrible pour la Médecine ; il eût emporté avec ce grand homme les richeſſes immenſes qu'il a répandues à pleines mains ſur l'Art ſalutaire.

Il n'eſt pas étonnant que ce froid ſi violent, pouſſé avec force par un vent impétueux dans les montagnes du Chili, ait pétrifié ſubitement des hommes & des chevaux ; mais il eſt inutile de nous arrêter plus long-tems ſur les effets de ce froid, que M. Vanſwieten a ſi bien traité dans ſon article de la gangrene.

Tout ceſſe dans la nature pendant ces froids exceſſifs : elle eſt comme engourdie ; ce mouvement général qui produit & qui détruit les corps, n'exiſte point, ou exiſte ſi lentement, qu'on ne retrouve aucun ſigne de végétation extérieure. Les Hollandois ne trouverent aucune plante

plante dans le voyage qu'ils firent à la nouvelle Zemble. Il n'y a ni végétation, ni putréfaction, ni fermentation dans ces Contrées inhabitées. Les cadavres, après nombre d'années écoulées, ont conservé leur fraîcheur & leur figure. Dans ces Pays malheureux, ils ne trouverent que des renards, & des ours d'une grandeur & d'une force prodigieuse, qui, à l'abri d'une fourrure épaisse, & de la chaleur qu'engendre leur corps, pouvoient supporter la vie, & ne pouvoient vivre que de renards. Sans doute il étoit encore d'autres animaux qu'ils ne virent pas, tels que ceux qui peuvent passer leur vie dans un engourdissement presque continuel, pour peu qu'ils revivent un petit espace de tems pour se nourrir.

Sans être porté à cette extrême rigueur, le froid violent fait l'état habituel de beaucoup de Peuples qui habitent vers le Nord : ces Pays sont peu fertiles, les hommes y sont petits, quoiqu'extrêmement forts, les animaux maigres & légers. Leur nourriture la plus ordinaire est du poisson desseché, de la viande boucanée. Ils n'usent point de végétaux, qui sont fort rares dans leur Pays, si le commerce ne les y apporte. Tous ces désagrémens sont cependant

compensés par quelques avantages. Les maladies contagieuses y sont absolument ignorées. On y voit des vieillards qui conservent leur activité dans un âge où nous ne parvenons point ; ce qui étoit encore plus ordinaire chez eux, avant que l'on leur eût porté nos eaux-de-vie ; remede dangereux contre le froid, qui endurcit & qui condense encore des corps qui n'avoient pas besoin de l'être.

Quelles sont les loix diététiques qu'on doit se proposer dans ce froid ? L'exercice forcé & continuel, le corps étant bien couvert de vêtemens, le sommeil dans les lieux chauds, & bien à l'abri du froid, long & tranquille, peu de boisson, & ces boissons tirées du vin, de la biere la plus forte & la plus pure, sont les secours qu'on peut employer contre la rigueur du froid. Le reste de la nourriture est à-peu-près au choix de celui qui se trouve transporté dans ces climats. Peu de nos alimens peuvent être portés dans ces Pays, sans être glacés, puisque le vin d'Espagne le plus fort s'y gele dans le moment qu'on le porte à la bouche ; le poisson, la viande salée, boucanée, peuvent servir de nourriture. Je conseillerois d'y fuir l'usage trop fréquent de

l'eau-de-vie, & les ſecours trompeurs qu'on en tire; ce qui eſt eſſentiel, ſurtout pour ceux qui ſont nés dans ces climats, & deſtinés à les habiter.

M. Boerhaave, du moins M. Haller, digne diſciple d'un ſi grand maître, nous rapporte dans ſes leçons un ancien Aphoriſme, tiré d'une Lettre du fameux Médecin Athenien Dioclès, écrite à Antigonus : « Plus le froid eſt grand, plus » vous pouvez donner de nourriture ; » plus vous devez retrancher de la boiſ» ſon, plus vous pouvez boire votre vin » pur ; en été au contraire, augmentez » la quantité de la boiſſon, diminuez-en » la force, & retranchez de la nourri» ture ſolide. » Le dogme pour la boiſſon appartient à Hippocrate ; mais pour la quantité de nourriture, il n'eſt pas exactement vrai. Dans l'hiver, on peut donner des nourritures plus difficiles à digérer, mais non pas plus nourriſſantes ; la crudité eſt plus familiere à l'hiver qu'à l'été, ce que je me flatte d'avoir aſſez prouvé plus haut.

Ces régles générales qui appartiennent aux deux qualités les plus importantes de l'atmoſphere, ſuffiſent pour nous tracer la route que nous devons ſuivre dans les dégradations des ſaiſons. La Provi-

dence, dont la bonté & la magnificence, éclatent à chaque inſtant dans le ſpectacle admirable de la nature, n'a pas voulu qu'un excès ſuccédât rapidement à un autre. (*a*). Le corps des hommes facile à apprivoiſer, a ſon tems de repos dans lequel il s'accoutume à tout ſupporter.

Le printems & l'automne, les deux plus douces & les plus agréables des ſaiſons, ſont celles où il ſe fait le plus de changemens dans notre corps. D'un côté, elles appartiennent à l'été, de l'autre, à l'hiver, dans un ordre exactement inverſe; auſſi ont-elles des effets tout oppoſés. Ces ſaiſons ſont les deux tems de l'année où nous obſervions le plus de maladies. Dans le printems, les ſolides ſe relâchent; il ſe fait une expanſion dans les liqueurs du corps, le mouvement augmente, les glandes moins reſſerrées donnent iſſue aux humeurs qui y ont croupi pendant l'hiver. Tout ſemble s'ouvrir, ſe dilater. De-là toutes les maladies dont Hippocrate fait mention dans

---

(a) *Nec res hunc teneræ poſſent perferre laborem,*
Si non tanta quies iret, friguſque caloremque
Inter, & exciperet cœli indulgentia terras.
GEORG. III.

ſes Aphoriſmes ; expoſition vraie, & d'autant plus remarquable, qu'elle n'eſt fondée ſur aucune théorie ; mais quoique ces maladies ſoient nombreuſes, qu'elles ſoient violentes, elles ne ſont pas dangereuſes ; cette expanſion générale de la nature eſt un ſigne de liberté. Tout tend à la coction, & à une criſe prompte & facile.

L'automne au contraire ſuccede à la chaleur de l'été, à cette ſaiſon qui a épuiſé la ſeve des plantes, les ſucs des animaux, qui a laiſſé pour ſon produit la ſéchereſſe & l'âcreté. Alors un froid nouveau reſſerre les ſolides. L'âcreté des liqueurs ſe concentre au dedans du corps. Les fibres ont perdu la force qu'elles ne retrouvent toute entiere qu'au printems. Les mouvemens des nerfs ſont rendus irréguliers par la variation des tems, qui eſt le propre de cette ſaiſon. Les maladies ſont ſans coction, longues, irrégulieres, juſqu'à ce que la pituite ait eu le tems de s'accumuler & de former le nouveau période de l'hiver.

De-là toutes les maladies de l'automne ont paru porter avec elles un caractere plus terrible que celui des autres ſaiſons. Depuis Hippocrate juſqu'à préſent, les mêmes obſervations ont

toujours eu lieu, & ont toujours fixé invariablement les effets des ſaiſons ſur les corps. Cette uniformité ſi déſirée chez les Médecins, n'a jamais ſouffert aucune contradiction : c'eſt d'après une expérience pure & ſans tache, qu'elles ont été tirées ; c'eſt d'après elle, que nous allons prononcer ſur les régles diététiques que l'on doit ſuivre en pratique.

Lorſque le printems commence, tout ſe développe, tout ſe dilate, tout rajeunit. Les humeurs pituiteuſes accumulées doivent ſe tourner en ſang ; ce qui exige de la nature un nouveau travail ; ce qui diminue pour les premiers jours de cette ſaiſon la néceſſité des alimens : on doit être ſobre, & aider par cette ſobrieté le dégagement de la nature, & la fonte des humeurs. Les herbes fraîches qui commencent à couvrir les campagnes, ſont pour les animaux un remede aſſuré pour dégager les glandes, faire couler leurs humeurs, & rendre à la bile l'activité qu'elle avoit perdue par la diéte ſéche, à laquelle ils avoient été réduits pendant l'hiver, & par les froids qui avoient tout concentré. M. Boerhaave d'après M. Ruyſch & Gliſſon, remarque que pendant l'hiver les ani-

maux perdent l'activité de cette humeur, qu'elle s'endurcit en pierre dans le foie; mais au printems, le suc du gazon suffit pour la dissoudre, en procurant une légere diarrhée. Nous devons imiter le vœu de la nature, & puisque nous ne pouvons pas faire la base de notre nourriture de pareils alimens, du moins devons-nous en faire notre assaisonnement principal : nous devons commencer à nous méfier des vins & des boissons aromatiques; & si l'on en fait quelque usage dans le tems où l'air incertain & douteux semble tenir plus de l'hiver que de l'été, au moins ces liqueurs doivent être bannies dans les fins de la saison où elle est prête à dégénérer en chaleur.

Le gibier, les fruits, manquent dans cette saison; mais nous n'avons besoin que des viandes légeres des animaux herbivores, des farineux bien fermentés, & des herbes fraîches & légeres qui se trouvent par-tout. Alors les corps foibles & convalescens reprennent vigueur. Les gens robustes le sont davantage, jusqu'à ce que l'été change la scene; mais la nature nous offrira de nouvelles richesses pour combatre ces inconvéniens.

L'automne a encore tout à craindre de la putridité; ainsi la nature a-t-elle

donné aux fruits qu'elle produit dans cette ſaiſon, la qualité antiputride. Elle a auſſi à craindre les effets de la denſité inflammatoire qu'elle tient de l'été. Les ſavonneux s'y trouvent en grande abondance; c'eſt même à l'automne qu'appartiennent les fruits qui ont la qualité la plus parfaitement ſavonneuſe: les poires, les meures, les raiſins, ont éminemment certe propriété ; il faut tâcher d'entretenir la conſtance de la tranſpiration, faire au moins, qu'une évacuation puiſſe ſuppléer l'autre, & ſortant petit-à-petit du régime d'été, rentrer par des nuances inſenſibles dans celui de l'hiver. Ainſi on ſe trouvera à la fin de l'automne tout prêt à ſubir les rigueurs de cette ſaiſon, & le corps y ayant été préparé par la nature, s'y maintiendra par les ſages loix de l'Art ſalutaire.

A la vérité, ces nuances ſont aſſez difficiles à ſaiſir dans les climats où les ſaiſons ne ſuivent pas exactement les loix fondamentales de la nature, où elles empiétent l'une ſur l'autre ; mais ces lieux ne doivent pas être comparés pour la ſalubrité à ceux dans leſquels ces viciſſitudes ſont bien marquées chaque année, & bien ſéparées les unes des autres. Le corps des hommes y ſouffre à la vérité les

alternatives qui, ſuivant Hippocrate, doivent endurcir les fibres ; mais ſi ces alternatives ſont trop promptes & trop ſubites, elles lui procurent une trop violente tenſion, qui tend à la rupture, & qui ne cauſe que la foibleſſe. Tels ſont ces climats où les jours ſont brûlans, & les nuits ſi froides, qu'elles produiſent quelquefois de la glace, comme on le dit de l'Arménie (*a*), de certaines contrées de la Chine ; ſoit que ce froid dépende de vents nîtreux, comme quelques Auteurs l'aſſurent, ſoit qu'il faille avouer que nous ignorons la cauſe de beaucoup de phénomenes naturels.

Dans ces climats, il faut ſuivre un régime combiné, & ſur-tout prévenir les atteintes de la chaleur, le matin par des anti-putrides, animer le ſoir le corps, pour que la tranſpiration ſe faſſe. Ces précautions ſont ſur-tout néceſſaires aux voyageurs, & à ceux qui ne ſont pas encore naturaliſés dans un climat.

Les corps habitués à un état de l'air, n'en ſentent preſque pas les impreſſions. Mais il reſte bien long-tems des différences

(a) *Tournefort, Voyage au Levant, Lettre 18.*

entre les corps tranſplantés & les corps auxquels le climat a ſervi de patrie. M. Homberg nous a appris qu'à Batavia, les Indiennes fourniſſoient le meilleur lait aux enfans ; celui des Européennes eſt âcre & puant : ſans doute c'eſt par cette raiſon que chacun aime ſa patrie & la regrette.

Pluſieurs accidens peuvent changer la régularité des ſaiſons, & tromper l'eſpérance des moiſſonneurs. Les vents ſont la premiere & la plus fréquente des cauſes de ce dérangement ; ils n'ont par eux-mêmes aucune qualité de froid ni de chaleur. Le vent ſimple, & ſans aucun corps qu'il entraîne avec lui, ne dérange pas le thermométre. M. Boerhaave l'a prouvé ; mais il emprunte ſes qualités des terres ſur leſquelles il paſſe, des fleuves & des mers qu'il traverſe. Ce n'eſt pas un phénomene nouveau dans nos Pays, qu'un vent qui, paſſant ſur des terres chargées de neiges, apporte avec lui des particules glaciales qui dans un moment font changer la conſtitution de l'air, & font naître des excès de froid inévitables & inattendus. Tantôt au contraire ſoufflans de deſſus des ſables brûlans, les vents nous apportent une chaleur étouffante ; c'eſt preſque toujours eux dont les ailes ſont

chargées de pluie, & qui occaſionnent les différences importantes du barométre. Vitruve (*a*), en nous parlant de Mytilene, nous dit : Lorſque le vent du midi y ſouffle, on eſt dans la langueur; on touſſe, quand le vent d'oueſt ſe fait ſentir : la ſanté paroît revenir, quand le nord domine; mais alors la violence du froid fait qu'on ne peut marcher dans les carrefours, ni dans les rues. On a vu quelquefois les vents porter avec eux des nuées d'inſectes & de miaſmes putrides, annoncer les fléaux dont le Créateur nous punit. On connoît des nuées qui traînent avec elles des puanteurs inſupportables : M. Huxham nous en a laiſſé pluſieurs obſervations (*b*). Si l'on en croit l'Auteur qui nous a tranſmis la deſcription des différentes peſtes qui affligent les Orientaux, on connoît en Perſe un vent dont l'haleine pernicieuſe renverſe morts les gens qui y ſont expoſés.

Dans tous ces cas, les régles de régime que l'on doit ſuivre, ou ſont prévues, ou dépendent de ce qui nous reſte

(a) *Lib. 1. cap. 14.*
(b) *Huxham, de aëre, tom. 2. cap. 141. 170. 181.*

encore à dire. Il ſuffira de remarquer que toutes les fois qu'un froid ou qu'une chaleur inſolite ſe font ſentir, il faut y remédier par le régime d'autant plus promptement, que les impreſſions ſont plus fortes ; il faut tâcher de ramener promptement le corps à la médiocrité qu'il perd ſi aiſément. A l'égard des violentes ſecouſſes de l'atmoſphere, le mieux eſt, ſi l'on eſt curieux de ſa ſanté, de ne pas manger pendant qu'elles ſe font ſentir. Si l'orage eſt trop long, pour qu'on puiſſe ſe paſſer de manger pendant ſa durée, il faut manger peu, & des ſubſtances de la digeſtion la plus facile. Dans ces tempêtes, les excès auxquels ſe portent les élémens, ne peuvent point ne pas déranger une machine auſſi frêle que la nôtre. L'air contenu dans les inteſtins & dans l'eſtomac eſt dans une agitation continuelle.

Si quelques nuées paroiſſant ſubitement dans l'atmoſphere, ſuffiſent pour déranger l'ordre de la tranſpiration, ſuivant les Obſervations du Docteur Lining (*a*), que devons-nous penſer de l'influence & de l'action de ces états de l'air, dans leſquels le barometre décrit

(a) *Philoſ. Tranſact. n.* 470.

en très-peu de tems des espaces qu'il ne parcourt pas ordinairement ?

On voit tous les jours des gens nerveux qui, dans ces tempêtes, sont aussi agités que l'atmosphere. Aucun homme, dans ces momens, ne digere ; fort peu d'entre les plus robustes, sont capables d'application & de réflexions. Le sommeil n'est pas moins agité que la veille ; s'il existe, les sueurs, les demangeaisons à la peau semblent l'écarter. Une seule de ces raisons suffit pour nous engager à ne pas manger dans ces tems de tourmente, qui d'ailleurs ne sont jamais longs.

Les raisons pour lesquelles le Créateur a institué les vents qui semblent être des instrumens de ravage & d'horreur, sont plus que suffisantes pour nous dédommager de leurs inconvéniens. Ils balayent l'air, & en enlevent toutes les vapeurs qui deviendroient nécessairement pernicieuses. Ils rendent le séjour des grandes Villes, qui sans eux ne seroient pas susceptibles d'habitations, plus salutaire. Ils sont les liens du Commerce, & les seuls mobiles de la Navigation. Au reste ce n'est pas ici le lieu de parler de tout ce qu'ils peuvent produire d'avantage aux hommes : un seul nous occupera ; c'est que s'ils apportent la

contagion avec eux, ils en ſont auſſi le remede.

Non ſeulement l'air eſt froid ou chaud, ſec ou humide, accompagné de peſanteur dans l'un des cas, de légéreté dans l'autre, il peut être encore par lui-même, ſans aucune eſpece d'autre accident, plus léger & moins élaſtique, plus denſe, plus peſant & plus élaſtique. La différence eſt très-grande pour ceux qui vivent dans les mines & dans les vallons enfoncés, & pour ceux qui habitent ſur les montagnes les plus hautes. Plus l'air eſt peſant, plus en général ſon action eſt vive ſur les ſolides & ſur les fluides; l'œconomie animale en reçoit plus d'avantage : ainſi voit-on que les hommes qui le reſpirent, ſe portent bien, ſont forts & robuſtes. Dans les mines, la fréquence de la reſpiration eſt moins grande, la coction eſt plus forte, & l'on peut uſer de moins de précautions.

Dans un air léger au contraire, les poumons ſouffrent beaucoup davantage, les vaiſſeaux moins comprimés ſe rompent beaucoup plus aiſément; & Janus Acoſta, M. Scheuczer & pluſieurs autres Auteurs nous ont avertis qu'on ne doit pas être étonné ſi, en montant ſur les plus hautes montagnes, l'on éprouve

des hémoptysies, des saignemens de nez. La respiration est plus fréquente ; la coction a beaucoup moins d'activité, parce que la compression sur les vaisseaux du poumon étant moins grande, le sang acquiert moins d'activité dans ce viscere. Si les habitans des collines se trouvent quelquefois mieux de leur air, que ceux des vallées, c'est aux vents qu'ils doivent la salubrité dont ils jouissent ; les vapeurs au contraire qui se concentrent dans les vallées, en font assez souvent des climats infortunés. La différence que ces deux especes d'habitations mettent entre les hommes, ont été décrites avec le plus grand soin par Hippocrate ; & les régles de leur régime se déduisent assez des états de l'air que nous avons examiné précédemment.

Il nous reste à examiner les effets des corps étrangers que l'air entraîne avec lui, sur notre machine. Chaque climat a plus ou moins de ces inconvéniens. Le Nord en est plus exempt. Le Midi les enfante, & les porte avec lui. Les Anciens avoient plus généralisé le nom de peste, que nous ne le faisons à présent ; & ce qui le prouve évidemment, c'est que beaucoup de lieux qui ne sont jamais infectés de la peste, l'étoient sou-

vent, si l'on en croit leur témoignage. Les noms ont changé, mais les choses ne le sont pas. Varron sçut éteindre une peste qui détruisoit la Ville de Corcyre, ou Corfou, en faisant fermer toutes les fenêtres qui regardoient le Midi. Quoique ce vent dans nos Pays ait des effets méchaniques dangereux, jamais il n'y a apporté ce qu'on appelle proprement peste. Nous ne connoissons point en France & dans toute l'Europe de contagion portée par l'air même; ses effets dépendent de son impression méchanique. Commun à tous, il en affecte plusieurs à la fois; mais les maladies qu'il produit, se communiquent peu d'homme en homme. Les contagions même dont quelques accidens peuvent l'infecter, ne s'étendent pas loin. On peut consulter sur cet article les Observations de feu M. Mead. Souvent dans une armée, la moitié d'un camp est assise de façon à être infectée de maladies, pendant que l'autre partie en est absolument exempte. Le voisinage d'un marais, des latrines d'un champ de bataille, suffit pour faire cette différence. Ceux qui veulent s'instruire plus à fond de cette matiere, & suivre les effets physiques des campemens des armées, ne peuvent trop lire

le ſçavant Ouvrage du Docteur Pringle. La fiévre d'Hôpital ou de priſon, ſi fameuſe en Angleterre, ne s'étend guéres au-delà des bornes de leur enceinte.

Au ſurplus, les régles de régime qui appartiennent à tous ces états de l'air, ne doivent point être différentes de celles que l'on ſuit dans la contagion qui ſe tranſmet de ſujet en ſujet, dans la peſte que le Commerce nous amene quelquefois. Diemerbroek nous a tracé pour ces cas un régime prophylactique qui leur appartient à tous. Il eſt le premier qui ait fait ſentir la vanité des remedes préſervatifs, & même leur danger. On doit avoir devant les yeux ce principe : C'eſt que le meilleur préſervatif qu'un homme puiſſe avoir contre tous les maux dont nous ſommes environnés, eſt l'égalité de la ſanté & la perfection des fonctions ; c'eſt cette égalité qui enleve les miaſmes étrangers qui pourroient corrompre nos humeurs. Ainſi les préceptes que nous avons à tracer, ſont ceux de la plus grande ſalubrité poſſible, toujours relative aux circonſtances, à l'état de la vie, à l'âge & à toutes les variétés que nous avons examinés juſqu'à préſent.

Cependant, outre ces précautions générales, on doit encore faire attention que presque tous les levains qui se multiplient avec une violence funeste dans le corps, tendent à la putréfaction.

Il faut donc éviter tous les alimens qui peuvent y tendre par eux-mêmes, ou la favoriser. Le gibier, le poisson, les viandes hazardées doivent être proscrites, & l'on doit faire un usage très-léger de toutes les substances qui sont tirées des animaux, cependant toujours en raison de l'habitude, qu'on ne doit pas déranger imprudemment.

La violence de la circulation rend les principes des humeurs plus âcres, plus exaltés. Il faut donc éviter tous les aromatiques trop forts, trop violens, les viandes fumées, salées, les liqueurs âcres spiritueuses.

Ce seroit un autre inconvénient, que de les laisser croupir ; elles se disposeroient trop promptement à la pourriture. Il faut les animer légérement, surtout par des aiguillons anti-putrides, comme les acides & les acidules. Les végétaux doivent faire la base de la nourriture ; les acides doivent y entrer.

L'estomac & les visceres digestifs méritent aussi beaucoup d'attention. Dans

cet état, il ne faut pas les laiſſer languir ; & s'il faut pécher par quelque excès, il vaut mieux donner dans les toniques, que dans des délayans inutiles. Un peu de vin blanc étoit le tonique favori de Diemerbroek.

Le jeûne doit être abſolument proſcrit du régime préſervatif de la peſte. Il faut que les Médecins ſe rappellent les expériences par leſquelles il eſt prouvé qu'un corps à jeun repompe & abſorbe davantage qu'un corps dont la nutrition bien réglée fournit à la tranſpiration. Les Prélats ne doivent point non plus ordonner de jeûnes dans les tems de peſte ; ils ſont très-dangereux.

L'eſprit doit être le plus libre & le plus gai qu'il eſt poſſible. Il faut toujours détourner ſes yeux du malheur d'autrui, quand on ne veut pas en faire le ſien propre, & qui eſt cependant trop ordinaire & trop naturel dans la Médecine.



CHAPITRE IV.

Du Régime qui appartient aux maladies aiguës.

LA carriere que nous allons parcourir, eſt déja franchie depuis longtems. Hippocrate l'a regardée comme importante & digne de tous ſes ſoins. Les fautes pernicieuſes qu'il avoit vu commettre par la plûpart de ſes Contemporains, avoient allumé ſon zéle pour l'humanité. Jamais il n'a parlé avec plus de force, de clarté & d'étendue, que ſur la nourriture des malades dans les maladies aiguës.

Commiſes entiérement aux ſoins de la nature pour leurs guériſons, ces maladies n'exigent de l'art, qu'une attention exacte à écarter tous les obſtacles qui peuvent arrêter ou ſuſpendre les opérations de cet agent ſalutaire. Cette vérité ſeule ſuffit pour nous convaincre de quelle importance eſt le régime dans ces maladies.

Si la nourriture eſt donnée à propos, ſi le corps peut l'embraſſer & la digé-

rer, elle eſt une ſource de force & de vigueur pour la nature, ſinon, c'eſt un fardeau penible qui la ſurcharge, quand elle a le plus beſoin d'être ſoulagée. Suivons donc pas à pas le grand maître qui nous a tracé les loix ſalutaires dont nous allons rendre compte, à l'exemple de pluſieurs autres Médecins. Jamais on n'a rien trouvé ni à retrancher, ni à ajouter aux dogmes immortels d'Hippocrate

Une maladie aiguë eſt un combat vif & violent de la nature, avec la cauſe étrangere qui tend à la détruire. C'eſt ſur ce dogme qu'eſt fondée preſque toute la doctrine d'Hippocrate, ſoit qu'il prononce ſur le ſort des malades, ſoit qu'il leur preſcrive les régles ſalutaires du régime.

Lorſqu'un obſtacle, de quelque nature qu'il ſoit, s'oppoſe au cours naturel des fonctions, lorſqu'une cauſe étrangere admiſe dans le torrent des humeurs, fronce & irrite les ſolides, les forces de cet agent puiſſant & ſalutaire entrent en jeu. Les Anciens à qui nous devons tant & de ſi belles obſervations ſur les efforts de la nature & ſur leurs produits, ne concevoient pas en quoi conſiſtoit ſon action. La circulation des humeurs leur étoit inconnue; ils n'avoient aucune

idée fixe de laquelle on pût faire une théorie ſolide, & d'où l'on pût partir, pour connoître l'action du cœur ſur le ſang, la réaction des arteres ſur ce fluide : s'ils connurent le pouls régulier des arteres, ce ne fut que long-tems après Hippocrate; cet Auteur ne l'a fait entrer pour rien dans ſes préſages. Cependant ce jeu organique dans l'état naturel procure la coction du chyle, l'évacuation des matieres ſuperflues & la ſécrétion des différentes humeurs; s'il augmente, il a néceſſairement plus de pouvoir & d'activité : alors les parties groſſieres, après avoir exigé un travail plus long & plus violent, ſont contraintes ou de ſe naturaliſer dans le corps, ou d'enfiler les routes naturelles qui ſont ouvertes aux excrémens de toute eſpece, ou enfin de s'en frayer de nouvelles, d'inſolites, qui n'appartiennent qu'à elles, & qui ſe referment ſi-tôt que le corps eſt épuiſé de ces matieres.

Cette augmentation du jeu organique des ſolides eſt la fiévre, à laquelle on attribue tous les maux, & qui n'eſt cependant que l'inſtrument employé par la nature, pour détruire les vices qui l'oppriment; c'eſt elle qui ſert à fixer nos idées ſur la violence & ſur la durée de ce combat.

Nous ne nous arrêterons point à donner ici une idée fixe & conſtante de l'action qui produit la fiévre. Il ſuffira de remarquer que ſa violence eſt toujours en raiſon composée de la grandeur du mal qui l'occaſionne, & des forces de la nature qui la produit ; le caractere même du mal ſouvent gêne ſon éruption, l'empêche de paroître dans toute ſa force, & c'eſt alors qu'il eſt vraiment dangereux, puiſqu'il s'oppoſe aux ſecours même que fourniroit la nature ; l'art, dans ces cas malheureux, s'occupe à développer la fiévre. Elle eſt d'abord plus légere, elle augmente enſuite, enfin elle décline ou finit tout-à-coup, & nous fournit dans tous les périodes de la maladie, l'idée d'un combat, où tantôt la nature pour laquelle la fiévre combat, ſuccombe, où tantôt au contraire elle eſt victorieuſe.

C'eſt de l'obſervation de ce combat que ſont nés chez les Anciens ces termes de principes d'une maladie, d'augmentation, de criſe & de déclin. Le but de la nature, eſt la coction de l'humeur morbifique, ſon aſſimilation, ſon expulſion ; de-là les termes de crudité, de coction & demi-coction, dont tous les Livres anciens ſont pleins, & dont les

ſignes ſont évidens dans les fonctions, les excrétions, & les ſymptomes de la maladie.

Si-tôt que la fiévre a paru, la maladie aiguë eſt commencée : il faut retrancher toute nourriture ſolide. Hippocrate recommande dans la fiévre, une diéte humide.

D'autres Médecins ont pouſſé la choſe plus loin. Dès le tems même d'Hippocrate, quelques Auteurs conſeilloient de ne rien prendre du tout pendant trois jours, dans le commencement de la maladie. Ce dogme a été renouvellé depuis par Chryſippe & par Eraſiſtrate. Enfin Aſclepiade, ce Médecin qui, ſans avoir ni la ſcience d'un grand Médecin, ni la conduite d'un homme eſtimable, a joui à Rome dans un ſiécle éclairé, d'une réputation que la nouveauté des dogmes, & l'enthouſiaſme du Vulgaire & des Grands, a quelquefois procuré à des ſujets auſſi peu eſtimables que lui, ſe faiſoit gloire de refuſer, au rapport de Celſe, dans le commencement des maladies aiguës, même une goutte de lait pour ſe rafraîchir la langue. Le quatrieme jour, il permettoit avec profuſion ce qu'Hippocrate avoit refuſé depuis long-tems. Après lui, toute la Secte des

Méthodiſtes

Méthodiſtes vanta cette même abſtinence de trois jours, juſqu'à ce qu'elle ait eu la fin de toutes les Sectes, & qu'elle ſoit diſparue ſans aucun effort de la part de la vérité.

Leur principe, fort éloigné de la nature, étoit, que pendant ce tems, les forces du corps occupées à dompter la maladie, emportoient une très-grande quantité de la matiere qui la cauſe. Comme ſi dans la ſuppoſition qu'ils admettoient avec raiſon, d'une eſpece de combat entre les forces vitales & la maladie, celles-ci n'étoient pas beaucoup plus occupées à la dompter, quand les ſymptomes ſont les plus forts, & le mal dans ſa vigueur, que dans les commencemens, où, ſuivant les principes d'Hippocrate & l'expérience, tout eſt plus modéré. Ne leur étoit-il pas au contraire aiſé de concevoir que la maladie étant encore dans un état de crudité, les principes morbifiques peu altérés, il étoit impoſſible d'imaginer que ces parties étrangeres puſſent tourner au profit d'une machine dont elles travailloient à opprimer les forces, ou qu'elles fuſſent capables de coction dans le tems où elles ſe multiplioient au contraire pour détruire la nature ? Il leur étoit arrivé ce

qui arrive toujours aux gens qui ſont dans l'erreur. Petit-à-petit ils avoient diminué de cette exactitude, & différoient tous entr'eux, comme M. le Clerc l'a remarqué, pendant que les diſciples d'Hippocrate s'entendoient bien, parce qu'ils avoient la vérité pour eux, & tenoient une conduite ſimple & uniforme.

Cette conduite étoit fondée ſur ce principe ſi naturel : Les ſymptomes étant moins violens dans le commencement des maladies, il reſte plus de force à la nature ; ainſi l'on peut donner plus de nourriture, que lorſque les ſymptomes augmentant, la maladie paroît dominer davantage.

En effet, dans quelque maladie que ce ſoit, les premieres ſelles & les premieres urines approchent toujours davantage de la nature qu'elles ne le ſont, quand la maladie eſt plus avancée. Hippocrate remarque qu'aſſez communément la premiere ſelle eſt moulée, & ſe rend à l'heure à laquelle la nature a coutume de ſe délivrer de ce fardeau habituel ; petit-à-petit, tout s'altere de plus en plus.

On doit ſuivre ce précepte avec d'autant plus d'exactitude, que ne ſçachant pas juſqu'à quel tems la maladie doit

durer, il faut ſoutenir les forces qui, faute de nourriture, ſuccomberoient ſous les efforts redoublés de la maladie, & ſous les pertes qu'elle cauſe continuellement. A meſure que les ſymptomes augmentent, les forces ſont plus occupées à combattre, la maladie prend plus d'empire, toute ſubſtance étrangere eſt plus à craindre, il faut donc diminuer de la nourriture; & lorſque la maladie eſt dans ſa vigueur, on doit la donner dans toute ſa ténuité.

La vigueur de la maladie eſt le tems des criſes, elle eſt le tems de la plus forte occupation de la nature; on ne doit la diſtraire par aucun travail étranger; de ce tems dépend ſa victoire ou ſa perte. Bientôt après les ſymptomes de la maladie déclinent, la nature reprend le deſſus. Il faut alors au même dégré que les ſymptomes diminuent, augmenter la nourriture juſqu'à la parfaite convaleſcence.

Tel eſt le précis des dogmes d'Hippocrate; on doit toujours y faire attention. Combien de gens les oublient ou les négligent! On donne de la nourriture preſqu'également dans tous les tems de la maladie; on n'a aucun égard ni au commencement, ni à la vigueur. Qu'en ar-

rive-t-il ? Beaucoup y ſuccombent, & ceux qui ont paſſé la vigueur du mal, qui ſont victorieux des parties étrangeres qui circuloient dans leur ſang, ſont ſi affoiblis du double fardeau qu'ils ont eu à porter, ont perdu tant de forces, que leur convaleſcence eſt une maladie nouvelle.

Au reſte, preſqu'aucune maladie aiguë ne ſuit aſſez exactement ſes périodes, pour qu'elle ne fourniſſe pas des exceptions à la régle générale.

Dans toutes les maladies qui ont des combats particuliers à ſoutenir contre la cauſe du mal, chacun de ces combats a ſon augmentation, ſa vigueur, ſon déclin. Il faut régler la nourriture dans cette eſpece de maladie ajoutée à la premiere, comme on la régloit dans la maladie même, ſouſtraire la nourriture au commencement de l'accès, s'il eſt long; ne la donner que lorſque la vigueur eſt paſſée, & ſuivant le précepte de Celſe, lorſque la nature a déja maîtriſé au moins ce redoublement.

Il s'agit donc, ſuivant cette doctrine, de proportionner exactement la nourriture à la longueur de la maladie. C'eſt à quoi le Prince de la Médecine veut qu'on faſſe la plus exacte attention; auſſi nous

a-t-il indiqué dans son Ouvrage, & a-t-il insisté avec force sur les circonstances par lesquelles nous pourrions juger si une maladie sera longue ou non. La vigueur & la force des symptomes, quand ils paroissent, la nature des excrémens, le développement ou les divers accidens du pouls qu'on doit ajouter aux autres signes qu'Hippocrate nous a transmis, quoiqu'il n'eût aucune idée des signes que le pouls nous fournit, en un mot, les symptomes de coction ou de crudité suffisent pour indiquer promptement la grandeur d'une maladie & sa vivacité.

En conséquence, Hippocrate a divisé les différens dégrés de longueur de ces maladies, & les a rapportés à trois différences principales, auxquelles il a accommodé trois dégrés de diéte différens.

La premiere, qu'il appelle simplement mince ou tenue, *tenuis*, est générale & appartient à toutes les maladies aiguës dès le commencement. Plusieurs de ces maladies n'en exigent point d'autres dans tout leur période, quand elles sont douces, bénignes, quand elles ne portent qu'une atteinte légere aux forces de la nature.

La seconde, qu'il appelloit très-tenue ou *exquisitè tenuis*, est proposée pour

un dégré de violence plus considérable.

Enfin la vigueur des maladies les plus aiguës, exigeoit la diéte qu'il appelloit poussée au dernier dégré de ténuité, *summè tenuis*. Il avertit cependant toujours, que s'il falloit commettre quelque erreur, il valoit mieux le faire, en excédant un peu la nourriture proposée, qu'en faisant une diéte trop considérable; précepte fondé dans la nature, dont la démonstration se trouve dans l'œconomie animale, & qui a été renouvellé de nos jours par M. Boerhaave.

L'aliment qui composoit la diéte tenue ordinaire, & qui convenoit à tous les malades de fiévres aiguës, c'étoit la tisane, nom devenu fameux en Médecine, mais dans une autre signification. Pour faire cette tisane, les Anciens prenoient de l'orge qu'ils dépouilloient de son écorce, & quand il en étoit absolument dépouillé, ils le faisoient cuire dans l'eau à un feu très-lent, jusqu'à ce qu'il fût réduit en bouillie, & mêlé avec l'eau; quelquefois même, avant de l'employer, ils le faisoient rôtir; de-là résultoit ce composé, dont le Pere de la Médecine faisoit tant de cas. Je préfere, dit-il, la tisane à tous les autres alimens tirés des autres especes de bled,

& j'applaudis à ceux qui l'ont préférée. Elle a une liaiſon douce dans ſes parties, elle eſt légere, lubréfiante, agréable, elle humecte ſans excès, elle lave ce qui doit être lavé, elle ne reſſerre point, elle n'excite point de trouble fâcheux dans le ventre, elle ne s'y gonfle point, c'eſt une nourriture d'une qualité légere qui ſe digere parfaitement.

Cependant, malgré toutes ces qualités, on ne donnoit pas la tiſane entiere à tous les malades de maladies aiguës ; elle compoſoit la nourriture ſimplement tenue ; celle que l'on donnoit aux malades dans le commencement des maladies, & lorſque la déclinaiſon étoit complette, ou enfin lorſque les ſymptomes même de la vigueur étoient fort doux, que les forces de la nature l'emportoient de beaucoup ſur les dangers & la violence de la maladie.

Lorſque les ſymptomes étoient plus violens, & que la maladie augmentoit, alors on en venoit à la diéte très-tenue, qui conſiſtoit uniquement dans le ſuc de la tiſane, ou dans la crême de tiſane, de laquelle on avoit ôté la ſubſtance de l'orge même, de ſorte qu'il n'en reſtoit que le ſuc liquide.

Enfin le troiſieme dégré de la diéte

étoit celui où on ne donnoit que de l'eau dans laquelle on avoit fait bouillir du miel, soit qu'on y joignît du vinaigre, soit qu'on n'y en joignît pas, suivant les circonstances. Cette décoction légérement mucilagineuse, est plutôt savonneuse que nourrissante : elle a cependant des parties utiles à la nutrition, en même tems que, suivant la théorie des Modernes, elle est capable de détruire la condensation des principes du sang, & d'y porter un sel acide, très-contraire à la pourriture ; au reste Hippocrate n'étoit pas si attaché à cette eau mielleuse que l'on appelloit *mulsa*, qu'il ne permît l'usage de toute boisson aqueuse à sa place. Une légere eau d'orge, comme il le dit lui-même, coupée avec beaucoup d'eau, pouvoit remplir sa place ; en un mot, une liqueur fortement aqueuse suffisoit pour la nutrition.

Telles sont les régles établies par ce grand homme pour les maladies aiguës, cependant il est encore des remarques qu'Hippocrate a jointes à celles-ci sur certaines especes de ces maladies.

Ainsi il observe que l'on doit avoir plus d'attention pour la nourriture, & qu'on doit tenir un régime plus exact dans les maladies du poumon. L'obser-

vation ſeule lui avoit appris ce que la Phyſiologie la plus exacte démontreroit ſans l'obſervation. On ſçait aſſez quel eſt le méchaniſme de la ſanguification, & combien le poumon y a de part. La différence du ſang qui entre dans la poitrine, avec celui qui en ſort, obſervée par tous les Auteurs modernes, ſuffit ſeule pour faire ſentir combien le broyement & le mouvement que le ſang y reçoit, doivent être conſidérables, & par conſéquent combien les ſubſtances étrangeres doivent s'y aſſimiler; mais ſi cette fonction eſt léſée, plus elle étoit importante à l'aſſimilation, plus la ſévérité de la diéte eſt néceſſaire à ſon rétabliſſement; car il lui eſt impoſſible de concourir à une bonne nutrition; & cette remarque appartient, quoiqu'à un moindre dégré, à toutes les maladies du poumon, même les plus aiguës.

L'eſtomac, les inteſtins bléſſés, enflammés, exigent auſſi la diéte la plus tenue. Les enfans & les vieillards, par les raiſons qui appartiennent à leur âge, & qui ſe trouvent détaillées dans les articles qui les regardent, doivent obſerver un régime moins ſévere que les adultes, que ceux qui n'ont ni un corps à former, ni des forces à ſoutenir continuellement.

L'hyver permet plus d'indulgence que l'été, & l'habitude de la tempérance ou de la gourmandiſe ne perd même pas ſes droits dans les maladies. Il faut avoir de l'attention pour l'habitude, ne la pas perdre de vue; ſes droits ſont ſubſtitués à ceux de la nature.

La différence conſtante qui ſe trouve entre la façon dont nous nourriſſons nos malades de maladies aiguës, & celle qu'employoit Hippocrate, a été l'occaſion d'une queſtion propoſée par Lommius qui a écrit ſçavamment ſur la Méthode de nourrir les malades. Selon lui, il eſt douteux que les alimens employés par Hippocrate, quoique conformes à la ſaine raiſon, puſſent convenir aux hommes des ſiécles poſtérieurs. Cependant, comme le remarque très-bien M. Glaſſ, nous voyons que Sydenham, dans la plûpart des fiévres aiguës, nourrit ſes malades avec des décoctions d'avoine, de gruau, leur interdit l'uſage de toute eſpece de bouillons & de ſucs de viande. Aſſurément Sydenham ne peut pas être accuſé de donner dans un excès de théorie, & d'ajuſter ſes principes à une hypothèſe. L'envie de réuſſir, le déſir des malades, l'imitation de la nature ont été ſes ſeuls guides.

Mais pour bien ſentir ſi nous nous écartons ſi fort de la méthode ancienne, mettons en parallele avec la conduite d'Hippocrate, celle que nous tenons dans les maladies aiguës.

Qu'un homme tombe malade d'une maladie aiguë, ou il tombe ſubitement dans les ſymptomes les plus vifs & les plus aigus, ou la maladie augmente par des dégradations journalieres. Dans le premier cas, la terreur ſaiſit tous les Aſſiſtans par la violence des ſymptomes avec leſquels il eſt attaqué; alors on lui fait tenir la diéte extrême, & aſſurément on eſt dans la doctrine d'Hippocrate. *Il faut aux maladies extrêmes la diéte extrêmement tenue.* Si au contraire la maladie, quoiqu'aiguë, augmente petit-à-petit, le déſir que l'on a de ſe diſſimuler à ſoi-même le danger dans lequel on eſt précipité, fait que l'on péche plutôt dans l'excès que dans le défaut. Il faut avouer cependant, que ſouvent on tient pendant quelques jours une diéte abſolue, & alors les malades ſont plus foibles pendant le cours de leurs maladies. Il y a plus; beaucoup de Médecins paroiſſent, dans leur pratique, du ſentiment d'Aſclepiade. Ils croient que dans le commencement d'une maladie, aucune fonc-

tion ne ſe fait bien, que le malade n'a beſoin que d'évacuation, que la nourriture eſt inutile ; mais il eſt aiſé de leur faire ſentir que cette conduite qu'ils regardent comme raiſonnable, n'eſt que l'effet de leur terreur, puiſque ſi la maladie ne ſe termine pas au premier ſeptenaire, ou même au premier quartenaire, ils ſont obligés, quoiqu'il y ait même dégré de violence dans les ſymptomes, de ſonger à donner une nourriture qui eſt alors déplacée, puiſqu'il n'y a perſonne qui ne convienne que dans cet état la nature ſouffre un combat plus conſidérable de la part de la maladie.

En général, dans la pratique ordinaire, on réduit toute la doctrine d'Hippocrate à ce principe, Que plus la fiévre eſt forte, moins il faut nourrir. On eſt d'accord de tout ; on ne s'écarte de cette régularité, que dans le commencement, peut être même n'eſt-ce pas un raiſonnement bien ſubtil, des réflexions bien ſérieuſes qui en ſont la cauſe. On n'entrevoit pas la portée d'une maladie ; à peine eſt-elle commencée, qu'on croit qu'elle va finir, & l'on ne porte pas ſes vues ſur l'avenir ; on eſt fâché de s'être trompé ; mais les forces manquent, & il faut les ſoutenir. Il n'y a donc aucune

différence entre Hippocrate & nos Contemporains ſur la diminution de nourriture dans la vigueur de la maladie ; ſi l'on en donne trop, ce n'eſt que pour réparer les dommages qu'une diéte exceſſivement tenue a dû produire dans les commencemens.

Lorſqu'une fois la déclinaiſon eſt venue, le danger de la rechute effraie peut-être trop, & tient trop long-tems circonſpect & ſur ſes gardes ; on donne peut-être trop de rafraîchiſſans & de relâchans. Cependant on augmente petit-à-petit, & l'on ſuit la méthode preſcrite par Hippocrate ; méthode au reſte qui eſt celle de la raiſon, & qui, dans la déclinaiſon de la maladie, n'a pu être contredite par aucune Secte.

La théorie moderne ſur l'état des fibres, après le combat de la nature, nous indique aſſez la néceſſité de réparer les forces, & de procurer, par l'uſage d'un cordial léger, non ſeulement à l'eſtomac la facilité de digérer, mais même à toutes les fibres plus de forces pour embraſſer, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, la nourriture, & même expulſer les reſtes de la matiere morbifique. En effet, ſuivant les obſervations des plus fameux Praticiens, il en reſte en-

core dans la masse du sang, après que le combat évident de la nature est fini; le sang ne se dépure que petit-à-petit. Hippocrate paroît n'avoir pas été éloigné de cette méthode de conduite; & quoiqu'il ne l'annonce pas positivement, l'énumération qu'il fait des vins en usage de son tems & de ceux qu'il préfere, nous autorise du moins à permettre & à conseiller à nos malades, sur la fin des maladies aiguës, l'usage des vins corroborans qui ne peuvent ni s'aigrir, ni se décomposer dans l'estomac, auxquels on peut joindre d'autres substances capables d'apporter en même tems & la force & la nourriture.

La seule différence essentielle qui se trouve entre la diéte, telle qu'elle est recommandée par Hippocrate, & celle que conseillent dans les maladies aiguës presque tous les Médecins de l'Europe, consiste dans la qualité de la nourriture. Hippocrate & les Anciens conseilloient des décoctions de végétaux; les Modernes au contraire conseillent des bouillons: dans les commencemens & dans la vigueur de la maladie, on les fait foibles; sur la fin, on les fait plus forts. On appelle un bouillon foible la décoction des jeunes animaux, principalement du

veau, du poulet, de l'agneau, du chevreau, dans les Pays où ces animaux sont plus ou moins communs. Quand le danger est passé, l'on suppose que le malade a besoin de force. On y ajoute des viandes plus faites, du bœuf, du mouton, de la volaille, du coq même quelquefois, si le sujet est âgé, que la maladie l'ait épuisé, qu'il ait besoin de forces.

On les mêle dans le commencement, avec des végétaux rafraîchissans, la laitue, le pourpier ; on les émulsionne avec les semences froides. Sur la fin, quand la maladie est jugée, & dans les commencemens des convalescences, on y joint le pain bien fermenté, les racines échauffantes & apéritives de carottes, de panais, &c. Laquelle des deux méthodes est-elle préférable ?

En général, il faut d'abord avouer que les Anciens faisoient beaucoup moins d'usage des viandes que nous. Si nous remontons au tems d'Hippocrate, & même dans les tems très-postérieurs, on ne connoissoit ni l'usage des bouillons, ni le suc rafiné & recuit de ces mêmes viandes, qui fait les délices de la cuisine moderne. On mangeoit moins, on faisoit plus d'exercice. L'usage de la

viande & de son suc, est encore plus particulier à l'Europe & aux Colonies Européennes, qu'aux autres parties du monde : dans l'Europe, la France & l'Angleterre sont les Pays où l'on mange le plus de viande : dans la France, il appartient plus à la Capitale & aux grandes Villes, qu'aux Provinces & aux Campagnes; en effet beaucoup de Paysans dans nos Provinces, ignorent l'usage de la viande : du moins n'en ont-ils pas l'usage habituel. Un pain grossier, la boisson la plus simple, jointe aux fruits rafraîchissans, suffisent pour leur nourriture ; aussi prétend-on communément que les habitans de la Capitale & des grandes Villes, sont plus remplis de sang que les autres hommes ; on les exténue davantage par la diéte dans le commencement des maladies aiguës. Mais il s'en faut de beaucoup, que le suc des viandes cuit depuis si long-tems, soit une nourriture aussi succulente que l'on se l'imagine. Poussée au-delà du dégré d'altération nécessaire pour nourrir, cette substance fournit plus d'âcreté, plus de parties excrémenteuses, que de matieres vraiment nutritives ; aussi les fortes évacuations que font faire les Médecins de cette grande Ville, ne doivent pas, je

crois, être attribuées à l'eſpece de nourriture que prennent les habitans, puiſqu'ils vivent ſi différemment entre eux, que l'on y trouveroit peut-être plus de diverſité qu'entre des Peuples fort éloignés les uns des autres. S'il faut expliquer pourquoi les Médecins de ce Pays évacuent beaucoup de ſang dans le commencement des maladies, & font garder la diéte la plus rigoureuſe, j'en rapporterai les raiſons aux variations perpétuelles du climat, à l'oiſiveté qui y régne, à la nature même des maladies aiguës, qui, dans l'inſtant qu'elles paroiſſent, ſont portées à la vigueur, & ſont du genre de celles que les Anciens appelloient *Paracmaſtiques ;* ce qui fait que c'eſt conformément aux préceptes d'Hippocrate, que l'on commence ordinairement les maladies par la diéte la plus tenue.

L'habitude de manger de la viande fraîchement tuée, eſt le prétexte qui nous a détourné de l'uſage des végétaux ; cette habitude, dit-on, toujours reſpectable ſuivant les dogmes d'Hippocrate, même dans les maladies aiguës, doit nous empêcher de revenir aux décoctions d'orge. Le bouillon porte une nourriture légere, ſur-tout s'il eſt fait par

une décoction lente ; de sorte que la viande ait elle-même une chaleur peu au dessus de l'eau bouillante, s'il n'est point trop brûlé, ni chargé des sels de la viande, s'il n'est point trop gras ; au contraire, on accuse les végétaux, quelque ébullition qu'on leur ait fait souffrir, de peser souvent sur l'estomac ; ils ont de la peine à se distribuer, disent leurs ennemis, & sortent moins promptement par les excrétions ordinaires. Les viandes que l'on emploie, sont les chairs très-fraîches d'animaux qui ne vivent que d'herbes ou de graines : on préfere celles qui sont tirées des jeunes animaux, dans lesquels l'atténuation n'est pas si grande, dans lesquels il n'y a pas tant de pente à la putridité. Souvent même dans les maladies extrêmement aiguës, quand leur vigueur, & quand leur violence est au plus haut point, toute la nourriture consiste dans une eau légere de veau ou de poulet. Telle est la conduite la plus ordinaire des Médecins, qui se dirigent par la raison : car on ne doit pas faire entrer en ligne de compte la conduite de ces gens qui se mêlent de traiter les maladies, qui croient tout permis, lorsqu'il est liquide, sans prendre garde qu'ils font entrer dans le corps de leurs mala-

des quelquefois le ſuc de ſix ou ſept livres de viande par jour, & que non-ſeulement l'eſtomac, mais même les vaiſſeaux & les ſecondes voies, ſe trouvent chargées de plus de matieres excrémenteuſes, qu'on n'en permettroit à un homme en ſanté.

Les Médecins les plus rationnels de nos jours, dont la conduite eſt faite pour ſervir d'exemple, évitent ces inconvéniens, toujours en reſpectant le préjugé qui nous attache à la viande ; ils en diminuent l'efficacité. Après ces bouillons légers & coupés qui ſe trouvent occuper & le commencement & la vigueur de la maladie, ils les augmentent de force, juſqu'à ce qu'on y mêle le pain, les œufs, & qu'on permette enfin la chair des jeunes animaux, en y joignant du vin vieux, & des ſubſtances corroborantes.

Mais quoique l'on doive avouer que cette méthode adoptée par les Médecins de nos jours, differe beaucoup moins de celle d'Hippocrate, qu'on ne ſeroit d'abord tenté de le croire ; cependant je donnerois encore la préférence à celle que propoſe ce Reſtaurateur de la Médecine. Pour en tomber d'accord, il ſuffit de conſidérer d'un côté l'état ac-

tuel de l'œconomie animale, accablée ſous le poids du mal, & faiſant des efforts violens, pour chaſſer les parties étrangeres, qui troublent les fonctions. De l'autre, la qualité des mucilages dans les animaux que nous employons à cet uſage, & dans les végétaux auxquels il bornoit ſon régime.

Un mucilage tiré de l'orge, & atténué par une décoction aſſez longue pour en briſer les principes, & les réduire en une maſſe homogene, ne perd point ſa qualité nutritive; mais les parties nourriſſantes ſont diſtribuées dans une ſi grande quantité d'eau, dans la diéte tenue des Anciens, qu'on peut regarder la tiſane ancienne comme un nutritif très-léger, *imbecillimum* : c'eſt ainſi que le dit Hippocrate; mais bien loin que l'orge ſoit dans le cas de céder & de ſe corrompre par la putréfaction, une des accuſations qu'on pourroit intenter contre lui, ſeroit de tendre trop à l'aceſcence. Or dans toute maladie aiguë, ce reproche eſt toujours mal fondé. D'ailleurs on ne peut pas objecter qu'il peſe trop ſur l'eſtomac; car en ce cas, ce ne ſeroit pas à lui qu'il faudroit s'en prendre, ce ſeroit à l'épaiſſeur de la décoction & à la grande quantité de

parties nutritives qu'elle contiendroit. On doit proportionner ſon épaiſſeur, ou ſa ténuité, aux circonſtances dans leſquelles le malade ſe trouve, & à la force habituelle de l'eſtomac, auquel on le donne à digérer; & rien au monde ne varie tant que la force de ce viſcere.

Mais quel eſt l'état de l'œconomie animale, dans un malade attaqué d'une maladie aiguë? Sans entrer dans le détail des cauſes qui produiſent les ſymptomes de ces maladies, & qui ſouvent leur donnent un caractere de putridité, on peut prononcer en général, que la circulation, le frottement, la chaleur, & tous leurs effets, y ſont beaucoup plus vifs. Par conſéquent, l'atténuation des ſucs & leur tendance à la putridité ſont auſſi beaucoup plus conſidérables. Dans cet état, que peut-on déſirer de mieux qu'un aliment qui réſiſte long-tems aux forces vitales, qui, portant ſans peine & ſans fatigue dans la maſſe du ſang, des parties contraires à la pourriture, ne dégénere pas promptement en excrémens? inconvénient qu'on peut reprocher avec juſtice aux alimens tirés des animaux.

On peut même aller plus loin, & remarquer que dans le tems de la fiévre,

où tout est porté à dégénerer en excrémens, les bouillons des animaux peuvent à peine être appellés nourriture ; aussi est-on obligé de les prodiguer. Il ne paroît pas que les Anciens fussent obligés d'être aussi prodigues que nous, de matieres nutritives ; car Hippocrate recommande de ne donner de nourriture aux malades, que suivant les heures auxquelles ils sont accoutumés d'en prendre dans leur état de santé, c'est-à-dire, une ou deux fois le jour ; ce qui doit nous faire penser que du moins, lorsque les Anciens accordoient une nourriture plus solide, ils ne la prodiguoient pas autant que nous.

Certainement si l'on offroit aux malades la décoction d'orge à cette quantité, & seulement une fois par jour, on ne l'accuseroit pas, dans les maladies aiguës, de peser sur l'estomac, & de passer difficilement.

Hippocrate préféroit l'orge & la décoction que l'on en faisoit, à toutes les boissons pareilles, tirées des autres especes de bled. L'orge étoit entre les semences farineuses, celle qui avoit plus de cours dans la Gréce. Mais il ne paroît pas que ce fût ce motif qui ait déterminé Hippocrate ni Galien, à son exem-

ple ; c'eſt la qualité rafraîchiſſante de l'orge, & l'égalité des principes qui le compoſent, qui lui faiſoit donner la préférence. Le bled fermenté comme il l'eſt dans le pain ordinaire, dont nous faiſons uſage, me paroît avoir encore des qualités plus avantageuſes, parce qu'on lui touve ſans contredit éminemment toutes les qualités que l'on trouve dans l'orge ; ſon mucilage, plus attenué que celui de l'orge même, a la même qualité aceſcente. Bouilli dans l'eau, il donne une gelée plus aiſée à digérer que la crême d'orge ; ſes parties ſont moins viſqueuſes, moins collantes, donnent les mêmes fruits, ſans donner les mêmes peines. Je ne prétends point m'élever contre Hippocrate, en croyant les décoctions de pain préférables à celles d'orge ; cette idée même eſt une ſuite de ſes dogmes, & des principes qu'il a poſés ſur les alimens. On peut au reſte varier ces décoctions farineuſes, ſuivant les uſages des Pays dans leſquels on vit, la rareté ou la fréquence des différentes graines, les vertus même qu'elles peuvent avoir. Ainſi Hippocrate, dans les maladies de poitrine, a ſouvent préféré la pulpe & les décoctions de lentilles aux autres ſemences farineuſes. M. Boerhaave ne differe

pas non plus d'Hippocrate, lorſqu'il conſeille les fruits d'été, & leurs ſucs dans la vigueur des maladies aiguës, ſur-tout quand la chaleur de l'atmoſphere concourt encore à épuiſer les malades brûlans de fiévre. L'ardeur de la fiévre, dans ces tems de maladies, proſcrit même, ſuivant la doctrine d'Hippocrate, les décoctions farineuſes les plus légeres: le ſang, dans cet état violent, porté à la condenſation, prêt à s'arrêter par ſa ſolidité, a beſoin de délayans légers qui, s'ils portent de la nourriture, en portent fort peu, & ne mettent point une nature occupée d'une coction difficile aux priſes avec un ennemi nouveau, quelque peu à craindre qu'il ſoit dans un autre tems. L'aliment doit être le remede, & le remede conſiſte à rendre l'eau mixible avec le ſang. Tous les ſavonneux végétaux, de la formation deſquels nous avons donné la théorie dans la premiere Partie de cet Ouvrage, qui ont les parties compoſées d'un ſel très-acide, mais intimement mêlé & meuri avec une huile légere, ont cette propriété; on la trouve éminemment dans le miel, dont Hipppocrate compoſoit ſon eau de miel, qui étoit la plus tenue de toutes les diétes. Le miel cependant a le défaut de fermenter trop aiſément,

aiſément, comme le ſucre, celui de contenir trop de parties huileuſes; mais les fruits d'été ont pour la plûpart une proportion juſte entre ces deux ſubſtances, de ſorte que formés par l'Auteur de la nature, pour être un préſervatif contre les chaleurs de l'été, ils peuvent être regardés comme la vraie nourriture de la vigueur des maladies aiguës. Nourriſſant très-peu, mêlant intimement l'eau avec le ſang deſſéché, corrigeant la nature de la bile épanchée dans les entrailles, l'empêchant de ſe pourrir, de ſe corrompre, ils ſervent à remplir toutes les vues les plus ſalutaires, dans ces cas où il ne reſte rien à l'art, qu'à ne point troubler le méchaniſme, par lequel la nature tend à ſon rétabliſſement. C'eſt une remarque de M. Boerhaave, qui nous avertit en même tems du ſoulevement que cette pratique avoit cauſé dans les eſprits de pluſieurs Médecins, auxquels toutes les choſes extraordinaires paroiſſoient mal fondées.

Les dangers que porte avec elle l'ardeur de la fiévre, ceſſent auſſi-tôt que ſon érétiſme eſt diſparu; mais elle a fait croupir le ſang, les humeurs deſſéchées dans leurs couloirs. Là, elles ont reçu trop d'atténuation, trop de ten-

dance à la putridité. Ces qualités n'ont point été enlevées avec la caufe effentielle de la maladie. Les caracteres étrangers que les humeurs ont empruntés de la maladie, fubfiftent & peuvent nous caufer d'autant plus d'embarras, que le corps eft plus énervé. Cet état du corps peut rendre la convalefcence difficile, odieufe, par le dégoût qu'il occafionne ; il ne faut donc point encore abandonner la diéte tirée des végétaux. Il faut la rendre, fuivant la doctrine d'Hippocrate, plus nourriffante, plus forte, & même un peu aromatique. Par fon moyen, nous parviendrons à une convalefcence plus prompte & plus heureufe.

Il réfulte au refte de ces réflexions, que les préceptes d'Hippocrate fur les maladies aiguës font vrais, démontrés, fupérieurs à ceux de tous les autres Auteurs, & que dans quelque cas que l'on fe trouve, on doit toujours nourrir davantage dans les commencemens des maladies aiguës, moins dans la vigueur & dans les redoublemens ; finir la maladie, en augmentant petit-à-petit la nourriture, & la joignant à des ftomachiques & à des fubftances qui puiffent augmenter la force des fibres fatiguées.

Il faut aussi avoir toujours présent devant les yeux le dogme d'Hippocrate, Que s'il faut pécher, il vaut mieux le faire par le trop de nourriture, que par le trop peu. C'est un discours léger, imprudent, que celui qui fait l'éloge du régime absolu, qui, regardant le corps malade comme un cloaque immonde, semble ne lui accorder que la vertu de corrompre, parce que tout ce qu'on y mêle mal-à-propos se corrompt en effet. Ces réflexions d'Hippocrate, fruits du bon sens le plus éclairé, nous feront souvent gémir des fautes des Assistans sur lesquels nous sommes obligés de nous en reposer, pour un article aussi important.



CHAPITRE V.

De la façon de vivre dans les maladies chroniques.

PLUSIEURS Auteurs illuſtres ont imité à l'envi Hippocrate, & nous ont tracé les régles de la nourriture dans les maladies aiguës. Le même régime de vivre convient dans tous les cas où la fiévre eſt un inſtrument vif & violent de la nature, ſoit qu'elle parvienne au but qu'elle ſe propoſe, ſoit que les obſtacles multipliés les uns ſur les autres empêchent la réuſſite, & traverſent les deſſeins pour leſquels elle a inſtitué ce mouvement impétueux. Je ne connois point de Traité où l'on ait détaillé les principes du régime qui convient aux maladies chroniques, à celles qui affligent long-tems l'humanité. Je ne prétends point en faire un reproche à nos Maîtres. Les maladies aiguës ont preſque toutes la même théorie. Il n'en eſt pas de même des maladies chroniques; chacune appartient à une claſſe, mais ces claſſes ſemblent oppoſées en-

tr'elles, & ne ſe réuniſſent que difficilement. Les mêmes préceptes de diéte, bien loin de convenir à toutes, s'excluent mutuellement. Sous des ſymptomes oppoſés, & qui ſemblent contraires entr'eux, la même cauſe ſouvent dérange tout le corps, ſouvent les ſymptomes ſont ſemblables, & la cauſe eſt toute oppoſée.

Quelque difficile qu'il ſoit de débrouiller ce chaos, je vais tâcher de fixer par des principes la marche chancelante de ce régime, d'autant plus important, que conſtant & uniforme, répété pluſieurs fois par jour, l'aliment, à l'aide des autres choſes non naturelles, a ſouvent ſeul ſuffi pour la curation de ces maladies. Les maladies chroniques peuvent-elles ſe rapporter à différentes eſpeces de claſſes qui les comprennent & qui les embraſſent toutes, de ſorte qu'en preſcrivant les loix de chacune de ces claſſes, nous ayons rempli notre objet ? C'eſt la premiere queſtion qui ſe préſente.

On appelle en général maladies chroniques, toutes celles qui paſſent le terme de quarante jours. Les Anciens avoient fixé cette époque à la durée des maladies aiguës. Ainſi il arrive ſou-

vent que les maladies aiguës dégénerent en chroniques, ce qui conſtitue une premiere claſſe de maladies chroniques.

De ce genre ſont tous les ulceres, tant intérieurs qu'extérieurs, ſoit qu'ils ſoient occaſionnés par des cauſes dépendantes du méchaniſme même du corps, ſoit qu'une plaie, une opération chirurgicale les ait produit pour un plus grand bien.

Une autre eſpece de maladies chroniques, ont encore un rapport immédiat avec les maladies aiguës. Ce ſont celles où la criſe même de la maladie produit un dépôt, une maladie différente de la premiere ; qui n'a ni les ſymptomes, ni les accidens qui lui appartenoient, & qui ne ſont point, comme dans la premiere claſſe, une ſuite néceſſaire du méchaniſme de la maladie même. Telles ſont les dartres, les éruptions cutanées, les phlyctenes, les éréſipeles, les douleurs même & les peſanteurs dans différentes parties du corps, ſur-tout dans les glandes qui ſurviennent après les maladies aiguës, & qui, ſuivant la doctrine d'Hippocrate, ont été annoncées dès le tems que la maladie étoit encore aiguë, par la

lenteur de la coction, par l'inconſtance des ſymptomes, par des ſignes de criſe imparfaits, en un mot, par tout ce qui nous annonce d'un côté, que la maladie ne doit pas ſe terminer par la mort, de l'autre, qu'elle ne peut pas ſe réſoudre parfaitement.

On peut comprendre dans cette claſſe toutes les maladies chroniques qui ont un accès aigu, & qui, par la douleur qu'elles occaſionnent, délivrent le corps de dangers plus grands. C'eſt à ce genre de maladies que doivent ſe rapporter la goutte, les rhumatiſmes aigus, ſur-tout la ſciatique, les douleurs erratiques, que les Médecins appellent goutte vague, ſoit qu'elles dépendent d'une humeur étrangere, comme pluſieurs l'ont prétendu, ſoit que ce ſoit la diſpoſition des ſolides qui les ait fait naître. Ces eſpeces de maux peuvent ſe rapporter aux criſes ſalutaires, ſous deux points de vue; premierement, elles ſont ſouvent la ſuite de maladies aiguës dont elles forment la criſe; en ſecond lieu, elles délivrent le corps d'une ſuite de maux peut-être moins cruels, mais plus funeſtes: elles en ſont comme la criſe anticipée; & à l'abri de ces maux, la ſanté ſe trouve aſſurée.

Il eſt de ces eſpeces de criſes ſalutaires, qu'il nous ſoit permis de nous ſervir de ce terme, dans tous les tems de la vie de l'homme. Je ne ſçais ſi l'on ne peut pas dire avec vérité, que ce ſont même des criſes néceſſaires pour maintenir la ſanté; ce qu'il y a de très-certain, c'eſt qu'elles deviennent indiſpenſables avec l'âge, lorſque l'on doit parvenir à la longévité, ſouhait naturel de tous les hommes. Le nom de criſe ſans doute, dans le ſens dans lequel il eſt pris par les Auteurs, ne s'applique point à ces changemens; nous l'employons cependant, en étendant ſa ſignification, parce que ces maladies chroniques, produites par les efforts de la nature, ſont inſtituées, de même que les criſes, pour délivrer le corps d'un plus grand mal. S'il nous eſt permis de parcourir en deux mots celles d'entr'elles qui ſont les plus communes, on verra combien cette claſſe eſt étendue.

Les maux de la peau ſont plus multipliés chez les enfans nouvellement ſortis de la mammelle, que dans tout autre âge, & même dans les enfans encore à la mammelle; ce qui avoit fait croire que ces ſortes d'éruptions dépendoient d'un levain reçu dans la

matrice même de la mere. Mais la constitution seule des enfans, la structure de leurs corps, toute abbreuvée d'humidité, le caractere acide de leurs sueurs, la grossiéreté de leurs excrémens, & la quantité qu'ils en engendrent, suffisent pour démontrer la nécessité d'une issue nouvelle & salutaire. Leur peau souple, tendre, cede aisément à l'impulsion de ces excrémens; leur éruption, dans cet âge, accompagne celle des dents, parce que tout effort de la nature multiplie les excrémens; elle semble nous faire acheter un bien par un mal; & quand les enfans n'éprouvent aucune de ces éruptions, ils ont ordinairement le dévoiment. Les parties étrangeres n'ont plus leur détermination vers la peau. Peut-être les préceptes de l'art diététique, la gymnastique bien conduite, les frictions faites suivant l'art, pourroient-elles prévenir ces sortes d'incommodités. Mais quoi qu'il en soit, malgré ces maux renaissans, maux qui, quand ils sont une fois établis, ne cedent qu'à peine à toute la sollicitude de l'art, au détriment même de la machine, les éruptions, les dévoimens habituels sont entiérement disparus avant l'âge de puberté.

La nature qui tend à decider les sexe

vers cet âge, & qui produit une nouvelle ſcene de vie, ne le fait pas ordinairement ſans ſymptomes. Les nerfs commencent à s'agacer, à s'irriter; les vaiſſeaux fortifiés font des vibrations plus violentes, les glandes de tout le corps deviennent le ſiége des maladies, parce que les humeurs plus actives développent leurs replis tortueux, leur donnent une force & une activité inconnue : ce n'eſt qu'à cet âge que les ſécrétions commencent à ſe faire dans leurs juſtes proportions, & dans l'état qu'elles doivent conſerver pendant un long eſpace de tems. Si les organes ſont bien conſtitués, s'ils ont la force qu'ils doivent avoir, tout ce période de vie peut ſe paſſer ſans aucuns ſymptomes; mais ſi le combat ſe fait à forces inégales, & que les tentatives de la nature ſoient combattues par une ſtructure frêle & délicate, les viſceres ſont en danger de ne pas pouvoir ſe développer, ils s'engorgent, s'enflamment. C'eſt de-là qu'on peut dater pour la force & pour les intempéries de l'individu; c'eſt à cet eſpace de la vie, confié encore aux ſoins des mains étrangeres, qu'on doit porter la plus grande attention. On peut alors prévenir la phtiſie qu'on regarde

comme héréditaire. Ce tems une fois paſſé, elle n'eſt plus en notre pouvoir: c'eſt dans ce tems que les tumeurs ſcrophuleuſes commencent à ſe guérir par les forces de la nature, ou à la faire ſuccomber. Alors l'épilepſie commence à devenir dangereuſe, ou à ſe guérir. Les obſtructions qui doivent fatiguer un âge plus avancé, prennent leur germe dans ce tems. Le ſang & les humeurs, les fibres & tous les ſolides acquierent leur caractere dans ce période de la vie, ou le perdent tout-à-fait. On le voit évidemment dans la cachexie & les pâles couleurs des filles, les unes les ſurmontent, & leur ſanté devient robuſte; les autres, au contraire, cedent au mal, & devenues languiſſantes, elles traînent une vie malheureuſe. On doit regarder la puberté & la premiere jeuneſſe, comme le tems du développement de tous les organes, celui où leur activité ſe met en jeu, où les nerfs acquierent une action réguliere & conſtante. La force du cœur & des vaiſſeaux qui eſt augmentée, l'accroiſſement de la machine preſqu'entiérement parvenue à ſon point de perfection, l'abondance des ſucs plus finis, plus travaillés & plus exaltés, ſont les

causes de ces révolutions. Elles ne peuvent se faire sans que les organes glanduleux ne souffrent des dilatations, & qu'ils ne rendent des contractions plus fortes par la vigueur même qu'ils acquierent.

Un âge plus robuste a moins de ces crises; il se soutient de lui-même, & repousse les attaques qui lui sont portées, avec plus de vigueur. S'il arrive dans son commencement des saignemens de nez & d'autres symptomes de cette espece, c'est sans aucun mal précédent, sans aucune suite fâcheuse. Mais bientôt ces richesses diminuent, la vieillesse fait sentir son fardeau, la transpiration & les excrémens deviennent moins proportionnés à la quantité & à la grossiéreté des parties du chyle; les organes digestifs travaillent moins les liquides, parce qu'ils ont perdu leur force & leur vigueur. Aussi est-il rare que le période de la vie humaine parvienne à la derniere longévité, s'il n'arrive une espece de révolution, qui rende le corps proportionné non plus aux fonctions qu'il a faites, mais à celles qu'il doit faire. Heureux ceux qui par leur sobriété préviennent la nécessité de pareils changemens. Mais c'est particuliérement dans

cet âge où tout dégénere, que la goutte, les rhumatiſmes, les tumeurs, les obſtructions prennent le deſſus; c'eſt alors que l'on voit les écoulemens par le nez, par les oreilles, ſuppléer, pour ainſi dire, les évacuations naturelles qui ne ſe font plus ſi bien, ni ſi vigoureuſement (*a*). Les étouffemens, les aſthmes, les maux de foie, de rate, les fiévres quartes appartiennent à cet âge.

On voit par cette courte énumération, qu'il y a pluſieurs eſpeces de maladies chroniques, qui dépendent des efforts de la nature, & qui en ſont le produit. Elle eſt active & agiſſante dans ces maux; ſon action n'eſt ni uniforme, ni puiſſante comme dans les maladies aiguës; mais elle parvient à ſes fins: & ſi dans l'enfance elle produit des maux pour les détruire, dans la vieilleſſe elle les produit du moins ſans détruire le corps, & pour le conſerver avec ces maux; apanage de ſa foibleſſe & de ſa deſtruction inévitable. Nous appellerons cette claſſe entiere de maladies, avec M. Stahll & ſes

---

(a) *Catharri in ſenibus non coquuntur.* Hipp. Aph. ſect. 2.

diſciples, Maladies chroniques actives, nom qui marque leur caractere & qui les différencie d'avec les autres chroniques.

Il eſt une ſeconde claſſe de maladies chroniques, dans leſquelles la nature paroît oiſive. Le mal a pris à pas lents le deſſus. Une ou pluſieurs fonctions manquent ; de-là mille délabremens : c'eſt à l'art à tout faire, & la puiſſance de l'art ne s'étend pas loin, lorſqu'il n'eſt pas ſecondé par la nature. Ce n'eſt pas que celle-ci ne faſſe des efforts ; mais ces efforts s'étendent ſur des produits nouveaux du mal, non ſur le mal lui-même. Ainſi, dans la cachexie, la groſſiéreté du chyle admis à chaque repas dans les vaiſſeaux, excite une fiévre lente, incapable d'en produire la coction, encore bien moins capable de prêter des armes à la nature contre la cachexie. Il eſt impoſſible de retrouver une maladie, où l'action de la nature ſoit abſolument réduite à rien. Il arrive cependant quelquefois, que la ſource du mal ſoit au-delà de ſes atteintes ; telles ſont toutes les maladies qui dépendent de la fibre lâche & de l'inertie des liqueurs, qui, par leur nature même, doivent être accompagnées d'inaction. Les ob-

ſtructions indolentes, produites par les vices de la lymphe, les ſquirrhes, les hydropiſies, compoſent la plus grande partie de cette claſſe, qui ne ſeroit jamais tombée ſur les Mortels, ſi l'oiſiveté & le peu de ſobriété avoient été bannies d'entr'eux.

Dans ces maladies, tout eſt languiſſant, tout ſe rapporte à l'inaction; & quelque différens que les ſymptomes ſoient entr'eux, ils ſont toujours accompagnés de langueur & d'inertie. La maladie ſeule eſt active, tous les autres ſymptomes ſont paſſifs. Qu'il nous ſoit permis d'appeller ces maladies chroniques, maladies où le corps eſt paſſif, ou paſſives, pour les diſtinguer de celles qui ſont actives, & que nous avons appellé telles.

Il eſt encore une claſſe de maladies chroniques qui dépend de l'organiſation particuliere du corps animal : on ne peut rapporter ces maladies ni à l'une ni à l'autre de ces claſſes, quoiqu'on les voie ſouvent combinées avec l'une ou avec l'autre. Ce ſont ces maladies qui ſemblent n'avoir aucune racine fixée & déterminée dans les viſceres, & qui cependant attaquent toutes les fonctions l'une après l'autre, ou enſemble. Elles

dépendent, dit-on, communément du peu ou du trop de ton des fibres sensibles ou nerveuses. On pourroit peut-être mieux dire, qu'elles dépendent du peu d'accord de ces fibres entr'elles, & de la discordance d'action qui en résulte : tantôt elles imitent les maladies les plus actives & les plus aiguës : tantôt, dans les mêmes sujets, elles produisent l'indolence & l'inertie, & semblent assoupir les forces de la nature. Elles causent continuellement l'embarras du Médecin, & sont, avec raison, appellées sa croix, parce que paroissant rarement seules & isolées, elles se montrent souvent comme l'action de la nature même; souvent, au contraire, elles paroissent l'avoir engourdie.

Une autre raison pour laquelle ces maladies sont embarrassantes, c'est que quelquefois la délicatesse seule des nerfs les occasionne : elles sont, comme le disoient nos anciens Auteurs, *sine materiâ ;* c'est-à-dire, que la seule vibratilité des nerfs, l'habitude convulsive, pour ainsi dire, aidée des causes extérieures, suffit pour les produire. L'influence des élémens qui nous environnent, des passions inévitables ébranlent à la fois toute la machine. Ainsi

les gens qui ſont nés de parens délicats, ſont nerveux par leur délicateſſe même; ainſi les convaleſcens ont les fibres ſenſibles, & quoique leurs corps puiſſent être regardés comme plus purs que les autres corps, ils ſont plus affectés par les cauſes extérieures.

D'autres fois ces mouvemens nerveux dépendent des cauſes intérieures, de levains particuliers, qui occupent ſur-tout la région de l'eſtomac, du foie, des inteſtins, de la matrice chez les femmes. Ils ſemblent de-là ſe porter à différens endroits du corps, & ſont connus ſous le nom de vapeurs hypocondriaques & hyſtériques. C'eſt de cette eſpece de maladie, qui ont été appellées *cum materiâ*, que les agacemens de nerfs ont tiré le nom de vapeurs. Si l'on veut ſe rappeller ce que nous avons établi de principes ſur les ſolides, dans les préliminaires de cet Ouvrage, on ſentira aiſément non-ſeulement comment une irritation locale peut ébranler tout le genre nerveux, mais auſſi comment la répétition de ces ébranlemens rend le corps plus mobile. Il nous ſuffira d'avoir établi ces trois genres de maladies chroniques différens, pour pouvoir régler le régime

qu'il faut ſuivre dans chacune d'elles.

Ces trois claſſes de maladies ont des régles particulieres de régime qui leur ſont appropriées ; elles ont auſſi des régles générales. Ces loix univerſelles appartiennent en général à l'infirmité.

Un manque de fonctions, ſoit que la nature ſoit active, ſoit qu'elle ne le ſoit pas, trouble & dérange toutes les autres. Ainſi la premiere & la ſeconde digeſtion, l'expulſion même & la génération des excremens, ne peuvent pas ſe faire dans le même ordre : l'œconomie animale eſt, pour me ſervir des termes d'Hippocrate, un cercle dont tous les points ſe répondent ; le bien eſt le réſultat général de l'uniformité & du concours de la perfection de toutes les actions : ce bien ne ſubſiſte plus, ſi-tôt que l'un des points eſt dérangé ; toutes les fonctions s'en reſſentent, & ſupportent une partie du fardeau.

La premiere loi, celle qui appartient à toutes les maladies chroniques, eſt donc de nourrir uniquement pour la néceſſité, de meſurer les alimens non-ſeulement aux forces du corps & à la diſſipation, mais à la foibleſſe des organes digeſtifs & à l'impureté, & au peu de conſiſtance des ſucs.

Une ſeconde, auſſi eſſentielle que celle-ci, eſt de proportionner le volume de la nourriture à la longueur de la maladie, afin de ſoutenir les forces, de ne point détruire par la foibleſſe un corps que la maladie mine, ayant toujours ſoin de ne pas tranſgreſſer la loi immuable de ne pas nourrir au-delà de la néceſſité la plus étroite un corps impur, pour me ſervir des termes d'Hippocrate.

Une troiſieme loi générale eſt de donner auſſi peu de travail qu'il eſt poſſible aux organes de la digeſtion, par conſéquent de donner des alimens auſſi approchans que l'on le peut de l'état naturel, à moins que le génie de la maladie ne nous porte à donner des alimens contraires à la maladie. Alors c'eſt les offrir conformes à la nature.

Un corollaire naturel de cette régle eſt de dégager les alimens le plus qu'il eſt poſſible, des matieres excrémenteuſes, lorſque ces matieres ne peuvent pas être comptées au nombre des médicamens appropriés à la nature de la maladie.

Enfin on doit placer au rang des régles générales ſur cet article, que la longueur de la maladie exigeant des forces, la

foibleſſe des organes, d'un autre côté, donnant tout lieu de craindre qu'une trop grande quantité, même proportionnée aux forces de tout le corps, ne ſurchargeât par ſon poids, il vaut mieux la diviſer, pourvu qu'une digeſtion n'anticipe point ſur l'autre, & partager ainſi un fardeau toujours pénible pour un corps foible, quelque léger qu'on ſuppoſe ce fardeau. Ce partage doit être fait en proportion avec les forces. C'eſt à cette loi que ſe rapporte l'Aphoriſme d'Hippocrate, dans lequel ce grand Maître prononce qu'il eſt plus aiſé de nourrir & de fortifier avec un aliment liquide, qu'avec les ſubſtances ſolides. Il faut cependant avoir toujours quelque égard pour l'habitude qui eſt une ſeconde nature.

Enfin, qu'il me ſoit permis d'ajouter à ces loix générales & raiſonnées de la façon de vivre dans les maladies chroniques, un précepte dont nos Maîtres ont toujours voulu qu'on fît uſage, même dans les maladies aiguës. C'eſt que ſous le nom de nature, ſont compriſes, non ſeulement les loix générales de l'œconomie animale, mais l'habitude même du ſujet, les circonſtances du climat, des eaux, des ſix choſes non naturelles, &

que l'application que l'on fait de la maxime d'Hippocrate, « Que l'on doit » préférer pour les malades une nourri- » ture peut-être moins utile, mais qui lui » est plus ordinaire, » appartient en propre aux maladies chroniques qui sont plus longues, & dans lesquelles on est obligé de nourrir plus abondamment, & se rapporte autant à l'air & à l'exercice, qu'aux alimens.

Outre ces préceptes, on doit se rappeller les avis immortels d'Hippocrate dans les maladies aiguës, puisqu'ils peuvent aussi s'appliquer en partie aux maladies chroniques. Ces maladies, ou cédent aux remédes, ou la nature succombe; quoique les maladies longues parcourent leur tems plus lentement que les maladies aiguës, elles les parcourent cependant. On peut y distinguer un commencement, une augmentation, pendant laquelle les malades meurent, & un déclin, lorsque le malade doit recouvrer sa santé. Sans doute, plus la maladie s'éloigne de son augmentation, plus il y a de forces de nature : moins il y a de maladie, plus par conséquent on peut se donner de liberté dans la nourriture. Lorsque le mal va en augmentant, les forces diminuent, & la nour-

riture doit auſſi diminuer. Enfin quand le malade approche de la mort, la maladie chronique eſt, pour ainſi dire, transformée en aiguë, & la nourriture doit être priſe dans la claſſe des plus tenues.

Outre ces régles générales, il faut compter encore des loix particulieres aux maladies chroniques qui ſont actives, & dans leſquelles il y a un mouvement de la nature qui tend à la curation. Il en eſt d'autres qui ſe rapportent à celles qui ſont abſolument paſſives, d'autres enfin ne ſont praticables que dans les maladies des nerfs.

Les maladies chroniques actives peuvent ſe diviſer encore en deux claſſes: les unes ſont accompagnées de fiévre, les autres ſont ſans fiévre décidée.

Celles qui ſont accompagnées de fiévre, le ſont de fiévre eſſentielle à la maladie, comme eſt, par exemple, la fiévre chlorotique qui ne dépend d'aucun miaſme reporté dans le ſang; elle eſt ſeulement un effort foible & lent, d'une nature qui tend à ſe rétablir. C'eſt à la même claſſe qu'on doit rapporter certaines fiévres qu'on trouve jointes aux anciennes douleurs qui en ſont le remède, & qui produiſent petit-à-petit

une eſpece de coction, par laquelle la cauſe des douleurs eſt enlevée du corps.

Il faut avouer que le plus ſouvent cette derniere eſpece de fiévre eſt ou éphémere ou aiguë, ce qui a fait prononcer à Hippocrate : *Febres omnes ex bubonibus ortæ malignæ præter ephemeras.*

Très-ſouvent auſſi, & tel eſt le cas général des ulceres, des grandes opérations de Chirurgie, la fiévre eſt ſymptomatique, & dépend de la réſorption du pus produit dans une partie, & repompée dans la maſſe du ſang. Sous le nom de pus, nous entendons ici, toute autre eſpece de miaſmes étrangers qui ſéjournent dans un endroit, & qui peuvent infecter toute la maſſe petit-à-petit : elles produiſent les fiévres lentes & étiques qui conduiſent le corps à une mort preſque certaine.

Les régles de régime qu'exigent de nous les maladies chroniques accompagnées de fiévre, ſont très-différentes, ſuivant l'un ou l'autre de ces cas.

Dans le premier, la fiévre peut être regardée comme ſalutaire ; dans le ſecond, c'eſt un ennemi dangereux & funeſte.

Il faut aider l'action générale des ſo-

lides, lorſque la fiévre inſtituée par la nature, peut parvenir au but ſalutaire de la guériſon. Les deux attentions que l'on doit avoir dans cet état du corps, ſont en premier lieu, de ne point détourner la nature de ſon action, en donnant de nouveaux fardeaux qui la ſurchargent; en ſecond lieu, de ne point laiſſer languir les forces.

Ainſi, après avoir déterminé le dégré de nourriture qui eſt néceſſaire, par la connoiſſance de la portée des ſymptomes & de la durée qu'ils peuvent avoir, on donne un aliment preſque aſſimilé. Un mucilage fermenté, briſé, dont l'atténuation des parties ne fatigue point les organes de la premiere ni de la ſeconde digeſtion, en doit faire la baſe. On raſſure l'eſtomac & les inteſtins, on augmente un peu leur action par quelque ſtomachique qui ne puiſſe point rendre trop vive la chaleur que la fiévre excite. Comme l'état le plus ſalutaire du corps eſt celui où toutes les ſécrétions ſont libres ſans être forcées, on choiſit les alimens les plus ſavonneux, ceux qui donnent à la bile & aux ſucs qui s'épanchent dans les entrailles, cette fluidité de parties ſi eſſentielle à leurs écoulemens. L'uſage où ſont la plûpart des Européens de

de manger de la viande, & d'en faire leur nourriture habituelle, fait que souvent on ne peut pas la proscrire, si la fiévre n'est pas bien décidée; du moins doit-on en diminuer beaucoup la quantité : il seroit mieux de s'en priver tout-à-fait; mais si la force de l'habitude nous oblige d'en faire usage, tâchons de choisir dans les animaux ceux qui s'approchent le plus du caractere propre à l'humanité. Les poulets, le mouton, les volailles, les viandes de boucherie les moins solides, connues pour être telles par l'expérience & par le genre de vie des animaux qui les fournissent, sont les premieres dont on puisse user : on emploie leurs sucs, tant que la fiévre ne permet pas de faire usage de la viande entiere; & c'est cette habitude même qui rend la viande moins redoutable, quand les forces permettent de l'employer. On préfere leurs chairs rôties aux bouillies, avec raison, comme plus nourrissantes. Quelques Médecins même croient trouver leurs sucs plus concentrés & moins relâchans pour l'estomac, quand elles sont froides.

Les poissons légers pêchés sur les bords de la mer, que les Anciens appelloient *saxatiles*, peuvent suppléer la viande;

ils donnent une nourriture légere, quand il n'y a pas trop de penchant à la putréfaction.

Ces nourritures faites pour flatter le goût, servent d'assaisonnement au pain; c'est dans ce mucilage fermenté & cuit, que doit consister la principale nourriture.

On peut y joindre les mucilages tirés des fruits; les robs, les sucs, les confitures des fruits en hyver, les fruits eux-mêmes bien meurs en été, sont non-seulement permis, mais même conseillés dans cet état. La viande peut être supprimée, & les fruits ne doivent pas l'être. Les légumes farineux non fermentés, les huileux sujets à se rancir doivent être rejettés.

Les légumes qui laissent peu d'excrémens & qui contiennent dans les tems proches de leur origine une substance légere, doivent être regardés comme très-utiles, sur-tout s'ils lâchent le ventre, ou s'ils sont un peu diurétiques.

La boisson faite pour servir de délayant aux alimens, précipite leur sortie hors de l'estomac & noye leurs principes, si elle est trop abondante; elle doit être modérée dans sa quantité comme dans ses propriétés, n'avoir aucune

action sur l'estomac & ne point être relâchante ; ou l'eau simple, ou tout au plus un peu de vin pris avec beaucoup d'eau, est préférable à toute autre boisson : le vin doit être stomachique, rouge, exempt de tendance déterminée à l'acidité.

Les régles générales que nous avons cy-devant établies, trouvent au reste ici toute leur application, & nous n'avons pas besoin de les répéter davantage ; observons seulement que la nourriture doit être dans ce cas d'autant moins forte, que le sujet fait moins d'exercice : il seroit à souhaiter que, comme il est essentiel dans ces maladies que les excrémens produits par les alimens soient toujours proportionnés à la somme qu'on en a pris, on pût avoir cette certitude ; mais la balance de Sanctorius n'est pas un instrument qui puisse servir aux particuliers, il faut avoir recours au sentiment intérieur : c'est ici qu'il est essentiel de sortir de ses repas avec appétit & facilité à manger encore, si l'on suivoit son goût. L'aliment ne doit exciter aucun symptome extérieur, quand on l'a pris, & la régle générale que je serois tenté d'établir dans ces maladies, est que l'aliment ne doit point

augmenter la chaleur que l'action de la nature a déja produit, au contraire il eſt naturel qu'il procure un ſentiment de fraîcheur.

Dans les maladies chroniques actives, où la fiévre eſt ſymptome, & dépend de la réſorption, elle eſt à la vérité le produit des forces de la nature ; mais ſon effort ne tend qu'à mettre au rang des excrémens une matiere qui, circulant avec la maſſe des humeurs, change leur conſiſtance & leurs qualités eſſentielles. Le plus communément, cette matiere eſt le pus, produit différemment, ſuivant les différentes parties ; mais qui toujours, comme on a pu le démontrer par mille obſervations, a juſqu'à un certain point la propriété de ſe multiplier dans le ſang même. Cette fiévre augmente la ſource du mal ; elle y nuit continuellement ; les alimens qui augmentent encore le nombre des corps étrangers, ſont tous ſinguliérement nuiſibles dans cet état du corps ; & s'il étoit poſſible de ſe diſpenſer d'en donner, il ne faut pas douter que le mieux fût de s'en abſtenir ; mais la choſe eſt démontrée impoſſible : il faut en donner, ſans doute ; mais la méthode doit être toute différente que dans les autres cas.

Pour le ſentir, il faut ſe rappeller que les alimens bien préparés, bien introduits dans la maſſe du ſang, y jouent cependant un rolle étranger; ce rolle étranger eſt encore plus ſenſible, quand il y a peu de ſang qui jouiſſe de ſes qualités naturelles, & qui ait la force de s'aſſimiler des humeurs hétérogenes.

Tel eſt l'état du ſang dans les maladies dont nous parlons, & ſi la transfuſion n'étoit pas une chimere contraire à toutes les loix de l'œconomie animale, on peut dire que cette réſorption ſeroit le vrai cas où elle pourroit convenir. La qualité des alimens dans cette eſpece de fiévre, doit donc être la plus approchante qu'il eſt poſſible de l'état naturel; mais elle doit porter avec elle une qualité inviſquante & adouciſſante. Foible reſſource! puiſque les connoiſſances que nous avons ſur la matiere de la nutrition & ſur la façon dont les alimens ſe changent dans le ſang, nous font ſentir combien légere eſt la foi que l'on doit ajouter à ces eſpeces de qualités; la lymphe empreinte d'un matiere âcre, leur communique bientôt ſon âcreté; la qualité inviſquante exige trop de forces de l'eſtomac affoibli, ces alimens inviſquans ne nous laiſſent ſouvent que

les regrets de ne pas pouvoir les employer. Il eſt cependant certain que le mêlange exact des principes dans les alimens, & la modération mutuelle qu'ils ſe donnent, fait une matiere nutritive plus douce, & qui peut quelquefois prendre le deſſus ſur les parties âcres qui prédominent dans le ſang. Les Médecins ſont trop heureux, ſi d'ailleurs il leur eſt permis d'ouvrir des routes à cette matiere étrangere qui corrompt tout, & d'en décharger le ſang; ou ſi la nature leur en fournit de toutes ouvertes, ce qui eſt encore plus ſûr.

Choiſiſſons donc pour cette eſpece de fiévre, dans les alimens exactement mucilagineux, ceux qui offrent le moins de réſiſtance à nos organes, ceux qui s'approchent le plus du caractere des principes naturels; & tâchons de pouſſer, par le moyen de l'Art, cette approximation auſſi loin qu'il eſt poſſible. Il faut leur faire ſubir de nouvelles atténuations par la toſtion, par l'ébullition, & être ſur-tout diſcret ſur leur quantité.

Dans la nutrition ordinaire, une grande quantité de ſang s'aſſimile une très-petite partie des matieres nutritives; ici, les matieres étrangeres ſont multipliées: la matiere nutritive doit être di-

minuée, en raiſon du peu de ſang qui peut ſervir à l'aſſimilation, & de l'abondance de la matiere étrangere.

Il faut qu'il coule à la fois ſi peu de chyle dans le ſang, que quelque peu qu'il reſte de pouvoir à la maſſe du ſang & aux vaiſſeaux, du moins ils ſe l'aſſimilent. A la vérité, il faut faire les intervalles moins grands, mais les proportionner toujours aux forces, & faire en ſorte qu'un nouveau travail ne trouble pas encore l'œconomie animale preſque bouleverſée.

Il eſt quelquefois plus aiſé de prévenir cette fiévre par les alimens, que de la guérir, quand elle eſt une fois formée. C'eſt alors que l'uſage du lait, au lieu de toute autre eſpece d'aliment, eſt vraiment un médicament donné avec les alimens, *medicamentum in alimento*; ce mucilage déja travaillé dans le corps d'un autre animal, reçoit un nouveau travail de l'eſtomac : lorſqu'il aborde au ſang avec toute la lymphe, il a déja corrigé celle-ci & n'a reçu lui-même que peu d'atteinte, parce qu'il approchoit de l'état le plus naturel. Mais la choſe n'eſt pas la même, ſi une fois la fiévre a allumé un feu lent, & que les matieres impures ſoient reçues dans la maſſe du

ſang ; le lait ſe corrompt dans l'eſtomac même, & ne peut plus fournir qu'un poiſon, au lieu d'un aliment. Sa corruption une fois commencée, va toujours en augmentant. Ses parties principales ſont plus condenſées, mais n'ont pas une union ſi exacte que les mucilages fermentés des végétaux, qui ſubſiſtent plus long-tems incorruptibles. On ſent d'ailleurs que toutes les régles que nous avons preſcrites pour la nourriture dans le cas précédent, appartiennent auſſi à celui-ci : elles appartiennent même à la nourriture préſervative que l'on prend contre cette fiévre, & à l'uſage du lait. Nous ne parlerons pas plus au long de la façon de le prendre; du choix que l'on en doit faire. Ce Traité appartient plutôt à la curation des maladies, qu'à l'uſage des alimens. Il paroît en général, par les principes établis & par ſa nature & par celle de la digeſtion, que l'on doit le mêler avec le moins d'alimens étrangers qu'il eſt poſſible ; il faut ſur-tout éviter ceux qui ſont les plus ſujets à s'aigrir ; il en eſt peu de ceux qui ſeroient par eux-mêmes ſalutaires, qui n'ait cette facilité ; ainſi on ne peut attendre du lait un grand avantage, qu'en le prenant pour toute nourriture.

Pour le choix des laits, pour les principes qu'on doit ſe faire à ſoi-même ſur cet article, on peut voir ce que nous avons dit dans la premiere Partie ſur la nature du lait, & conſulter les Auteurs qui ont traité à fond & en particulier de ſon uſage.

Par les préceptes de diéte que nous donnons ici ſur cette eſpece de fiévre & ſur les préſervatifs qui y ſont néceſſaires, on conçoit celle qui appartient à toutes les opérations de Chirurgie, qui, dans leur commencement, ſont des maladies aiguës, & deviennent ſur la fin des ulceres quelquefois chroniques.

Il nous reſte à parler du régime qu'exigent les maladies chroniques actives ſans fiévre. De ce genre ſont les douleurs de goutte, de rhumatiſme, les éruptions dartreuſes, galeuſes, &c. les engorgemens que la nature détruit, ſur-tout dans les révolutions des ſaiſons ou des âges, comme le gonflement des glandes, les parotides, les écrouelles.

On peut d'abord remarquer que les différences de ces maladies ſont renfermées ſous deux claſſes principales : les unes qui attaquent quelque organe, quelque partie du corps, ſuppoſent toujours une fiévre plus ou moins grande dans la

partie, ſans quoi on ne concevroit pas d'action dans la nature. Quoique le corps n'en ſoit pas ébranlé ſenſiblement & que toute la machine n'en ſouffre pas, cependant les arteres ont un mouvement plus conſidérable dans la partie affectée.

La ſeconde claſſe des maladies actives ſans fiévre, comprend les éruptions, les miaſmes étrangers qui ſe dépoſent ſur quelque partie. Ces maladies étant une dépuration de la maſſe du ſang & une eſpece de criſe, ſont ſujettes à produire la fiévre de réſorption.

Ainſi ces maladies appartiennent de loin aux deux claſſes du régime deſquelles nous avons détaillé les loix, ſeulement les précautions dans l'un & dans l'autre de ces cas ſont moins ſéveres. Dans le premier même, nous ſongeons quelquefois à animer l'action de la nature par des alimens, des vins aromatiques & liquoreux, ou à la retarder par des délayans. Le plus ſouvent notre ſeul ouvrage eſt de fournir de bons ſucs tirés des végétaux fermentés, & des viandes de digeſtion aiſée, & préparées par des cuiſſons qui les rendent plus aiſées encore à digérer. La viande peut être mangée chaude ou froide, ſans que l'eſtomac ſouffre en rien de cette diffé-

rence. Les vins qui tendroient à l'aigre, doivent être rejettés, ainſi que ceux qui ſont dans un état actuel de fermentation; les vins ſont permis pour aider les forces digeſtives, leur donner de la vigueur; il faut qu'ils ayent par conſéquent une parfaite combinaiſon dans leurs élémens. On connoîtra aiſément, par les principes établis dans la premiere Partie de cet Ouvrage, quels ſont les vins des Provinces qui doivent être rejettés, quels ſont au contraire ceux que l'on doit préférer. On ne doit pas troubler la digeſtion par des boiſſons, même médicamenteuſes, mais prendre celles que les Médecins preſcrivent le matin à jeun. En un mot, tout le but doit être de rétablir l'ordre naturel. Si dans les alimens, on peut trouver des remedes aux maux préſens, on doit les préférer.

Les légumes qui ont une vertu diurétique, rencontrent ſouvent leur application, & ſont préférables à tous les autres, quand on eſpere que les principes de la maladie ſe détruiront & ſeront évacués du corps par cette route : pluſieurs de ces légumes nouveaux, ſur-tout au printems, lâchent le ventre.

Il faut, pour bien gouverner le régime de ces malades, réunir l'une après l'au-

tre toutes les attentions qu'exige l'œconomie animale considérée dans toutes ses variétés. Il faut songer qu'au printems le sang se développe, que la transpiration insensible est plus abondante, que la bile commence à devenir plus âcre, à entrer en action; nos précautions dans le régime médicamenteux, doivent se porter vers ces deux évacuations, qu'il faut favoriser. En été l'âcreté doit être combattue ; on doit modérer au contraire les évacuations qui épuisent & qui entraînent beaucoup de sucs utiles : en automne, les loix diététiques sont de porter aux urines, de favoriser leur excrétion, d'accoutumer la bile à ne point croupir. C'est vers les conduits seuls de l'urine, que toutes nos attentions doivent se porter en hiver ; les autres évacuations sont diminuées, & doivent l'être en effet.

Il ne faut jamais oublier dans ces maladies, l'âge du malade, ses occupations, ses passions ; en un mot, c'est de mille circonstances réunies, que résulte la perfection du régime si nécessaire dans ces cas. C'est sur-tout dans les maladies chroniques de cette espece, qu'il faut respecter l'habitude, autant dans les heures de prendre de la nourrriture, que dans

le genre des alimens que l'on conſeille.

Mais ſi l'on veut guérir abſolument, il faut prendre garde ſi une habitude eſt bonne ou mauvaiſe. Il eſt telle maladie qui ne dépend que d'une mauvaiſe habitude. Il faut ſans doute la changer ; mais il eſt eſſentiel de le faire petit-à-petit, ſans ébranler une nature déja foible, mais en la flatant peu-à-peu. La métaſyncriſe que quelques Anciens ont propoſée, pourroit avoir lieu dans bien des maladies de ce genre, mais toujours en modérant la marche des changemens qu'on fait éprouver aux corps. Tout ce qui eſt ſubit, fait ſur les fibres des impreſſions trop bruſques, & capables de les affoiblir encore.

La ſeconde claſſe, celle des maladies chroniques actives ſans fiévre, exige des alimens adouciſſans, des alimens qui, n'ayant aucun excès dans leurs principes, ſoient cependant aiſés à digérer. La nature nous en offre beaucoup de cette eſpece, mais fort viſqueux ; c'eſt à l'art de les atténuer & de les préparer. Enfin le lait pour toute nourriture, eſt le plus ſouvent & leur aliment, & leur medicament.

Le tableau que nous préſentent les maladies chroniques où la nature eſt

oisive, où le corps uniquement destiné à souffrir, ne se défend point ou se défend mal, est bien différent de celui que nous offrent les maladies, du régime desquelles nous avons établi les loix. Ici, les fibres n'ont point de force ni d'action.

Quelle que soit la cause qui ait été l'origine du vice qui domine dans les corps, il a nécessairement procuré aux fibres un relâchement manifeste; de-là leur langueur & leur peu d'activité.

L'action des fibres régit toute la machine. Pour s'opposer au désordre que leur inertie peut procurer, il faut continuellement user d'un aiguillon, exciter dans les fibres des vibrations, de fausses forces, qu'elles démentent quelquefois aussi-tôt. Elles donnent aux humeurs leurs corps, leur consistance, leurs propriétés vivifiantes; c'est sur elles que les remedes agissent principalement. Les liquides ne reçoivent point la consistence qu'ils doivent avoir; ils sont ou trop épais, ou trop fluides, mais presque toujours trop épais dans une partie, trop fluides dans l'autre; les excrémens ne sortent pas comme ils devroient sortir, ni en même proportion. A la fin, une acrimonie étrangere à cette classe

de maladies, peut ſe lier à l'inaction des ſolides, & produire une fauſſe activité qui conduit à la mort. Telle eſt l'âcreté qui ſurvient aux matieres croupiſſantes, au défaut de ſéparation de la bile de l'urine. La maladie n'éprouve pas l'activité de la nature, celle-ci eſt en action ſur un ennemi étranger. On ſent bien qu'à ce période, il ne faut plus ſonger à aucune reſſource; mais avant même que d'y être parvenus, nous ne pourrions en employer que de bien foibles. Preſque rien ne dépend de l'art, que de rendre, s'il le peut, la maladie active; & pour cela, qu'y a-t-il à faire? Donner de la force aux fibres, forcer la nature, pour ainſi dire.

Celſe avoit déja propoſé depuis longtems, d'employer ce moyen, mais il le propoſoit pour la fiévre intermittente, une des maladies les plus actives du corps humain, & qui par ſes accès ſe rapproche des aiguës; c'eſt ſur des maladies tout-à-fait paſſives, que nous le propoſons, où rien par conſéquent ne procure de danger.

Les alimens plus corroborans que nourriſſans, les vins les plus forts, donnés cependant aux intervalles marqués, &

ſuivant les loix générales des maladies chroniques, les ſubſtances qui ont une qualité évidente, par laquelle, en corroborant, elles augmentent les évacuations des urines ou la tranſpiration, & qui tiennent à la matiere médicale par cet endroit, comme les légumes échauffans, ſont ceux qui doivent ſervir d'aſſaiſonnement aux ſucs des viandes fortes, ou à ces viandes même, ſuivant le dégré de la maladie. Il eſt bon, ſi rien ne contre-indique ces vues, que ces alimens ayent paſſé le point d'atténuation requis pour la nutrition ordinaire. Il faut donner le *quaſi nutriens* d'Hippocrate. Un abus des plus conſidérables, eſt de prodiguer les boiſſons dans un corps où elles ne peuvent que croupir & augmenter la quantité des matieres excrémencitielles. Il faut que la boiſſon ſoit toujours animée; l'eau en eſt le véhicule, mais il faut qu'elle porte avec elle des parties fortifiantes qui l'empêchent de croupir.

S'il eſt une fois démontré que la nature ne peut pas devenir active, que l'on ſoit obligé d'abandonner le malade à ſon malheureux ſort, il lui reſte deux reſſources; l'une eſt qu'une mort prompte l'affranchiſſe des tourmens qu'il endure, ou que ſa vie prolongée lui apprenne à ſup

porter des maux dont il ſe fait une habitude. Alors il n'eſt plus qu'un objet digne de pitié : la loi que le Médecin doit ſe faire, eſt l'indulgence pour les déſirs du malade, ſans riſquer cependant de hâter des momens dont l'uſage eſt ſouvent précieux.

Pour les maladies que l'on peut porter ſans danger, du moins preſſant, tels que les ſquirrhes, les endurciſſemens des viſceres ; les loix que nous avons à leur tracer, ſe réduiſent à celles qui appartiennent aux gens infirmes & délicats, dans leſquels les fonctions ſe font foiblement, ou ſe font mal. Toutes les régles à cet égard ſe réduiſent à celle-ci : c'eſt de donner moins de nourriture que les forces apparentes n'en exigent, de ſoulager les forces de l'eſtomac, en donnant des matieres aiſées à digérer, & toujours le plus proche qu'il eſt poſſible de l'état naturel, avoir ſoin de diminuer la nourriture, lorſque la quantité des excrémens, ſoit ſenſible, ſoit inſenſible, eſt diminuée ; en un mot, de pouſſer l'exactitude des régles hygiaſtiques auſſi loin qu'il eſt poſſible.

Il nous reſte un troiſieme genre de maladies longues à régler. Ce ſont les maladies des nerfs. Tout eſt dérangé

dans cette eſpece d'état du corps, rien n'eſt aſſujetti à des loix fixes & invariables. On peut cependant diſtinguer deux genres de ces maladies. Dans les unes, les nerfs nous préſentent des ſymptomes d'une tenſion extraordinaire. Les fibres, dans cet état, ont des vibrations continuelles & violentes, des ſpaſmes & des rétractions perpétuelles. Si l'on tâte le bas-ventre, on le trouve dur & tendu dans un endroit, ſouple & mollet dans un autre; les digeſtions ſe font le plus ſouvent bien, l'appétit eſt bon, l'embonpoint ne diminue pas, quoique cette eſpece de gens ſoient ſujets à être ſecs par eux-mêmes. Les nerfs de ces êtres ſenſibles s'irritent ordinairement par accès & par paroxyſmes. La cauſe la plus légere les réveille; leur ventre eſt alors conſtipé, leur urine chargée: les bains, les délayans, les humectans leur procurent du ſoulagement. Tous ces ſymptomes nous dénotent une tenſion, une aridité exceſſive dans les fibres nerveuſes; auſſi, peu de ces gens nerveux ſont-ils exempts de mélancolie, & de cette eſpece d'humeur noire qu'on appelle atrabile, dépendante de l'épaiſſiſſement des liqueurs. Alors, le plus ſouvent, elle ſe rapporte

aux maladies chroniques actives, dont nous avons déja parlé. Si l'atrabile n'eſt point active par elle-même, elle peut l'être rendue. A la vérité, elle eſt quelquefois miſe dans un mouvement prompt & rapide; alors elle produit les maux les plus violens, & appartient aux maladies aiguës; quelquefois atténuée petit-à-petit, & fondue par des alimens bien choiſis, elle s'écoule avec tranquillité, & délivre le corps de tous les accidens qu'elle cauſoit: c'eſt alors qu'eſt le triomphe de la diéte humectante & ſavonneuſe, dont M. Boerhaave a parlé ſi au long & ſi ſçavamment, qu'il eſt inutile d'en détailler ici davantage & les effets & le méchaniſme.

Mais ſi les nerfs ſont malades, ſans qu'aucune matiere y influe, que ce ſoit uniquement une habitude convulſive, une tenſion contre nature ſans matiere étrangere, telle que la cauſent les travaux de l'eſprit trop long-tems continués, ou les exercices de Venus, on ſent qu'avec la ceſſation des cauſes, on ne doit joindre pour leur curation, que le régime. Les médicamens ſeroient de trop dans un corps qui n'a aucun vice, qui ne ſouffre que de ſéchereſſe & de tenſion. La diéte humectante, légere, rafraîchiſ-

ſante, les bains, l'exercice doux & modéré, rempliſſent entiérement les indications que nous nous propoſons : c'eſt pour cela que M. Boerhaave appelle avec Pline les légumes tendres, frais, nouvellement éclos de terre, *ſapientum ventribus amica*, parce que cette ſécheresſe & cette tenſion ſont l'apanage des Gens de lettres. Ce régime ſuffit à remplir toutes les indications, ſur-tout ſi le reſte des choſes environnantes concourt à produire les changemens ſalutaires, ſi tous les ſolides ſont pénétrés d'humidité par l'atmoſphere, par les bains, &c.

Une autre eſpece de maladies de nerfs, ſont celles dans leſquelles les nerfs ne nous préſentent de tous côtés, qu'ataxie, irrégularité ; tantôt irritation violente, tantôt relâchement. Le genre nerveux paroît être ſuſceptible de l'activité la plus grande ; & en ſortant de cette activité, il tombe dans une inertie affreuſe. Tel eſt l'état des nerfs après les fortes évacuations, qui, quand elles ſont pouſſées au plus haut dégré, produiſent même la convulſion, ſuivant la remarque des Anciens : tel eſt encore le genre de vice des nerfs que nous retrouvons chez toutes les femmes, que

l'on appelle ordinairement nerveuſes & vaporeuſes ; état produit chez elles par le déréglement extrême de leur conduite & de leurs mœurs, enté le plus ſouvent ſur une ſtructure mince & délicate, & par-là même ſouvent rendu héréditaire.

Cette ataxie, ce jeu déſordonné & déréglé de l'action des nerfs, n'eſt fondé que ſur leur ſenſibilité extrême, & celle-ci l'eſt ſur leur foibleſſe. Tous les objets extérieurs agiſſant ſur une ſtructure délicate, forment une impreſſion beaucoup plus vive qu'elle ne le ſeroit ſur une machine ferme & ſolide ; l'expérience nous l'apprend : car ſi ces perſonnes délicates & nerveuſes veulent s'adonner à toutes ſortes d'exercices, fortifier l'application & la diſtribution du ſuc nourricier, bientôt elles ne ſeront plus dans cet état qui les rend ſi fort à plaindre. Auſſi faut-il commencer dans leur nutrition à corroborer l'eſtomac, à lui donner des forces, à fournir au ſang des principes déja preſque formés, & en même tems à les pouſſer par l'exercice avec une force égale dans les derniers vaiſſeaux.

Il faut avertir au reſte, que les meſures que les autres hommes ſont obli-

gés de prendre dans l'exhibition des médicamens, ceux-ci ſont obligés de les porter dans la nourriture : tout ce qui eſt inſolite, extraordinaire pour des nerfs délicats, eſt ſujet à les agacer. Les changemens même en mieux, troublent quelquefois toute l'œconomie animale, & la renverſent. C'eſt petit-à-petit qu'il faut s'y accoutumer, & apprivoiſer, pour ainſi dire, les nerfs avec l'uſage des meilleurs alimens.

On ſent aſſez par ce peu de mots, combien il répugne à la raiſon de tourmenter cette eſpece de malades par des délayans, des ſavonneux, des boiſſons abondantes ; au contraire des autres hommes, les vins de liqueurs, les aromates, les ſubſtances terreuſes, ſi elles ſont aſſez atténuées & aſſez affinées pour pouvoir porter de la force juſqu'aux vaiſſeaux ſanguins, ſont les ſubſtances que l'on emploie pour nourriture avec plus de ſuccès.

Fin de la ſeconde Partie.



TABLE
DES MATIÈRES

Contenues en ce Volume.

D

Fin de la Table des Matieres.





